AVRIL 1922 MONTREAL, CANADA Série ANNEE, No. 6

PAQUES PAQUES

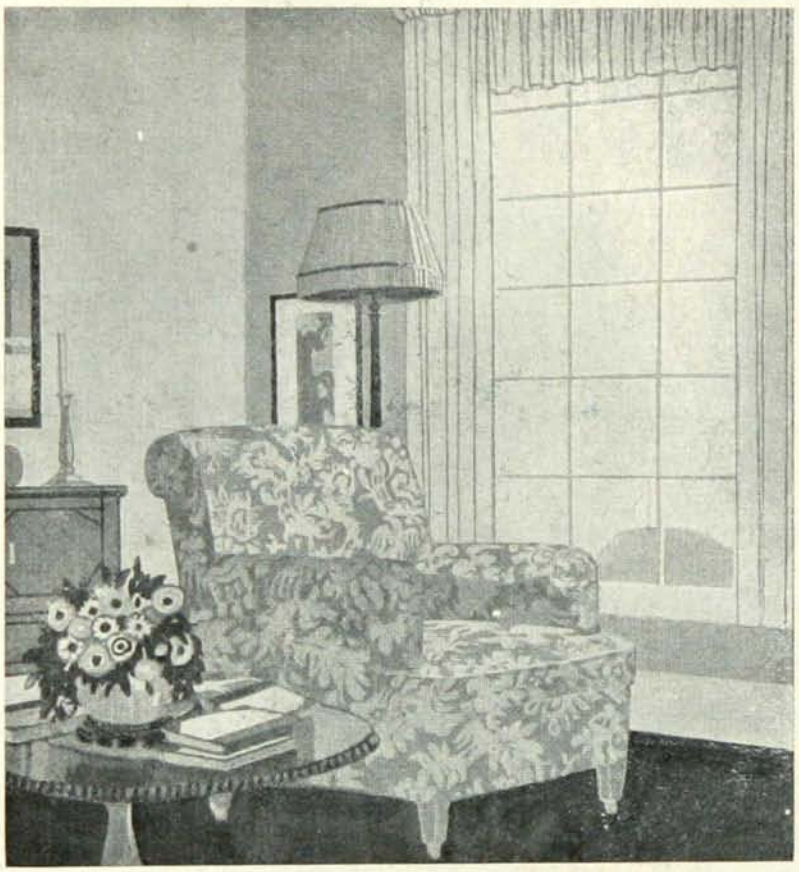
LA REVUE MODERNE



Tête de jeune fille, — par Abel Faivre

15 AVRIL, 1922. PRIX: 25 SOUS

LA VIE NE SAURAIT ETRE



complètement heureuse qu'entourée d'un luxe raisonné et confortable.

Vous avez à cœur d'embellir les jours de ceux qui vous sont chers. Vous ne sauriez mieux le faire qu'en créant à votre "foyer" une ambiance toute de confort, d'art et de beauté. Ce sera alors véritablement votre "Home sweet Home" dans l'atmosphère duquel vous aimerez vous retremper pour oublier les heurts de la grande lutte.

Il est de notre domaine d'apporter à votre demeure un cachet de dignité et de bien-être en y disposant d'artistiques draperies de velours, des meubles-bibelots, des chesterfields, des fauteuils, des coussins, des lampes avec abat-jour, des cadres de style, des tables-console, et d'autres objets pas nécessairement dispendieux mais ayant du genre. Vous serez les bienvenus à visiter le "Studio DesRosiers" et nous consulter sur la façon d'aménager votre maison.

CADEAUX DE NOCES OU DE FETES

Pour le choix de vos cadeaux ne manquez pas de voir notre grande collection d'articles importés, utilités de bon goût.

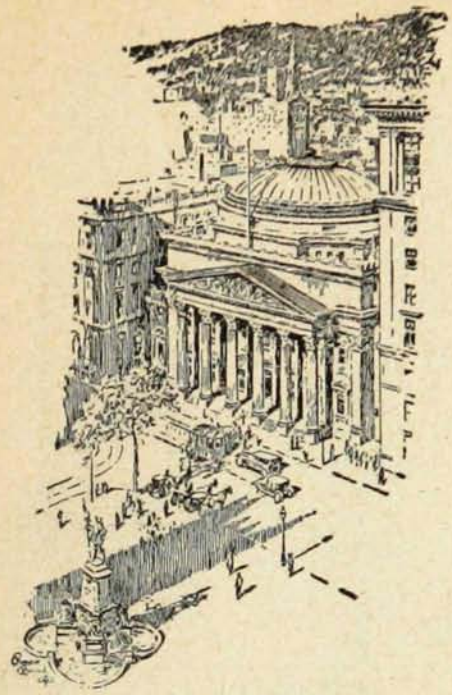
Nous en avons pour convenir à toutes les bourses; et des centaines dont les prix varient de un à cinq dollars. L'étiquette du Studio DesRosiers sur un objet quelconque est une garantie de qualité.

Armand DesRosiers Limitée

Tel. Est 4090 — 478 rue St-Denis, près Sherbrooke Montréal.

Direction Artistique:
Armand DesRosiers.

Direction Commerciale
Agapit DesRosiers.



BUREAU CHEF
MONTRÉAL

L'ECONOMIE

Le peuple qui a l'habitude de **l'ECONOMIE** possède un bien national.

UN COMPTE D'EPARGNES est non-seulement une sauvegarde pour l'avenir mais aussi un devoir envers notre patrie.

LES COMPTES D'EPARGNES peuvent être ouverts à toutes les succursales de la Banque de Montréal en montants de $1.00 et plus.

Quelque modeste que soit votre dépôt, **VOTRE COMPTE** recevra notre prompte attention.

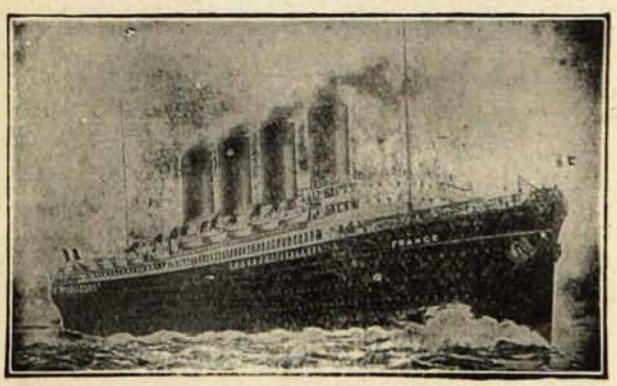
Vous êtes cordialement invité à devenir l'un de nos déposants.

BANQUE DE MONTREAL

Etablie depuis au-delà de 100 ans.

Capital Payé	$ 22,000,000
Réserve	$ 22,000,000
Profits indivis	$ 1,531,927
Actifs totaux	$507,199,946

COMPAGNIE GENERALE TRANSATLANTIQUE
LIGNE FRANÇAISE



Service hebdomadaire postal...

NEW YORK—LE HAVRE-PARIS

Par les paquebots à 4 et 2 hélices

PARIS, FRANCE, LAFAYETTE, LA LORRAINE, LA SAVOIE, ROCHAMBEAU, LEOPOLDINA, CHICAGO, LA TOURAINE, ROUSSILLON, LA BOURDONNAIS

GENIN, TRUDEAU & CIE Limitée
Agents Généraux Canadiens
Tél. M. 2605. : 22 Notre-Dame Ouest : Montréal

LIVRES DE PRIX
RECOMPENSES SCOLAIRES

La Maison Granger Freres Limitee offre en vente, cette année, le choix le plus varié et le plus considérable de Livres de Prix jamais offert par aucune Maison au Canada.

Messieurs les Membres du Clergé, les Directeurs et Directrices de Maisons d'Education, les Commissaires d'Ecoles sont invités à visiter notre étalage.

Ceux de nos clients qui ne pourraient se rendre à notre magasin voudront bien nous écrire. Ils sont assurés de la même attention et du même soin que s'ils venaient en personne.

Catalogue et Conditions sur demande.

VOYEZ NOTRE EXPOSITION DE BEAUX LIVRES A PRESENTER COMME PRIX SPECIAUX

Les personnes qui désirent présenter un Prix Special à un Collège ou un Couvent ont ici l'embarras du choix. Nous nous chargeons de livrer à l'adresse voulue et d'expédier même à l'étranger les volumes commandés.

GRANGER FRÈRES LIMITÉE
Libraires, Papetiers, Importateurs
43 Notre-Dame Ouest, Montréal

LES CORSETS

La Diva

NE SE ROUILLENT PAS



Pour chaque taille, il y a un corset LA DIVA — à prix modeste confortable, élégant et qui assure une aisance parfaite dans les mouvements.

Pour les tailles fortes

Le modèle No. 4000 "Superbone" est particulièrement recommandé. Fait en coutil anglais, ce corset réduit les hanches, moule la taille et maintient le profil du dos, sans pression désagréable — grâce à sa coupe spéciale et aussi à la merveilleuse élasticité du "Superbone" — baleinage en fil de fer tressé — exclusivement employé dans ces modèles.
Demandez LA DIVA — Modèle 4000 à votre corsetière.

SUPER-BONE

DOMINION CORSET COMPANY, Fabricants des corsets D & A
MONTREAL QUEBEC TORONTO.



MALLE GARDE-ROBE A PIGNON

Les ennuis de faire repasser vos habits durant le voyage, sont éliminés.

Vendus dans les grands magasins.

Ces Malles son faites suivant les règlements des chemins de Fer.

LAMONTAGNE LIMITEE

Seuls manufacturiers au Canada.

No 338 Notre-Dame Ouest, - Montréal.

Etudes Graphologiques

CONDITIONS—Trois ou quatre pages d'écriture courante, à l'encre, sur papier non rayé; pas de copie; cinquante sous par mandat-poste. Si on désire conserver le manuscrit, inclure une enveloppe adressée et affranchie.
Pour les études particulières, envoyées directement: $1.00.

MANON MANETTE.—Une jeune fille naïve, délicate, sensible et nerveuse. Très simple et très sincère, elle laisse voir ses impressions, et elle exprime sa pensée sans détours. Il est évident que l'instruction manque et que le coté intellectuel a été négligé. Elle est bonne, tendre, mais timide et un peu gauche. La volonté est vive et ferme: je lui vois des signes de résolution: elle a des idées arrêtées et elle discute volontiers pour les défendre. Son impressionnalité cependant la rend très influençable, quand le sentiment est en jeu surtout. Elle est souvent triste et les difficultés l'effraient. L'activité et l'humeur sont très capricieuses. Pas de vanité, aucune prétention. Elle est un peu susceptible.

MADONE.—Elle est sensée et pratique, un peu routinière, gentiment simple, sans l'ombre de prétention ou de vanité. Elle est d'une réserve timide qui nuit à l'expansion et si on ne la connait pas, on ne soupçonne pas comme elle est sensible, car elle le cache bien. Bonne, sincère, capable d'un dévouement tranquille et constant pour les siens qu'elle aime sincèrement. La volonté est forte et remarquable par son opiniâtreté. Elle est timide et même craintive souvent. Un peu de susceptibilité. L'activité est paisible et persévérante. L'humeur est très capricieuse. Quelques années apporteront bien des modifications chez Madone qui est encore très jeune.

MEMAINE.—Voici une jeune personne décidée de prendre bien la vie et qui ne se tracasse jamais. Gaie, bienveillante, très optimiste, elle a du bon sens et pas mal d'esprit pratique. L'activité est assez égale mais elle ne se fera jamais mourir à travailler!
Elle n'a pas d'initiative et elle a une volonté plutôt faible: l'obstination douce lui permet d'opposer parfois une résistance muette, mais elle cède sous une forte pression. Pas d'ordre personnel, mais le goût des choses qui sont à leur place. Délicate, affectueuse, peu expansive, assez sensible, généreuse, il me semble que sous la poussée des grandes affections, elle aura de grands dévouements, car elle n'a aucunégoïsme, elle est droite et elle sait aimer... c'est la volonté résolue et persévérante qui manque mais elle pourrait en acquérir.

LOUISE.—Positif, il a un esprit clair et juste qui réagit contre les impulsions d'une nature ardente. Il est bon et il a un esprit de protection qui s'exerce sur ceux qui sont petits et faibles. Il est actif, ambitieux, prudent, discret et d'une grande réserve. La volonté est impulsive, ardente, autoritaire, tenace et persévérante. C'est un homme énergique et courageux.
Le coeur est sensible et tendre. Il a besoin d'affection; il sait aimer avec constance et il se mêle un grain de jalousie à ses affections, mais rien de grave. Il apprécie les bonnes choses de ce monde et il ne s'en prive pas plus qu'il n'en abuse. Enthousiaste, généreux et comme tous les êtres vibrants, très sympathique

(*à suivre page 4*)

TELEPHONE EST 1235

LA SOCIÉTE COOPERATIVE DE FRAIS FUNERAIRES

242 RUE SAINTE-CATHERINE EST : MONTREAL

Constituée en corporation par Acte du Parlement de la Province de Québec le 16 Août 1895

ASSURANCE FUNERAIRE.—Nouveaux taux en conformité avec la nouvelle loi des Assurances, sanctionnée par le Parlement de la Province de Québec, le 22 Décembre 1916.

Assurance pour Enterrements de la valeur en marchandises de $50.00, $100.00 et $150.00

Fonds de réserve en garantie pour les porteurs de POLICES approuvé par le Gouvernement.

DÉPOT DE $25,000.00 AU GOUVERNEMENT

La première Compagnie d'Assurance Funéraire autorisée par le Gouvernement.

: : : : DEMANDEZ NOTRE PROSPECTUS : : : :





De la Peinture pour l'Apparence et la Protection

"CANADA PAINT"

(La peinture Canadienne favorite)

Quelque soit le motif pour lequel vous achetez de la peinture—que vous peinturiez pour l'apparence ou pour "ménager la surface"—vous constaterez que la peinture canadienne CANADA PAINT est réellement la "peinture de mérite" et celle qui donne la meilleure satisfaction a tous les points de vue.
Avec du blanc de plomb marque "Elephant Brand" comme base essentielle, la qualité de la peinture canadienne CANADA PAINT est absolument garantie. Elle s'étend plus facilement sous le pinceau, elle est de beaucoup plus durable et elle couvre une plus grande superficie que toutes les peintures bon marché.

LA QUANTITE REQUISE

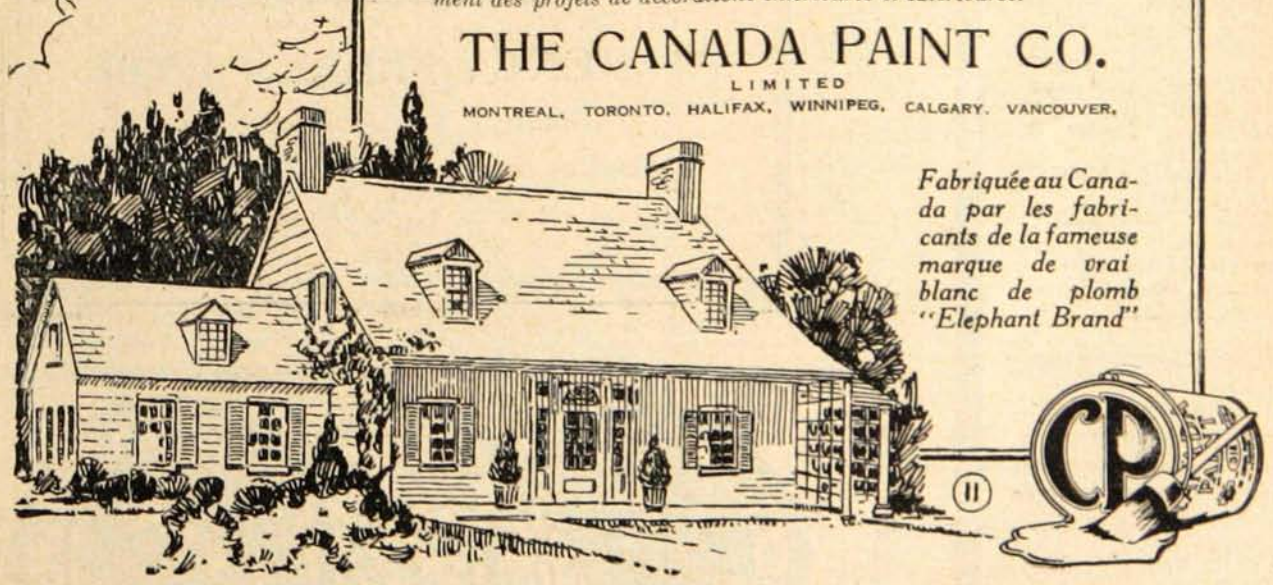
Pour calculer la quantité de peinture requise, additionnez le nombre de pieds de la largeur, en avant et en arrière, au nombre de pieds de la longueur de chaque côté de la bâtisse, multipliez par la hauteur moyenne et divisez par 425. Vous aurez la quantité nécessaire pour deux couches.

L'agent de la CANADA PAINT dans votre localité a un assortiment complet de produits C. P. ,qui donneront un beau fini a toute surface peinturée. Il sera heureux de vous fournir des cartes d'échantillons des couleurs et toutes les informations et conseils concernant tout travail de peinture que vous désireriez faire. Si vous préférez nous écrire directement nous vous enverrons gratuitement des projets de décorations intérieures et extérieures.

THE CANADA PAINT CO.

LIMITED

MONTREAL, TORONTO, HALIFAX, WINNIPEG, CALGARY, VANCOUVER.



Fabriquée au Canada par les fabricants de la fameuse marque de vrai blanc de plomb "Elephant Brand"

Attends de tes enfants dans ta vieillesse ce que toi-même auras fait pour ton père. Pittacus.

* * *

Notre sort, si triste soit-il, est toujours meilleur qu'il pourrait être.

Le désordre a trois inconvénients: l'ennui, l'impatience, la perte de temps. Marc Aurèle.

* * *

L'expérience est souvent la méditation d'une sottise. Dr Ch. Fiessinger.

Une société de frères unis vaut mieux que toutes les murailles du monde. Plutarque.

* * *

On a la réputation que l'on mérite.



Mais Oui!
Des Petits Pois
SOLEIL

"Il y a 20 ans que j'en mange", nous disait récemment un vieil amateur de ces délicieux légumes et petits pois belges, réputés dans le monde entier. Quand on y goûte, on les adopte! Qualité absolument irréprochable.

Autres spécialités importées de grande réputation.

Savon de Castille "
"Le Soleil"
Huile d'Olive James Plagniol
Champignons "Feyret"
Pâtés Foie gras "Feyret"
Légumes "Le Soleil"
Fromage Roquefort "Grimal"
Fromage Gruyère
"Bouquetin"
Eau gazeuse "Perrier"
Eau de table Evian Cachat
Moutarde "Géodite"

Thé Blue Bird

Le parfum des fleurs sous une forme rafraîchissante, —voilà ce que vous obtenez quand vous commandez ce thé nouveau.

LAPORTE, MARTIN, Limitée
DISTRIBUTEURS
684, rue Saint Paul Ouest
MONTREAL

Études Graphologiques

(suite de la page 2)

NITOUCHE.—Il a bien fallu attendre votre tour et vous n'aurez pas eu votre cadeau!

Très impressionnable, délicate, sensible et, nerveuse, elle a l'humeur très capricieuse et qui change de la manière la plus imprévue. Elle est vaniteuse, un peu coquette: elle n'est pas toujours juste dans ses appréciations, car son imagination favorise les illusions et les préjugés, et elle consacre peu de temps à la réflexion.

Affectueuse et sincère, elle a un bon coeur qu'elle n'écoute pas toujours, préférant se laisser mener par l'orgueil qui est susceptible et rancunier.

La volonté est vive, ferme, tenace, indépendante: elle contredit et discute beaucoup, et cependant elle se laisse facilement influencer par ses amis.

A. LYS.—Imaginative et idéaliste, c'est une petite nature délicate, sensible, aimante et enthousiaste. Très ardente, s'intéressant à tout, elle est elle-même attirante et sympathique.

Enjouée, sincère, sociable, bienveillante et fine. Elle observe bien et elle devine facilement les autres. Elle-même est réservée et un peu mystérieuse: elle parait s'observer, être toujours sur ses gardes, et sans aller jusqu'à la défiance, elle pratique bien la prudence.

La volonté est vive, active, impulsive: c'est une volonté qui manque de persévérance mais qui se renouvelle sans cesse.

Elle est économe. Fière et timide, elle est un peu susceptible, mais pas beaucoup. Pratique, soigneuse, elle aime que les choses soient "just so".

Un peu nerveuse; variable et irritable quand elle est fatiguée. Alternatives de gaiété aimable et communicative et d'humeur muette et un peu sombre, mais elle a un coeur bon et affectueux où le sentiment domine et commande.

MELANO—Beaucoup d'imagination favorise les exagérations et nuit à la sûreté du jugement. Elle est vive, sensible, impressionnable, elle aime à parler et elle le fait avec une animation et un coloris amusants. L'activité devient aisément de l'agitation et entraîne rapidement de la fatigue. L'orgueil est susceptible, et elle n'est pas très endurante.

Bonne, tendre, dévouée, très généreuse, avec de singuliers retours sur elle-même dus à un peu d'égoïsme combattu par tous les instincts aimants et larges. Elle est un peu dépensière. La volonté, très variable dans ses manifestations, est autoritaire, obstinée et impulsive. Tendance à contredire vivement. Elle est fine cependant, et elle ne manque pas de souplesse habile quand il en faut. Très réservée, disant peu ses impressions intimes, malgré la vivacité de ses allures et sa tendance à parler qui feraient croire à l'expansivité.

UNE VIEILLE INDIFFERENTE.—Comment peut-on être une vieille grand'mère, madame, quand on n'a jamais eu d'enfants? Vous m'expliquerez cela?

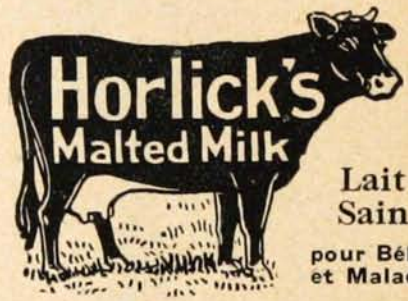
Délicate, fine, sensiée, elle a l'esprit clair et naturellement juste, mais elle manque quelquefois de réflexion, et il en faut pour bien mentir! Il fautt aussi manquer de droiture et ma corresponeante est droite et sincère, mais c'est difficile de bien connaître ses impressions car elle se livre peu. Simple, modeste, sans aucune vanité. Elle est sensible et tendre, ses affections sont profondes et constantes. Fière et timide, elle s'avance peu, mais elle est charmante dans l'intimité.

La volonté manque d'initiative et semble faite uniquement pour la résistance. Elle est obstinée toujours, d'une obstination douce, silencieuse, très difficile à entamer, justement parce qu'elle ne dit rien et va son chemin sans attirer l'attention. Elle est soigneuse, d'une activité paisible et d'un grand sens pratique. Humeur douce et aimable, elle est bienveillante, enjouée et conciliante.

C. MINOU.—C'est nu homme nerveux, d'humeur inégale: il est irritable, et alors, pointu et brusque.

Quand il est bien disposé, il est gai, animé et il aime la plaisanterie. C'est un bon coeur capable d'affection et de confiance avec une forte tendance à se défier. Il est droit et sincère. Il est égoïste, habitué à tout rapporter à lui, souvent oublieux du confort du plaisir ou des préférences des autres. L'activité est un peu variable et dépend beaucoup de l'humeur. La volonté est très obstinée, assez résolue et, en somme, énergique, quoiqu'il subisse souvent des dépressions morales qui amènent la tristesse.

(à suivre page 63)



Lait Sain
pour Bébés et Malades

Un breuvage nutritif pour tous les âges. Ayez toujours du **HORLICK'S** pour collationner au Bureau ou à la Maison.

MORENCY FRÈRES LTÉE.
DORURES - ENCADREMENTS
TABLEAUX - RESTAURATION - OBJETS D'ART
Tél. Est 3202 - 346 STE-CATHERINE Est

ROD CARRIERE OPTICIENS-OPTICIANS
207 RUE STE CATHERINE EST TEL. EST 2257 MONTREAL
HENRI SENECAL OPTOMETRISTES-OPTOMETRISTS

GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM

Cette année le Canada vous appelle!

LE PAYS DES VACANCES AU CLIMAT D'ETE IDEAL

La fièvre des foins est inconnue dans cet atmosphère clair et embaumé de l'odeur des pins et des résines.

Le territoire à choisir est illimité: de vastes vallées boiséees où coulent les ruisseaux et où foisonnent les fleurs sauvages; des lacs bleus aux grèves sablonneuses; le repos bienfaisant de la vie de camp ou le luxe des plus somptueux hôtels.

Au Canada, votre vacance idéale se réalise; le Parc Algonquin—les Lacs de la Muskoka—la Baie Georgienne—le Lac des Baies—les Lacs Kawartha et Timagami. La pêche, le canotage, les bains, le golf y sont en honneur. Un endroit pour les sports d'été au grand air.

Pour toute information et littérature illustrée, écrivez à

C. E. HORNING
Agent local des Passagers
Toronto, Ont.

E. C. ELLIOTT
Agents local des Passagers
Montreal, Que.

BAISSE DE PRIX

A l'avenir nous vendrons les volumes de la collection des Classiques Garnier

à 60 sous.

Exception faite pour les volumes des collections grecques et latines dont le prix reste à 75 sous.

BEECHER-STOVE:	**La Case de l'Oncle Tom**
BER. DE ST. PIERRE	**Paul et Virginie**
BOSSUET:	**Elévation à Dieu**
"	**Méditations sur l'Evangile**
"	**Oraisons funèbres**
"	**Traité de la Concupiscence**
BRIZEUX:	**Oeuvres, 4 vol.**
BYRON:	**Oeuvres 4 vol.**
CHENIER:	**Oeuvres poétiques, 2 vol.**
CYRANO de BERGERAC:	**Oeuvres comiques**
FENELON:	**Dialogue sur l'éloquence**
HOFFMAN:	**Contes, Récits et Nouvelles**
"	**Contes fantastiques**
LACORDAIRE:	**Marie-Madeleine**
"	**La vie de Saint-Dominique**
LA FAYETTE (Mme de)	**Romans et nouvelles**
LA FONTAINE:	**Fables**
LE SAGE:	**Le Diable boiteux**
"	**Théatre**
MASSILLON:	**Petit Carême**
FLECHER, MASCARON:	**Oraisons**
MUSSET:	**Premières poésies**
"	**Poésies nouvelles**
QUITARD:	**L'Anthologie de l'amour**
STAEL (Mme de)	**Corinne ou l'Italie**

LISTE DE CETTE COLLECTION SUR DEMANDE.

LIBRAIRIE DEOM
251 est, Ste-Catherine,
Téléphone: est 2551. MONTREAL.

GRAINS de BON-SENS



Le locataire n'a pas de FOYER; Il campe en attendant qu'on le fasse décamper.

Pourtant, vous pouvez vous mettre chez-vous. Si vous avez un terrain, nous ferons le reste.

Notre plan de financer la construction d'une maison est unique et supérieur à tout autre. Vous pouvez vous faire construire à votre goût, sur votre propre terrain, au prix qui vous conviendra et à des conditions de paiements exceptionnelles. Titres parfaits assurés au cas de mort. Les hommes les mieux cotés dirigent notre compagnie. Aucun risque ni aucune déchéance possible—tout y est prévu.

RENSEIGNEMENTS SUR DEMANDE

La Compagnie NATIONALE DE MAISONS, Limitée
224, rue St-Jacques, Montréal. Tel. Main 609

Tél: Est 799-4624

RESTAURANT à la CARTE

Salons particuliers pour "Part retenus par Téléphone: Est 4928.

BIERES ET VINS DE 1ER CHOIX

Cuisine pour la ville, banquets, etc.

La Pâtisserie Française

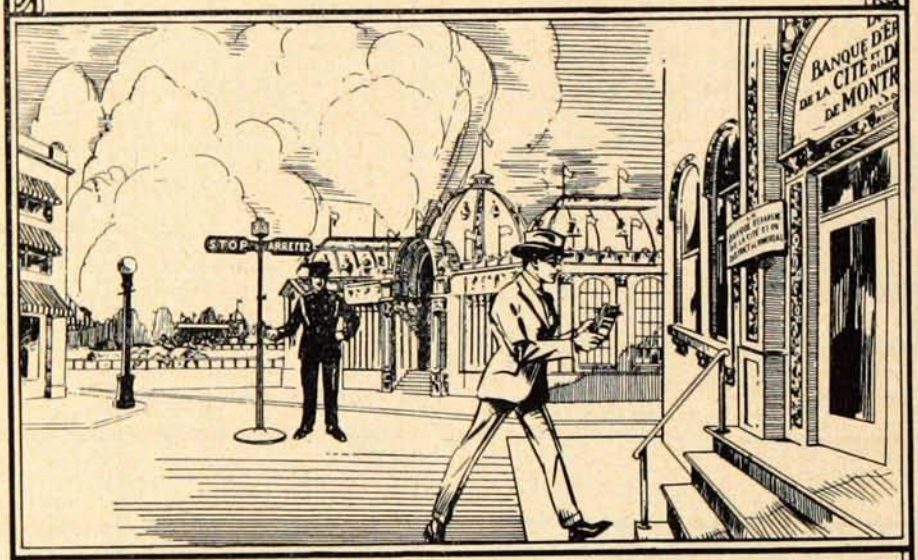
Notre salle de thé, la plus jolie de Montréal est à louer tous les après-midi pour parties de cartes, euchre— (75 tables)

Essayez nos Cafés Noirs, (dernière création de la maison) Moulus et en grains, 60c la lb.

KERHULU & ODIAU, Limitée
Propriétaires
184 Rue S.-Denis, - Montréal.

Succursale: 4901 Sherbrooke Ouest. Tél. : Westmount 7909

Va Droit ton Chemin



NE courez pas au luxe et au plaisir qui cachent sous leurs brillants appâts l'indigence, la pauvreté, la misère.

Suivez le chemin droit du Devoir, de la Sobriété, de l'ÉPARGNE, qui conduit surement à la prospérité et au bonheur.

La Banque d'Epargne

de la Cité et du District de Montréal

Bureau Principal et Seize Succursales à Montréal. :: ::

A. P. LESPÉRANCE,
Gérant Général.

LA REVUE MODERNE

ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
Canada:	$3.00	$1.50
Etranger:	$4.00	$2.00

LITTÉRAIRE, POLITIQUE, ARTISTIQUE

Rédigée en Collaboration

Directrice : MADAME HUGUENIN (MADELEINE)

Tél.: EST 1418
DIRECTION
RÉDACTION
ANNONCES
Privé: EST 2059

147, RUE S.-DENIS. — ADRESSE POSTALE: BOITE 35, STATION "N", MONTRÉAL.

3ème Année—No. 5 — *S'unir pour grandir.* — Montréal. 15 Avril 1922

La Revue ne répond pas des manuscrits communiqués.

SOMMAIRE :

		Pages
Un beau Geste	MADELEINE	9
Une mise au point de l'Action Française, de Paris		10
Sans Adieu, joli Canada! (*poésie*)	THEODORE BOTREL	11
Ceux qui nous font honneur	LUC AUBRY	12
Regrettez-vous le temps... (*poésie*)	EMILE VEZINA	13
L'In-Plano (*conte de Pâques*)	PIERRE LOUYS	14
Les Nouveaux Livres	LOUIS DANTIN	17
Livres et Revues	LOUIS CLAUDE	20
Revue Artistique	LOUISE CHARPENTIER	21
M. Edouard Montpetit	LA DIRECTRICE	21
La Vie Sportive	LUDOR	22
Le Sénateur Boyer		22
Féminisme Rationnel	EDMOND TURCOTTE	23
La Revue Moderne Incorporée		26
Un Homme d'Honneur (*suite*)	M. GAILLARD DE CHAMPRIS	58
Charte de la Revue Moderne		64

ROMAN

La Vengeance de Ralph (*au complet*)	M. DELLY	29

COURRIER DE MADELEINE

Lettres Intimes:—"Ce que femme veut"	MADELEINE	59
L'Entre-Nous	MADELEINE	60
Choses Féminines	SOEUR MARTHE	62
Le Français au Cinéma		65
La Petite Poste		66
Etudes Graphologiques	CLAUDE CEYLA	2-4-63

NOS ILLUSTRATIONS:—*M. René du Roure;—Le Sénateur Dandurand;—Madame Dandurand;—Madame de Gaspé Beaubien et ses enfants; — L'In-Plano; —Lacs Laurentiens; — Veillée de Pâques — Madame J. Israel Tarte;—M. Edouard Montpetit;—Le Sénateur Boyer;—Les jolies Modes de Paris;—Plats choisis —Travaux de dames, etc.*

CLINIQUE PRIVEE DU Dr. PREVOST

Des hôpitaux de Paris - Londres - New - York

Voies Génito - Urinaires

Maladies des reins, de la vessie et des organes genitaux

Maladies venerienne et maladies de la peau

460 rue ST-DENIS — Tél. Est 7580

"Un bon livre est un ami"
Faites-vous de bons et loyaux amis à

La Librairie Déom
251-Est, rue Ste-Catherine
MONTREAL

On y trouve toujours le plus grand choix de nouveautés

Téléphone: Est 2551

Preparations pour la Toilette, de Gouraud.



Comment acquerir une belle apparence

Permettez-nous de vous prouver que vous pouvez rendre votre peau séduisante et attrayante–aussi pûre et jeune qu'elle devrait être. Les trois préparations suivantes de Gouraud vous donneront ce résultat.

La Crème Orientale de Gouraud

donne instantanément une apparence de merveilleuse beauté. Elle produit un teint doux, délicat, raffiné qui ajoutera encore de la beauté aux peaux les plus belles naturellement.

Ne s'enlève pas au toucher, et ne donne pas cette impression de "figure faite". En usage depuis 80 ans. Fabriquée en trois couleurs: Blanche — Chair — Brunette.

La Crème froide (Cold Cream) Orientale de Gouraud

Une crème délicieusement parfumée qui enlève la poussière ou autres saletés qui s'introduisent dans les pores de la peau. Assouplit les rugosités et guérit les irritations. Stimule et fortifie les peaux indolentes et redonne le doux éclat de bonne santé de la Belle Jeunesse.

Le Savon medicamenteux de Gouraud

chasse les maladies de la peau. Il est essentiel de s'en servir pour nettoyer la peau avant d'appliquer la Crème Orientale de Gouraud, si l'on veut obtenir les meilleurs résultats. Il produit une écume crémeuse et parfumée.

En vente dans les Pharmacies et les Magasins à Rayons.



Possédez cette combinaison requise pour la Beauté. Envoyez-nous votre nom, votre adresse et 25c. et nous vous enverrons la CREME ORIENTALE de Gouraud - blanche - chair - brunette, un tube de Cold Cream Orientale de Gouraud, et un gros morceau de Savon médicamenteux de Gouraud.

FERD. T. HOPKINS & SON, Montréal.

. . . UN BEAU GESTE . . .

MADELEINE



M. Rene du Roure
Nommé par le gouvernement francais, délégué universitaire auprès du Consulat-Général de France à Montréal.

La France vient d'accomplir un geste qui affirme son désir de rapprocher plus près d'elle, cette petite famille oubliée sur les rives laurentiennes, à une époque lointaine. La fatalité, qui brisa tant d'espoirs, devait la tenir ignorante du pays où elle avait, l'Immortelle Semeuse, jeté une race neuve.

La race a su grandir. Seule? Non. Car si nous avons perpétué ici l'héritage ancestral, si nous avons sauvé notre Religion et notre Langue; si nous avons passé à travers les siècles sans faillir à notre destinée, c'est que nous portions en nous, comme un flambeau, la Foi absolue en notre mission.

Nos aïeux avaient regardé s'embarquer les compatriotes qui, le coeur brisé, s'arrachaient à la terre nouvelle qui leur devenait étrangère; ils avaient compris que ceux-là n'avaient pas encore pris suffisamment racine, et que la nostalgie de la patrie tenaillait leur âme et leur chair trop profondément pour que leur parut supportable l'acceptation de la défaite.

Ceux qui restèrent étaient les élus. Et leur acte fut simple comme la destinée elle-même.

La France qui nous avait tout donné ne nous reprit rien. Et nous apprîmes à rester fidèles en gardant la Foi, la Langue et les Droits qu'elle nous avait lègués.

C'est dans ses livres que nous étudiâmes, ce sont ses prêtres qui nous dirigèrent, ce sont ses oeuvres qui nous protégèrent, et de loin dans notre isolement, nous avons senti, sans cesse, son âme penchée vers nous.

Comment après tant de bienfaits soutenus à travers les âges, oser parler d'oubli! Tout nous sépara brutalement. Et la France, elle-même, eut à soutenir des guerres et des bouleversements politiques qui l'empêchèrent de prendre un plus complet souci du pays qu'elle avait dû abandonner à l'Anglais.

Ni sa pensée, ni son coeur ne furent jamais soupçonnés. Elle et nous subirent le sort des vrais vaincus, et voilà tout.

Le geste de rapprochement d'aujourd'hui nous touche parce qu'il témoigne d'une sympathie qui confine à la tendresse, et parce que sa qualité est toute de générosité et de délicatesse. Voici: la France non-contente de se faire représenter chez-nous comme dans les autres pays, nous donne un envoyé spécial chargé de ménager l'entente intellectuelle entre nos deux pays; elle nous donne un délégué universitaire auprès du Consulat Général de France à Montréal, chargé des questions littéraires, artistiques et universitaires qui intéressent les relations entre la France et le Canada. Grâce à ce délégué nos étudiants pourront être protégés et orientés à travers la vie française.

Cette mission exigeait un représentant supérieur, et le gouvernement français ne pouvait vraiment faire un choix plus heureux qu'en nommant M. René du Roure à cette charge de toute première importance. En effet M. du Roure, français de vieille souche, attaché à sa patrie par toutes ses fibres, n'en est pas moins devenu un Canadien de sentiment. Il aime notre pays, après l'avoir habité des années, il connait admirablement nos forces comme nos faiblesses, il nous a étudiés et pratiqués avec un tact et une discrétion que nous avons su apprécier, et personne n'est plus au fait de la véritable situation intellectuelle du Canada français. Ses années de professorat lui ont permis de constater nos véritables besoins, et il sait parfaitement ce que la France doit nous offrir.

C'est en 1909 que M. du Roure alors tout jeune professeur, agrégé des Lettres de l'Université de France, fut nommé à la Chaire de littérature de l'Université française de Montréal. Ses conférences et ses cours furent tout de suite très courus. Le nouveau titulaire attestait des qualités les plus solides et les plus précieuses, servies par un esprit charmant, auxquelles s'ajoutait encore le charme d'une fine et subtile éloquence. Et le succès du professeur fut si complet que l'attention de McGill fut attirée vers le brillant conférencier dont tout le monde vantait le talent profond, et trois ans après son arrivée à Montréal, en 1912, M. du Roure acceptait d'occuper la chaire de littérature française récemment créée à McGill. Dans ce milieu, les qualités de M. du Roure trouvèrent un nouveau champ d'action, où elles s'exercèrent avec une sureté, un doigté et une sympathie qui ont valu au professeur français, les plus chaudes et les plus justes amitiés.

La guerre vint enlever à McGill son brillant professeur de littérature, et des nouvelles du sinistre conflit nous apprirent bientôt que M. du Roure était tombé dans les premières batailles, criblé de balles, les jambes brisées et qu'il était prisonnier en Allemagne. Ramassé inconscient sur le champ de bataille, à Vitron, M. du Roure passa cinq mois à l'hôpital, et ensuite fut dirigé vers des camps de prisonniers où il termina ses 32 mois d'exil. La Croix de guerre récompensa la valeur du héros, et à cette décoration, et pour les services qu'il a rendus

et qu'il rend constamment à sa patrie, pour sa noble propagande française, nous voudrions voir aussi à sa boutonnière la Légion d'Honneur qu'il a tant de fois méritée.

Très répandu dans le monde anglais de la Métropole, M. du Roure ne néglige nullement les milieux canadiens-français, où il est accueilli comme l'un des nôtres au point que nous éprouvons de la fierté à le voir briller au premier rang.

Aussi la consécration que le gouvernement français vient de donner à la valeur intellectuelle et morale de M. du Roure, cause-t-elle une joie profonde par tout le Canada français où ce nom est connu comme celui d'un fin lettré, qui est entièrement et profondément notre ami.

Nous augurons tout le bien possible d'une mission d'intelligence et de tact confiée à un tel interprète de la pensée française au Canada, et nous savons d'ores et déjà que cette mission sera conduite à l'honneur de la France, et pour le plus grand bien du Canada, ou plus exactement, de la petite France... de ce côté-ci de l'eau.

MADELEINE.

Une mise au point de l'Action Française de Paris

Dans notre édition de janvier, naus avons publié un article de M. Robert LaRoque de Roquebrune, intitulé: "L'Honorable M. Léon Daudet," article qui était une simple appréciation d'un livre injurieux pour le rédacteur de l'Action Française de Paris. Nous recevons d'écrivains français fort connus, et directeurs du journal précité, une mise au point à laquelle nous nous empressons d'accorder la plus large hospitalité.

14, rue de Rome
Paris, le 18 février, 1922.

Monsieur le Directeur de la *Revue Moderne*.
147, rue Saint Denis, Montréal. (Canada).

Monsieur le directeur et cher Confrère,

Nous avons eu le regret de trouver, dans le numéro du 15 janvier 1922 de la *Revue Moderne* de Montréal que vous dirigez, un article reproduisant sous le titre "l'Honnorable Léon Daudet" les imputations publiées contre Daudet par le sieur André Gaucher dans un volume portant le même titre que cet article et dans une campagne d'affiches et de presse. Cet article était signé "La Roque de Roquebrune".

Dès que nous avons eu connaissance de cet article, le 10 février dernier, nous vous avons transmis le câblogramme dont nous avons l'honneur de vous confirmer ci-après le texte:

"Revue Moderne 15 janvier reproduit accusations in-" "fâmes publiées contre Daudet par individus méprisés de" "tous dont un déjà condamné par Tribunal Paris 26" "janvier dernier. Vous adressons par courrier rectifica-" "tion que prierons insérer.
(signé) "Action française".

Nous n'entendons pas rectifier ici la partie de cet article qui excède le cadre de son titre et où l'auteur a, fort inexactement d'ailleurs, prétendu résumer, soit l'histoire du royalisme en France depuis la chute de Charles X et de Louis Philippe, soit la doctrine et le mouvement de l'*Action française*.

Mais M. La Roque de Roquebrune a réédité dans votre revue les diffamations calomnieuses de la campagne d'affiches et de presse dont le livre"l'Honorable Léon Daudet" a été le complément, et dans laquelle le journaliste G. Téry, directeur de l'*Oeuvre*, a été l'auxiliaire de A. Gaucher. Cela, nous devons le rectifier, parce qu'il s'agît de faits récents, graves, personnels à l'*Action Française* et à l'un de ses directeurs, faits sur la moralité exacte desquels il nous importe que vos lecteurs ne restent pas induits en doute ni en erreur:

1°.—Votre collaborateur attribue à l'inspiration du "nationalisme intégral"... l'assassinat de Jaurès par Raoul Villain, jeune imbécile qui avait mal digéré ses lectures de l'"Action française". Or il a été établi que Villain qui n'a jamais appartenu à aucune organisation d'"Action française" et qui n'en était pas connu, appartenait au contraire aux groupements sillonnistes disciples de Marc Sangnier. Nous ajoutons que toute l'attitude de l'"Action française" pendant la guerre a démontré sans défaillance qu'elle était le plus constan soutient de l'Union sacrée entre tous les Français en face de l'ennemi du dehors. Elle n'en a excepté que les traîtres qui, dénoncés par elle, ont été justement condamnés.

2°—André Gaucher "vieux royaliste" collaborateur de Daudet et de l'"Action française" ne s'est pas "subitement séparé" de son chef et de l'"Action Française" dernièrement et à la suite d'événements encore obscurs".

Le texte des deux affiches intitulées: "Lettre de Charles Maurras à M. André Gaucher" et "l'Indignité d'André Gaucher", que nous avons l'honneur de vous adresser ci-joint, vous montrera qu'André Gaucher a été exclu comme indigne de toute action politique de l'"Action Française", à la fin d'octobre 1913, parce qu'il a été établi et reconnu à ce moment par les arbitres choisis par les propres témoins d'André Gaucher et par ceux de son adversaire que pour écrire un pamphlet "les Chautemps", Gaucher avait reçu de l'argent d'une femme.

3°—Léon Daudet, de vieille souche provençale et française comme son père Alphonse Daudet, n'est nullement sémite; la ridicule tentative d'explication étymologique de son nom proposée par Gaucher et répétée par votre collaborateur (David, Davidet, Daudet), si l'on y attachait quelque importance, s'efface simplement devant celle-ci, conforme à la genèse latine de la langue provençale: Deo-datus — Daudet. ("Mistral", Trésor du félibrige, dictionnaire provençal français).

4°.—Quant à la calomnieuse imputation de cupidité portée contre Léon Daudet qui serait, — dit, après Gaucher

M. La Roque de Roquebrune, — "possédé d'une terrible soif de l'or", il suffira d'observer que les 100.000 francs légués à Daudet par Mme de Loynes ont intégralement servi à la fondation du journal "L'Action Française" et que, tous les mois, Léon Daudet abandonne aux anciens combattants (choisis par un comité de délégués de leurs Associations) l'intégralité du supplément d'indemnité parlementaire que les députés se sont octroyé. Nous devons ajouter, que depuis la fondation du journal, Daudet a consacré toute son activité à la Direction politique et à la Rédaction de "L'Action Française" et qu'il est toujours resté absolument étranger à l'administration financière et à la publicité du journal.

5°.—M. Laroque de Roquebrune affirme ensuite que Léon Daudet a "acheté la plupart des actions (du journal "L'Action Française") dont il est le véritable propriétaire et qu'il exploite pour ses intérêts persopnels"—.

Or M. et Mme Léon Daudet ne possèdent en tout à eux deux que moins de cinq pour cent des actions de la Société du journal "L'Action Française". Le nombre des actionnaires est de sept-cent-quarante-six, dont la plupart ont moins de dix actions, ce qui exclut toute possibilité de personne interposée et dément formellement l'assertion plus haut citée.

6°.—Enfin, votre collaborateur a reproduit les accusations infâmes de malhonnêteté et de chantage formulées par Gaucher et qu'avait prises à son compte avec lui, G. Téry, directeur du journal "L'Oeuvre" de Paris.

Or Léon Daudet a poursuivi ces diffamations de Gaucher et de Téry devant le Tribunal Correctionnelle de la Seine. Par jugement de la 12e Chambre Correctionnelle du 26 janvier dernier, dont vous voudrez bien trouver ci-joint copie dans le numéro de "L'Action Française" du 27 Janvier 1922, Téry, qui s'était vanté comme Gaucher de faire la preuve des faits imputés et qui n'a réussi à prouver que sa mauvaise foi, a été condamné à 1.500 francs d'amende, au paiement d'un franc de dommages-intérêts à Léon Daudet et à l'insertion du jugement dans son propre journal. Le jugement reprenant, l'un après l'autre, tous les faits articulés contre Daudet établit l'inanité des allégations dont on avait voulu le salir.

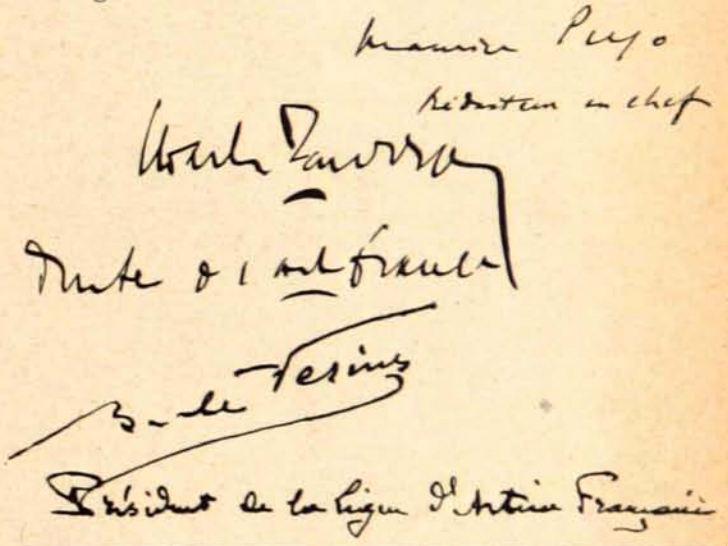
Quant à Gaucher, il a fui les juges, se sentant vaincu d'avance, et s'est réfugié dans le maquis de la procédure, plaidant l'incompétence du Tribunal qui l'a débouté de cette exception. Mais il a fait appel de ce jugement afin de trainer les choses en longueur: il craint le châtiment. Il avait, d'ailleurs, dans la même campagne d'affiches, incidemment attaqué M. Louis Dimier, agrégé de l'Université, ancien Administrateur de "L'Action Française": poursuivi par M. Louis Dimier, il a été condamné par jugement de la 12e Chambre Correctionnelle, le 3 Février 1922, pour les mensonges et les diffamations concernant M. Dimier que contenaient ses affiches.

Si, au corps de son article et furtivement, M. Laroque de Roquebrune a exprimé qu'il donnait "les accusations que comporte le livre d'André Gaucher sous toutes réserves" et s'il a fait, en passant, mention des "violentes protestations qui ont réfuté le livre d'André Gaucher", nous estimons, et vous estimerez certainement avec nous, Monsieur le Directeur et Cher Confrère, que M. Larocque de Roquebrune n'a pas fait ainsi, par de simples précautions oratoires, la juste part de la verité alors qu'il avait reproduit et commenté les diffamations de Gaucher dans tout leur développement.

Comme vous pouvez le voir par les affiches mêmes que nous avons l'honneur de vous communiquer, ce ne sont pas de "violentes protestations" qui ont "réfuté" les calomnies infâmes de M. Gaucher, c'est sa propre indignité, affirmée par le pur héros et l'homme d'honneur insigne qu'était le Comte de Montesquiou, mort pour la France, et c'est le jugement qui, pour les mêmes calomnies, a condamné Téry complice de Gaucher, et devant lequel Gaucher s'est jusqu'ici dérobé.

Nous comptons, Monsieur le Directeur et Cher Confrère, sur votre bonne foi qui a certainement été surprise et sur le droit qu'ont les Canadiens vos lecteurs d'être exactement informés des choses de France par une revue canadienne de langue française, pour obtenir que vous insériez dans le prochain numéro de votre Revue, cette rectification à laquelle nous avons droit et qui remettra les choses au point.

Veuillez, Monsieur Le Directeur et Cher Confrère, agréer l'expression de nos sentiments confraternels et très distingués.



SANS ADIEU, JOLI CANADA! [1]

Doux Pays qui nous est si cher,
Fier Canada que Dieu protège,
Nous ne t'avons vu qu'en hiver,
Roulé dans ton manteau de neige;
Tu parais dormir, sous ses plis,
Dans le mystère et le silence
Comme sous l'Hermine et le Lys
Partis avec toi de la France !

...Mais le Soleil, la Liberté,
Qui sur Toi rayonnent sans cesse,
Te dispenseront la Santé
Pour une éternelle Jeunesse:
Le sang court plus vite en ton cœur,
La sève en tes glèbes fécondes
Pour un bel Avenir vainqueur
Et pour de riches moissons blondes !...

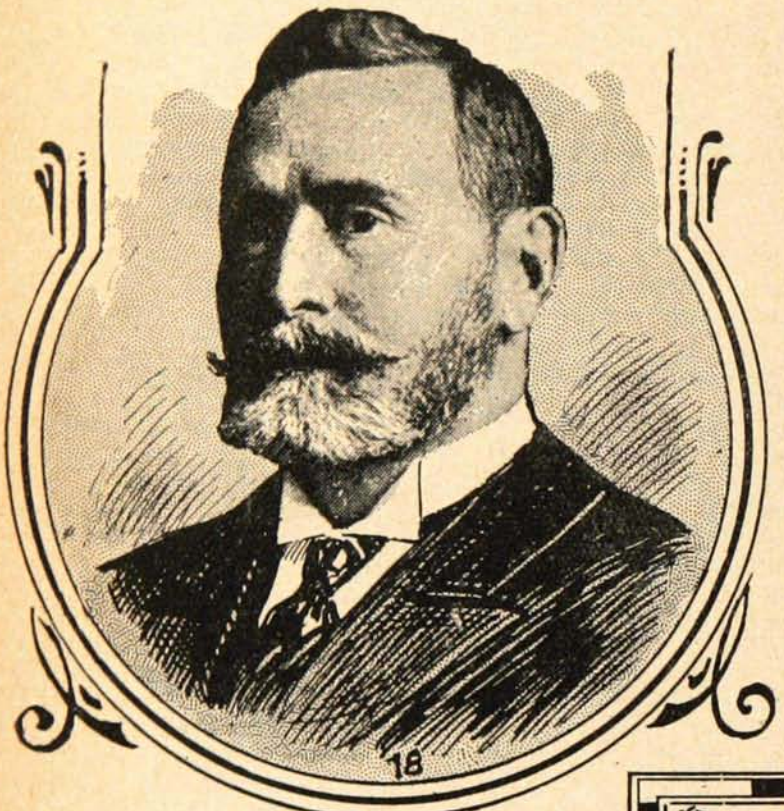
...Sans adieu, Pays de Bonté,
De Vaillance et de Poésie,
Toi, que nul jamais n'a quitté
Sans en garder la nostalgie:
Nous te reviendrons au printemps
A l'heure des métamorphoses,
Quand tu seras, en même temps,
Le Pays des Lys...et des roses !

THEODORE BOTREL

(1) Chanson de Botrel mise en musique par M. L. de Gerlor.

Ceux qui nous font Honneur

Par LUC AUBRY



Le Sénateur RAOUL DANDURAND
Ministre dans le gouvernement King

Dans la pléiade des hommes politiques que la dernière victoire libérale vient de placer au premier rang, nous remarquons l'un des hommes les plus distingués de notre Province, l'honorable Sénateur Raoul Dandurand, qui a accepté de servir comme Ministre fédéral, les destinées de la vieille Province.

Nul n'est plus attaché à sa patrie et à sa race que M. Dandurand, et son dévouement aux choses de France traduit assez le souci qu'il a de voir croître en terre canadienne, les grandes traditions mieux servies par un contact plus constant avec la mère-patrie. Dans toute sa carrière, cette préoccupation ressort de façon éclatante. Il comprend, il aime, et il admire la France, et tous ses gestes tendent à resserrer les liens sentimentaux et intellectuels qui doivent nous attacher impér issablement à cette patrie d'où sont venus nos aïeux.

Ce Canadien, si français d'esprit et d'actions, occupe depuis longtemps dans la vie publique de sa patrie, une première place, et les seules notes fournies par le "Parliamentary Companion" expliquent éloquemment combien brillante et méritoire se trace la carrière de M. Dandurand.

"Représentant de la Division Sénatoriale-DeLorimier. Président du Sénat 1905-9. Né à Montréal, 4 novembre 1861, fils de Oedipe Dandurand, marchand et de Marie Marguerite Roy, épousa-1886- Joséphine, fille de l'hon. F. G. Marchand, Premier Ministre de la province de Québec, a une fille Madame de Gaspé Beaubien. A fait ses études au Collège de Montréal et à l'Université Laval. Reçu au barreau en 1883, C. R. en 1897, appelé au sénat en 1898, chevalier de la Légion d'Honneur en 1891, officier en 1907 puis commandeur en 1912. Président de la Banque d'Epargne de la Cité et du District, de l'Assurance du Canada contre l'incendie, directeur de la Sun Life Assurance Co., de la Montreal Cotton Co., de la Montreal Trust Co., etc. A publié en collaboration avec M. Charles Lanctôt, C.R. un traité sur le droit criminel et un manuel pour juges de Paix".

A ces notes, il convient d'ajouter quelques précisions. M. Dandurand est Président de France-Amérique, association importante qui s'applique à développer des relations plus étroites entre les deux mondes. Cette association a joué pendant la guerre, un rôle admirable, et son action a puissamment contribué à cultiver ici un plus grand respect en même temps qu'un culte plus parfait, pour la France, alors qu'elle faisait renaître au cœur de la douce patrie, une tendresse plus vive envers la famille française -canadienne.

Nous devons savoir gré au Canadien éminent qui, de toute son ardeur patriotique, a lutté, travaillé... et souffert aussi sans doute, pour donner à son pays et à sa race des exemples de vaillance, de loyauté, de dévouement, de fierté et de gratitude. La vie entière de M. Dandurand se détache harmonieuse et nette sur l'écran national, et les services que nous a rendus cet homme de cœur, dans les domaines de notre propre activité, comme dans nos relations avec les nations amies, sont incalculables. M. Dandurand s'honore des amitiés les plus illustres; il connait les célébrités françaises, anglaises et américaines, ce contact avec des esprits distingués lui donne sur la vie universelle des clartés dont bénéficient largement son pays et sa race.

Nous ne saurions trop hautement exprimer l'estime et l'admiration que nous professons pour le caractère élevé, l'esprit charmant et le cœur bienveillant de ce politique aux vues larges, aux espoirs infinis et à la fierté irréductible.

Le Sénateur Dandurand a épousé une femme distinguée et brillante qui a joué un rôle important dans le domaine littéraire et social. Tout le Canada connait et apprécie le talent sûr et personnel de Madame Dandurand que nous pouvons reconnaître, je crois, comme



Madame DANDURAND



Mme. DeGASPE BEAUBIEN
fille unique du Senateur et de Madame Dandurand

la première femme journaliste de notre province. En effet, toute jeune, encore enfant même, dans le journal que redigeait son père, cet homme d'esprit fin et de cœur exquis, F. G. Marchand, Madame Dandurand fit ses débuts littéraires. Depuis, nous l'avons retrouvée dans toutes nos activités féminines déployant, à servir les meilleures causes, toute la chaleur de son âme, et la lucilité de son intelligence. Elle fut "précurseur" dans les lettres et dans les initiatives sociales féminines. Femme d'avant-garde, elle prêcha de la plume et de l'exemple, et elle ouvrit nette et droite la voie où devait entrer à sa suite la pléiade de femmes que nous trouvons aujourd'hui à la défense de tous les progrès.

Madame Dandurand a publié autrefois "Le Coin du Feu", revue charmante et spirituelle qui compta d'illustres collaborateurs, et rallia d'unanimes sympathies. Elle fut aussi la fondatrice de "L'Oeuvre des Livres gratuits" chargée de porter aux Canadiens des terres lointaines ou isolées des nouvelles colonisations, le reconfort intellectuel et la joie morale d'une bonne et saine lecture.

L'action exercée par cette femme spirituelle et bonne fut éminément bienfaisante, et, dans la galerie des grandes Canadiennes, Madame Dandurand occupera la place de choix reservée aux esprits d'élite et l'on dira d'elle qu'elle a beaucoup servi et profondément aimé les siens.

Le Sénateur et Madame Dandurand revivent dans trois petits-enfants qui sont leur orgueil et leur joie: Jacques, Claire et Andrée, fils et filles de M. et Mme de Gaspé Beaubien.

LUC AUBRY.

Regrettez-vous le temps...

A Jean Richepin
En souvenir d'un mot bienveillant et de ses inoubliables conférences d'Athènes, au printemps de 1912.

...aujourd'hui encore, ils vont à Athènes comme à un rendez-vous d'amour.
Charles MAURRAS.

Sur ce rivage hellène, un clair matin d'avril
Apporte ses odeurs d'ambre et de violettes;
Les monts, vers l'horizon, ont des lignes plus nettes
Et, sur le golfe bleu, prolongent leur profil.

Et je goûte, ravi, ce charme magnétique
Des parfums, des couleurs, des sites enchantés,
Et pourtant, à l'émoi de mes sens exaltés
Se mêle je ne sais quel rêve nostalgique...

Ah ! que j'eusse aimé voir, comme aux âges anciens,
Vos champs, vos bois sacrés, vos monts mythologiques,
Vos Olympes neigeux, vos roses Pentéliques,
Vos îles et vos mers, pays ioniens !

Ah ! que j'eusse aimé vivre aux époques dorées
Où toute la jeunesse, où tout l'espoir humain,
Sous ton ciel pur, Hellas ! s'épanouit soudain
En la beauté des dieux aux formes adorées !

Hellas ! j'eusse aimé voir,—avec l'âme et le coeur !—
Et comme on voit la plaine, au printemps, parfumée
De ses plus rares fleurs, ta terre parsemée
Des Acropoles d'or où l'Art était vainqueur !

Et vivre, vivre au temps de Phidias, d'Apelle;
A l'atelier, au temple, admirer leurs travaux
Et connaître l'ardeur mystique des dévots
A la jeune Vénus, fille de Praxitèle.

Vivre au temps de Socrate et du divin Platon;
Etre leur plus fervent, leur plus humble disciple,
Orgueilleux de sentir leur sagesse multiple
A l'esprit prodiguer sa féconde leçon.

Vivre au temps glorieux de Sophocle et d'Eschyle;
Au théâtre, écouter en tremblant les acteurs,
Au plus tragique instant gémir avec les choeurs,
Pleurer en admirant la pureté du style...

Oh ! vivre quand c'était un devoir d'être fort,
Au temps où dans le stade, exerçant leur souplesse,
A l'éblouissement de ton soleil, ô Grèce !
Tes athlètes montraient la gloire de leurs corps.

Ah ! vivre, vivre au temps de Phryné, d'Aspasie;
S'extasier devant leur parfaite beauté
Et savourer enfin, suprême volupté,
En mourant à leurs pieds une joie infinie !

Emile VEZINA
Baie de Phalère, avril 1912

D'un volume en préparation:
"Le libre Essor"



L'IN-PLANO

CONTE DE PÂQUES

Par PIERRE LOUYS

I

Quand la grande porte se fut refermée avec le claquement de sa forte serrure, la petite Cile ne sut d'abord si elle devait rire ou pleurer, tant elle ignorait profondément les émotions de la solitude.

Depuis douze ans, c'est-à-dire depuis le jour de sa naissance, on ne l'avait jamais laissée plus de cinq minutes seule avec elle même. Le soir elle s'endormait dans la chambre de sa mère, qui ne voulait pas la quitter la nuit; le matin, elle travaillait sous le regard de sa jeune gouvernante; l'après-midi, elle devenait le centre charmant et l'objet aimé de toute la famille. Dix personnes autour d'elle ne l'étonnait point; mais elle ne connaissait pas plus la solitude que Siegfried ne connut la peur.

Et, cependant, elle était seule, tout à fait seule, pour deux longues heures encore, elle n'en pouvait pas douter.

Son père avait quitté Paris pour la chasse. Sa mère venait de sortir en voiture, emmenant le cocher avec le valet de pied. La femme de chambre et son mari, le valet de chambre, étaient en province, où les avait appélés l'enterrement d'un parent. Le chef et la fille de cuisine sortaient chacun de leur côté, comme ils en avaient le droit tous les dimanches. Mlle Cile était donc restée sous la garde unique, et peut-être un peu jeune, de sa gouvernante madrilène, qui lui apprenait l'espagnol.

Malheureusement, Senorita (comme l'appelait sa petite élève) semblait avoir ses raisons d'aller se promener, elle aussi. Elle était, ce jour-là, inconcevablement distraite, et nerveuse, et prête à pleurer. Cile l'aimait bien, et s'enquit de sa peine. Alors, brusquement, Senorita lui dit qu'elle allait sortir, qu'elle ne pouvait pas l'emmener, que dans deux heures, sans faute, elle serait de retour: mais que pour rien au monde il ne fallait le dire à Madame, et que Cile lui prouverait sa tendre affection en restant plus sage encore, toute seule, qu'elle ne l'aurait été devant sa maîtresse.

Cile promit, sans savoir ce qu'elle promettait, puisque la solitude et elle ne s'étaient jamais rencontrées. Senorita piqua une grande épingle dans son chapeau noir, embrassa vivement la petite fille immobile, et les deux portes s'étaient refermées avant que Cile eût rien compris à ce qui venait de lui arriver. Mélancolique, elle s'assit doucement sur la chaise qui se trouvait derrière elle, et poussa un gros soupir.

Tout le monde l'avait abandonnée.

Ainsi, des cents personnes qui l'aimaient tant et le lui répétaient sans cesse, parents, grand-parents, domestiques, gouvernante, oncles, tantes, cousines, amies, pas une âme n'était restée là pour avoir l'honneur de lui faire sa cour. Tout le monde aimait donc "ailleurs", et comment expliquer cela? Cile n'avait jamais prévu la détresse d'une situation pareille.

Elle se leva sur la pointe du pied, alla de chambre en chambre, et de salon en salon. Le vaste hôtel où elle était née l'intimidait pour la première fois. Après avoir beaucoup réfléchi, Cile observa que la maison déserte avait reçu en plein jour le silence de la nuit, et rien n'est plus mystérieux que certains bouleversements des heures par les ténèbres du son comme par celles de la lumière. Sans doute, le soleil était vif au dehors, mais dans le calme soudain des choses autour d'elle, Cile tremblait comme sous une éclipse.

Elle se mit lentement, sagement, au piano, ouvrit le premier tome de Schumann à la corne qui marquait son morceau le plus facile: "Retour du théâtre", et elle voulut jouer. Mais l'éclat du premier accord la fit sauter de son tabouret par terre, tant il se répercuta violemment sur les quatre murs, et elle jugea prudent de ne pas continuer.

Toujours à petits pas, elle courut vers la fenêtre: la grande cour pavée, les doubles communs, les hautes portes closes de la remise et de l'écurie composaient comme d'habitude le décor trop connu et toujours désert de ses contemplations pensives. Même la niche du chien prenait un aspect de maison vide, depuis le départ pour la chasse. Cile souffla sur la vitre lisse, et doucement écrivit dans la buée blanchêtre:—Je m'ennuie.

Mais soudain, une idée, une éclatante idée, illumina sa petite cervelle.

L'hôtel n'avait que trois étages, et tout le troisième était occupé par une vaste bibliothèque, interdite à la jeune Cile.

En vérité, elle n'imaginait rien de tout à fait inaccessible que deux régions supérieures: d'abord cette bibliothèque, et, ensuite le firmament. Qui l'empêchait d'explorer, pendant son heure d'indépendance, la première et la plus tentante des zones qu'elle ne connaissait point? Qui l'empêchait? Sa conscience? Non. Cile avait beaucoup de conscience, mais seulement à l'égard des fautes ou des péchés dont elle comprenait la noirceur. Au troisième étage comme au premier elle était bien résolue à ne rien faire de condamnable. Elle y serait sage, ne casserait rien, marcherait sur la pointe du pied, ne laisserait aucune trace de sa visite secrète....

Un peu tremblante, elle monta. Chaque marche nouvelle, où ses pantoufles roses n'avaient jamais posé leur semelle flexible, l'effrayait à la fois et l'intéressait comme une bande de terrain vierge dans un voyage de découvertes. Il y en eut vingt-huit jusqu'au sommet. Lorsqu'elle eut atteint la rampe horizontale, Cile se pencha tout émue avec le sentiment de fouler la cime du monde.

Sur le palier, la double porte était restée entr'ouverte. Poussée par l'enfant craintive, elle tourna majestueusement dans l'ombre, telle la porte du Mystère, — et Cile entra, sur la pointe du pied.

II

Cette bibliothèque s'allongeait, en forme de bathédrale, très haute, très profonde et très sombre, avec des vitraux au-dessus des rayons. Des multitudes de livres bruns (Cile pensa: plus de dix millions de livres) couvraient les murs à droite et à gauche, et même au fond, dans le lointain. Cile aimait beaucoup les livres. Comme on devait s'amuser avec tant d'histoires! Sans doute, elle pouvait bien se donner la permission d'en lire un peu. D'abord on ne le saurait pas. Et puis, cela ne faisait de mal à personne. Pourquoi le lui défendait-on?

Seulement, l'embarras était grand de choisir un volume entre dix millions. Lequel prendre? Le plus beau. Et le plus beau, c'était le plus grand. Il se trouva que justement devan elle, tout en bas du plus haut meuble, se dressait le dos noir et or d'un in-plano gigantesque.

Oh ! celui-là, par exemple, ce n'était pas un livre, bien sûr. On ne faisait pas de livres pareils.

Cile se rappela qu'on lui avait donné, autrefois, comme cadeau de Noel, un grand jeu enfermé dans une boite en forme de reliure.

—Si c'était un jeu ! se dit-elle.

Et elle se pencha pour lire le titre:

En majuscules dorées, le titre se lisait:

HAGIOGRAPH
HISPANOR

Les connaissances bibliographiques et latines de la lectrice étaient encore trop élémentaires pour qu'elle sût compléter la phrase sous sa forme véritable: Hagiographorum hispanorum opera selectissima.

Elle mit un doigt dans sa bouche, et se dit après réflexion:

—Un hagiographe Hispanor...ça doit être un jeu mécanique.

Ceci décidé, sa résolution fut prise. Elle saisit avec les deux mains l'énorme in-plano presque aussi grand qu'elle, le tira, fit un effort qui tendit ses reins en arrière....

Le volume, arraché de sa place éternelle, glissa, bascula, oscilla et retomba debout, sur la tranche.

Cile respira largement, fière de sa force, et plus encore de son audace mais elle ne se hasarda point à transporter une si lourde charge. Toujours avec les deux mains, elle fit tourner le premier plat sur ses gonds comme une porte sourde, et elle recula de quelques pas.

L'obscurité augmentait autour d'elle. Le jour baissait rapidement. Un long rayon descendu d'un vitrail bleuâtre, frappait le frontispice noir du livre qu'elle venait d'ouvrir.

Une sainte espagnole y était gravée en costume de carmélite, devant un paysage vaguement africain. Elle tenait un fouet d'une main, et de l'aurtre un grand cœur qui dégouttait de sang.

Cile , effrayée, recula encore.

Bientôt, il n'y eut plus rien d'éclairé dans la vaste salle, que le fantôme triste et pâle de la Sainte; mais plus les alentours s'obscurcissaient de noir, plus elle-même s'illuminait de blanc.

Elle paraissait grandir, bouger, remuer les yeux.

Un souffle d'air venait du paysage animer les plis de ses vêtements.

Elle penchait la tête. Elle parla enfin.

—Cecile....

La pauvre petite, presque morte d'effroi, tomba sur les genoux

—Madame....dit-elle

Puis, se reprenant comme une enfant sage, et pensant, à propos, qu'il fallait dire "ma sœur" à toutes les religieuses, elle murmura poliment:

—Ma Sainte....

L'apparition répondit:

—Ne crains pas.

—Oh ! je n'ai pas peur, dit Cile, toute blanche, mais je suis bien intimidée.... Pardonnez-moi, ma Sainte.

Tout en parlant, elle considérait le costume flottant de l'Immortelle, la tunique brune, le scapulaire, les pieds nus dans les sandales, et, par-dessus toute la stature, le vaste manteau blanc comme une lumière.

—Viens plus près, dit la Sainte, plus près. Que puis-je pour toi ? As -tu quelque chose à me dire, ou plutôt, à me demander ?

Cile s'enhardit:

—Plutôt à vous demander, ma Sainte. Il y a tant de choses que je voudrais savoir ! Et vous devez savoir tout, puis que vous venez du ciel.

—Eh bien, je te permets de me poser trois questions. Trois, pas une de plus. Je t'écoute . Et je te répondrai, mon enfant.

Tout de suite, l'enfant posa la première:

—Pourquoi me défend-on de venir ici ?

La Sainte lentement répondit:

—Parce que les poutres, et les planchers, et les feuilles, et les gravures de toute cette bibliothèque sont le tronc et les branches et les feuilles et les fleurs de l'Arbre de la Science du Bien et du Mal.

—La Science du Bien et du Mal, répéta l'enfant. Qu'est-ce que c'est ?

—C'est la connaissance de la vie.

—La Vie.. répéta-t-elle encore. Oh ! qu'est-ce que sera ma vie ?

La Sainte frissonna imperceptiblement.

—Ce serait ta dernière question, petite Cile, réfléchis bien ! N'aimerais-tu pas mieux m'en poser une autre ?

Mais la petite, peu à peu rassurée, insistait:

—Non ! non ! c'est tout ce que je veux savoir.

—Si je te réponds, tu regretteras de m'avoir interrogée.

Cile hésita, pâlit de nouveau, et reprit d'une voix très douce:

—Ma Sainte, répondez-moi, vous me l'avez promis.

Alors l'apparition éleva vers le ciel sa main qui tenait un grand cœur de pourpre, et les gouttes de sang se mirent à tomber, d'abord une à une, comme des larmes, puis par ruisseaux, comme des sanglots.

—Je pourrais, dit-elle sourdement, ouvrir le livre de ta vie, savoir comment...de quel côté.. sous quelle forme.. et les circonstances.... A quoi bon ? Toutes les vies humaines sont nivelées sous le même rouleau et, quelle que soit ta vie, elle sera la Vie.... Ecoute moi bien, ma pauvre enfant. Tu vis d'illusion et d'espoirs: ton illusion s'évanouira; tous tes espoirs seront fauchés; jamais ! jamais tu n'obtiendras ni de conserver ce que tu chéris, ni de posséder ce que tu désires, ni de réaliser ce que tu rêves. Tu poursuivras le bonheur d'une poursuite insensée; tu le verras partout à la portée de la main, et toujours ta main retombera sur le vide, tes genoux sur la terre, et ton front sur les genoux avec tant de sanglots que tu te croiras mourir... Tu mourras cent fois avec tes cent rêves; ton dernier jour n'est pas le plus noir de ceux qui te restent à vivre.

Un flot de sang ruissela du cœur suspendu.

—Ecoute-moi bien....Tu aimeras. Un sentiment nouveau, étrange, inexprimablement lumineux et tendre envahira ton âme crédule, qui le prendra pour le bonheur, et plus il t'aura promis d'allegresse, plus il flagellera ton corps et ton esprit avec son triple fouet d'horreur, de désespoir et de dégoût. Quel que soit ton amour, il mourra dans les larmes et tes douleurs seront telles que tu ne peux pas les imaginer....

Le cœur se gonfla plusieurs fois à toute violence. Le sang rouge en ruisselait toujours.

—Ecoute-moi encore....Tu seras mère. Ah ! cette fois tu croiras vraiment avoir trouvé le chemin de la vie bienheureuse. Ton enfant ! Ton enfant ! Comme tu le désireras ! Quel avenir enchanté tu rêveras pour toi-même et pour lui dans tes bras ! Mais du jour où Dieu te l'aura promis, tes larmes ne cesseront plus de couler sur tes joues. Douleurs horribles pour l'obtenir, efforts et peines de tous les jours pour le conserver à la vie, terreur s'il est malade, déchirement inguérissable si Dieu te le reprend comme il te l'a donné. Alors tu connaîtras que le malheur monte comme une marée à l'assaut de la vie humaine, et sans cesse, d'année en année, grossit ses vagues de sanglots.

Le cœur s'élargissait tel qu'un soleil du soir. On ne voyait presque plus sa forme, car le sang débordait tout autour de lui.

—Enfin, reprit la Sainte, fais le compte aujourd'hui

de tous ceux que tu aimes et sache que pas un deux ne sera près de ton chevet le jour où, vieille femme et presque une étrangère dans un monde nouveau, tu mourras, affreusement seule. Tu verras, l'un après l'autre, tes quatre grands-parents si bons et tant aimés disparaître des lieux où tu les embrassais. Tu verras ta mère expirer, peut-être après une agonie dont tu frissonneras pour toujours. Tu mettras ton père mort dans un cercueil de chêne, entre deux couches de sciure de bois pour que sa pourriture ne filtre pas à terre par les fentes de la caisse reclouée sur son front....

—Ah ! ! !

Cile au dernier dégré de l'épouvante, criait, pleurait, tendait les mains....

—Non...non...ma Sainte...non...ne me dites pas...

Elle se jeta en suppliant dans les plis du manteau de lumière; mais à travers la vision impondérable, elle toucha l'énorme in-plano toujours debout sur sa tranche.... Le volume chancela en arrière, s'abattit de toute sa hauteur et son bruit formidable tonna dans la voûte retentissante, pendant qu'au sein du nuage de poussière bleuâtre s'effaçait et fuyait sainte Thérèse de Jesus.

Au même instant la porte s'ouvrait....Brusquement quatorze jets de foudre enflammèrent le lustre électrique, et Cile entendit la voix de son père crier sur un ton de fureur qu'elle ne lui avait jamais connu:

—Cécile ! méchante enfant ! c'est ici que je te trouve !

Ah ! la pauvre petite n'était guère en état de répondre. Elle écouta la colère paternelle avec une espèce d'égarement; elle vit dans cet éclat de voix le commencement des malheurs de la vie, et dans une explosion de larmes, elle se coucha sur le plancher.

III

—Je veux mourir tout de suite, tout de suite; je veux mourir tout de suite... répétait-elle.

Le père, inquiet, s'approcha, la releva, la prit sur ses genoux, l'interrogea. Que s'était-il passé? Qu'est-ce que tout cela signifiait? Pourquoi était-elle entrée là? et pourquoi ces cris de désespoir? Mais Cile ne voulait pas répondre. Cile ne voulait plus que mourir.

Elle sanglota pendant une heure sans pouvoir expliquer sa peine. Elle pleurait, la tête perdue sur l'épaule de son père qui la berçait un peu. Et tout à coup elle raconta ce que lui avait dit la Sainte ,avec une petite voix blanche, monotone et désespérée comme en ont les personnes mourantes qui prononcent leurs dernières paroles

Son père l'écoutait parler. Il ne voulait montrer qu'une émotion souriante; mais malgré les efforts de toute sa volonté, il ne put s'empêcher d'avoir les yeux en larmes et resta plus pâle que la petite lorsqu'elle eut achevé son récit....

Alors il l'embrassa de plus près. Ses deux larges mains affectueuses enveloppèrent des deux côtés la petite tête blonde inondée de pleurs, et il lui dit avec une extrême tendresse:

—Mon enfant...mon petit... console-toi...Tu as été punie, tu le vois, parce que tu m'avais désobéi. Voilà ce qui arrive aux petites filles qui vont dans les bibliothèques. Elles lisent sur la vie certaines choses qu'elles n'ont pas besoin de savoir....

Il reprit après une hésitation:

—...et qui ne sont pas vraies.

Cile leva ses yeux d'enfant grave:

—Pas vraies?... Comment, pas vraie?... Ce que m'a dit la Sainte n'est pas vrai?

—La Sainte a voulu t'effrayer ,pour ta pénitence ,ma chérie; mais la vie est tout le contraire du tableau qu'elle t'en a fait. La vie est belle.... La vie est douce.... La vie est bonne....Tout est bonheur.

Et, de nouveau, il s'efforça de sourire.

L'enfant le regarda longtemps... puis elle le serra de toute sa force, en tremblant de la tête aux pieds.

PIERRE LOUYS.



La saison de la pêche à la truite s'ouvrira bientôt et nous verrons de nouveau les fervents du bambou se mettre en campagne. Les lacs et les rivières des Laurentides et des Cantons de l'Est invitent les amateurs à de fructueuses excursions dans leurs eaux limpides et bordées d'épaisses frondaisons.

Les nouveaux Livres

Par LOUIS DANTIN

L'hiver semble être chez nous la saison des végétations littéraires (et ceci contredit en plein la théorie récemment émise qui attribue notre lenteur intellectuelle au "travail de congélation du climat". Les premières neiges de cette année nous ont valu une éclosion d'œuvres et d'œuvrettes touchant à la poésie, au drame, à la nouvelle, et même au folklore et à la musique. Cette activité prouve au moins l'existence d'une sève, la poussée d'une vie mentale se faisant jour, à travers nos étouffantes vulgarités. Il faut saluer tous ces essais pour l'effort qu'ils décèlent, et quelques-uns pour leurs éléments de réelle valeur.

Les *Alternances* d'Alphonse Beauregard ont ouvert la série. J'arrive le dernier pour parler des *Alternances*. Elles ont subi déjà la critique forcenée, la critique extatique et la critique juste milieu. Je ne sais trop où je puis me faufiler avec quelque chance d'être inventif. Résignons-nous à être simplement honnête, quelque soit l'entourage où cela doive nous placer.

Je retrouve dans ces vers les excellences et les défauts qui m'avaient frappé dans une première œuvre. L'art de M. Beauregard s'y montre, comme jadis, essentiellement cérébral et subtil. Ses visions sont surtout des visions d'idées; le sentiment, s'il perce, n'est jamais entièrement libre des activités de l'esprit. Le poète est un philosophe qui en même temps s'exalte et médite, célèbre et analyse, qui observe et qui pèse sa propre émotion. Il n'est donc ni naïf ni spontané au sens des poètes-rossignols qui mettent toute leur âme dans un trille. Il ne sait pas, d'une impression vaporeuse, à peine consciente, tirer des rythmes qui charment par leur imprécision même. Il lui faut un problème à creuser, une sensation humaine à retourner comme sur une claie, une souffrance à disséquer en la gémissant. C'est ce que d'aucuns lui reprochent, oublieux, selon moi, de l'étendue sans bornes, de la multiple variété du domaine poétique. La Beauté n'est restreinte à aucune des formes de l'être: elle luit sur les cimes de l'idée aussi bien que dans les retraites du cœur, ou dans le jeu des phénomènes sensibles. Il y a de la rêverie dans la métaphysique, il y en a dans la psychologie, il y en a dans l'astronomie et dans le calcul infinitésimal. Platon, Lucrèce, Michelet, Sully-Prud'homme, sont des poètes de premier ordre pour avoir distillé les essences précieuses de la science et de l'histoire. Le monde entier, dans tous ses règnes n'est qu'un jardin de symboles et de mirages. L'Art est en solution dans tout, comme l'or dans les vagues de la mer. On ne peut donc *a priori* nier une poésie parce qu'elle est transcendentale ou profonde: qu'on discute seulement si elle l'est avec éclat et grandeur. Et chez nous moins qu'ailleurs est-il séant de faire grise mine à la littérature pensante. Notre art a souffert de tout temps d'anémie intellectuelle: il a tout mis dans l'expression, sans souci de la substance forte, de la création originale, et c'est pourquoi, dans son ensemble, il est resté piètre et futil. Remercions M. Beauregard de commencer par l'invention, l'observation, la déduction hardie ou ingénieuse, et de réduire le mot à son rôle d'écorce.

Sans doute, si cette poésie est froide ou inerte, elle sera médiocre, et alors nous pourrons regretter qu'elle soit raisonneuse, comme nous la blâmerions d'être sentimentale. Mais les plongées qu'elle affectionne sont-elles vraiment si glacées? N'a-t-elle pas son élan et son envol? Je remarque, pour ma part, qu'elle énonce rarement un fait sans l'électriser d'une image, qu'elle s'efforce à choisir pour ses abstractions le symbole distinctif et étincelant, qu'elle se préoccupe d'harmonie, de mesure, et qu'à travers ses formes parfois calculées un tourment intime la pénètre. Dans son lyrisme d'un genre à part, l'éclair jaillit de l'effort mental, le trope fleurit des constatations et des axiomes; mais c'est pourtant de la vie, de l'enthousiasme, parfois même assez de désordre pour créer une sorte d'obscurité mystique.

Il n'est pas de thème plus sévère que celui de la déchéance de l'âme sous l'enserrement des instincts inférieurs. Qu'importe, si le poète l'anime à la façon d'un drame, le pose dans une lumière sympathique et chaude?

Mais, ô matière épaisse,
Matière envahisseuse, enlisante maîtresse,
On ne s'approche pas impunément de toi.
Le Rêve délaissé devient Désir étroit.
Lentement le regard de poussière se voile;
Les mots perdent leur don d'imagiers: une voile
N'évoque plus les beaux paysages lointains.
La pensée apparaît un labeur surhumain;
On l'écarte, et bientôt n'en sachant plus l'usage,
On est forcé d'entendre en soi le bavardage
De tous les appétits bornés et primitifs.
Les minuscules faits et les besoins chétifs
Forment une broussaille opaque, où l'on végète
Dans la trouble stupeur de l'herbe et de la bête.

Soyez sûrs qu'un simple casuiste n'aurait pas écrit cela. Permettons à M. Beauregard de prêcher l'ascétisme dans une langue aussi variée et aussi ferme; et comparons, au besoin, ces leçons morales à celles de Ducis ou de Jean Racine!

De même, son âme sentimentale est vibrante même quand elle se surveille et se restreint. Il a délaissé dans ce nouveau livre son attitude insouciante envers la femme: il vit maintenant sans fausse honte les crises et les angoisses du cœur. Ce n'est pas seulement dans des jeux de virtuose comme *Le Damné*, fictifs à force d'être violents, qu'il clame le tourment d'amour; c'est dans des pièces d'une passion vraie, dont l'impitoyable lucidité accroît encore l'inquiétude. Ainsi ce curieux *Reconquérir*, où l'énoncé de stratégie minutieuse et en apparence très calme éclate en cri suraigu de désir:

Cependant que, brûlé, l'âme changée en cuivre,
Insensible au fardeau comme au plaisir de vivre,
Je ne serai plus rien au monde qu'une voix
Pour que l'aimée entende et revienne vers moi.

ou bien cette *Nuit Suprême*, baignée d'une tendresse d'autant plus grisante qu'elle se sent incertaine et courte; ou encore les rêves lancinants et morbides de *Possession*.

Si cela garde un air blasé, voici du sentiment clair et jeune, de la délicatesse souriante et de la grâce. *Le Sentier* est un de ces apologues à la manière de l'*Arbre Mort*, où l'âme et la nature se confondent dans un même symbole. Parce que ce sentier a été foulé maintesfois par le couple épris, qu'il a entendu leurs confidences et suivi le progrès de leur mutuel caprice, il s'identifie tout à coup avec les souvenirs qu'il rappelle: il devient la route même de leurs pensées. Chaque buisson qui le borde est une caresse en fleur, chaque détour est un incident de l'aventure

amoureuse, le rocher embusqué est la menace d'une querelle; et quand le lacis vagabond débouche enfin sur le lac sans rides, on se trouve non en face d'une nappe matérielle, mais en présence même du vaste Amour. Et ceci est-il moins joli, moins pur, pour faire courir une idée subtile à travers le tissu du paysage, pour mettre en branle un peu de réflexion, pour laisser, au-delà du tableau sensible, quelque chose à chercher et à deviner? Je vous assure que *Le Sentier* est une des plus charmantes allégories de notre littérature sentimentale.

Toute la dernière partie du livre montre, d'ailleurs, M. Beauregard sous les aspects traditionnels du "poète": sensible à la beauté directe, aux effluves sonores, aux brillantes fantasmagories. Si des pièces comme *Les Iles, Gratitude, Bonheur Lucide*, n'émanent pas d'une entente secrète avec la nature, d'une fraternité cordiale avec les formes et les couleurs, alors il n'y a pas de "paysages sentis" dans Lemoyne ou dans Léon Dierx.

Quant au langage de cette poésie, il est inégal: c'est sa grande lacune. M. Beauregard n'est pas un styliste impeccable. Il a le respect du verbe, du pronom et de l'adjectif, mais il n'en a pas le culte. Sa phrase atteint la perfection, mais elle redescend; elle sonne le plus souvent le pur métal français, mais elle a de soudaines fêlures. On a cru voir dans ce volume, comparé à celui des *Forces*, un immense progrès d'expression. J'avoue que cette avance ne me paraît pas bien définie. Ici comme là M. Beauregard manie le vocable tantôt en maître et tantôt en combattant. Les *Alternances* n'ont pas de vers plus immaculés que ceux de *Elle et Moi*, ni les *Forces* de rimes plus douteuses que celles de *Nouvel Amour*. Ce qui est sûr, c'est qu'on croise à chaque page de l'œuvre nouvelle des strophes burinées au stylet, des images superbes et lapidaires:

La neige qui s'arma dans l'extase du froid
D'une beauté trop loin de la vie et traîtresse.

Le rire des fruits mûrs, le songe des semences
Et l'aspiration profonde de la nuit
Qui prépare le jour de travail et de bruit.

Le noir espace, beau pour une occulte fête...
Suspendus aux cheveux de la terre qui fuit,
Nous évoquons encor les heures solennelles.

Baisse la lampe. Il faut, les soirs de ferveur grave,
Que nul geste, perçu distinctement, n'entrave
Le cours harmonieux du songe intérieur.

Je sommeillais lorsque des grenouilles sautant,
Nombreuses et pressées,
Se formèrent en chœur de musique imitant
Des guitares pincées.

Mais aussi on trébuche sur de l'obscur, de l'entortillé ou du précieux:

La colonnade de ma vie,
La volonté libre et suivie
Par laquelle je fus moi-même éperdûment.

Et je crains, à me voir chercher l'inexistence,
De n'avoir point, jadis, rêvé de vie intense
Autant que je n'aspire à me décomposer.

Avoir aimé, vécu, puis rien, rien que du noir!
O voix, nous ne saurions ces mots les concevoir.

On se réveille las, mais sur la terre encor...
Il circule du sable en soi depuis la veille.
A sa famille de pensées
Une femme nous présenta:
Ravi, nous avons dit, en phrases nuancées,
Vers quel bonheur tendaient nos pas.

On a le choix entre la jouissance des très beaux vers et l'agacement des lignes imparfaites. Je préfère savourer, comme impression finale, parce que les beaux vers l'emportent de beaucoup, qu'ils mènent absolument la marche du livre. Les autres sont des accidents regrettables, qu'un peu de surveillance eût évités. Ce m'est toujours un sujet d'étonnement de voir des artistes capables du mieux se résigner au moindre par nonchalance, ou manque de critique; — mais enfin si M. Beauregard, avec tant de hautes qualités, ne connaissait ni faiblesses ni somnolences, il serait tout-à-fait un grand poète, et nous ne pouvons exiger cela. Il me suffit qu'il soit, en une forme souvent admirable, le plus chercheur, le plus réfléchi, le plus mentalement actif, le plus curieux de sensations rares, le plus indépendant, peut-être en somme le plus nettement personnel de tous nos poètes.

* * *

Ottawa nous a envoyé *Trouées dans les Novales*, un volume de "scènes canadiennes" dû à la plume de M. Jules Tremblay. Ces contes, ayant presque tous pour théâtre les cantons de l'Est, sont d'une intention plutôt légère. Ce sont surtout des narrés d'aventures joyeuses où se croisent des types du crû, gros en lignes et hauts en couleur, dans des cadres tracés avec une vérité exacte. Quelques-uns seulement jettent la note tendre ou tragique. L'invention n'en est pas toujours saisisante. *Saintes Langues, Les Significations, La Mort de Kéké, Le diner du Curé*, cela tiendrait, quant à la substance, sur la pointe d'une aiguille. *La Poule Noire* est moins un récit qu'une charge d'une distinction douteuse. Mais cela vaut par le détail, par l'allure leste et l'entrain. D'ailleurs, les avatars du père Patentane, ce Tartarin-apôtre échoué parmi les "chicots" de Beauval, amènent plus d'un contraste piquant et inattendu. Si la scène du molosse se sauvant avec la relique du grand saint Gérard est un brin irrespectueuse, elle l'est à la façon aimable et bon enfant de l'*Elixir du père Gaucher*, dont personne ne se scandalise. L'auteur a mêlé ici à l'humour sherbrookoise la "galéjade" d'Arles ou d'Avignon, et ce mariage est fort réjouissant. Dans la note dramatique, c'est encore une trouvaille que le *Convoi Fantôme*, — cette grêle tambourinant sur les vitres d'une station télégraphique, avec les signaux du code Morse, une dépêche de mort. Ce qui plaît dans cette prose, c'est, malgré quelques gaucheries, une marche allègre et une tenue française; puis un vocabulaire très varié, montrant plus d'intimité avec Larousse qu'on n'en rencontre d'habitude, et qui à l'occasion donne au style comme une pointe technique. Si vous saviez, avant d'avoir lu les *Trouées*, ce que signifie *rioter, essarte, lagan, boqueteau, croulière, grisollant, toron, accore, herpes, drôme, salvanos, vaigrages, déchalement, biphore, platin, s'arrioler*, vous êtes plus avancé que moi. Arrive-t-il à l'auteur, une fois ou deux, de se tromper de mot rare? Je le soupçonnerais à propos de "*bruit floche*", qui me paraît un contresens ne relevant d'aucun lexique. Il ne faudrait pas, en tout cas, écrire *ululer* avec un *h*. Il serait bon aussi d'éviter des images cocasses comme "*remâcher le bagage* quotidien des cancans". L'esprit d'observation, la description nette, exempte de faux lyrisme, la spontanéité, la belle humeur, voilà ce qui rend ces contes parfaitement lisibles et par endroits délectables. Certains tableaux en ont un relief plastique, celui-ci, par exemple, où l'on voit une habitation longtemps négligée renaître à la propreté et à l'ordre:

Tout d'abord le banc des seaux connut la délicatesse d'une attention quotidienne, et personne n'osa l'encombrer et l'inonder.

Il fut écuré à la cendre et put mettre à nu sa belle couleur de bois blanc nature. La huche, depuis longtemps noircie par des mains calleuses et par les soirs de fumerie, respira par tous ses pores après un brossage vigoureux suivi d'une grande eau; et depuis lors la saine odeur du pain de boulange s'imprégna dans tous les coins du vivoir. La table, habituée de longue main à subir des bousculements de vaisselle sur ses panneaux mal peints, fut consolée de se sentir couverte de blancheur carrelée, de tissus lessivés avec minutie. Les catalognes relevaient négligemment leurs bouts, et leurs bords accrochaient les bottes ferrées des gars et les sabots des vieux; mais ce défaut fut corrigé: les torons de flanelle s'étalèrent de nouveau, unis et braves, devant le poêle à fourneau, sous la grande berceuse très vieille et même à la porte d'entrée, sans une seule fois courir le risque d'être à coup de pieds roulés en masses informes dans les coins. Il fallait voir le miroir se dévoiler au fond des terrines. La ferblanterie, les étains, s'épanouissaient dans leur boîte à deux compartiments, munie d'une cloison à poignée taillée en pleine œuvre, etc.

Impossible de transmettre plus graphiquement la sensation des choses nettoyées, la senteur saine du savon, la poésie du balai et du récurage. Ce réalisme a son imagination et sa finesse. Il rappelle quelque peu le coup de brosse de l'oncle Zola; et ce n'est certes pas prêter au conteur un "parent pauvre".

Daudet, Zola: oui, ce sont bien les deux affinités de M. Tremblay; diluées, cela va sans dire, dans sa personnalité propre; acclimatées de plus au pays de Sherbrooke, où la simplicité franche des types et leur persistante gaieté découragent l'écriture artiste et le pessimisme. M. Tremblay dédie son livre "à ceux qui préfèrent la patrie aux pays du dehors"; mais il a le bon goût, au moins dans son style, de cultiver les "vieux pays", et, restant canadien, d'être le moins canayen possible. C'est une formule de régionalisme qui en vaut bien d'autres. D'ailleurs ces contes n'ont rien de proprement patriotique; leur location n'est qu'un détail négligeable; ils sont de la littérature ayant pris Sherbrooke pour prétexte; un japonais peut les aimer; ils valent ce qu'ils valent, et leur patrie n'a rien à y voir.

* * *

D'Ottawa encore, la comédie des *Ailes Cassées*, par le major Rodolphe Girard. Comédie, s'entend, à la façon des pièces de Dumas, pas très exhilarante et touchant de près au drame. L'intrigue a pour pivot l'ambitieux avocat Raymond Barsalou, qui sacrifie son amour à sa carrière et qui a lieu de s'en repentir. Il s'était épris d'un ange de pureté et de grâce, Jacqueline, qu'un caprice du destin avait faite modèle d'artiste. Mais la fille rouée d'un certain Sir Léon, Gilberte, grille de l'attacher à son char. Elle aussi est ambitieuse et veut arriver femme de ministre. Sir Léon aussitôt, qui a en main toutes les influences, offre du même coup à Raymond un mandat de député et un mariage. Jacqueline, trahie, s'efface et se désespère en silence. Le nouveau couple, quoique attelé cahin-caha, va très vite sur le chemin des honneurs. Le dernier acte nous montre Barsalou devenu ministre, mais hélas! conscient du vide de sa vie intime à qui l'amour a toujours manqué. Gilberte, elle, plus finaude, et qui ne veut se passer de rien, trouve très simple d'avoir un amant. Son mari les surprend enlacés un soir de bal officiel: il fait un éclat de tous les diables, et le scandale est tel que sa démission s'impose. Par une coïncidence de commande, Jacqueline, qu'il n'a pas revue, se trouve à point chez lui au moment où sa déchéance le désole; et par un autre hasard, ahurissant jusqu'à en être providentiel, le téléphone apporte à Raymond, à cette minute même, l'annonce de la mort de sa femme, broyée dans un accident d'automobile. Le rideau tombe sur le mot de Jacqueline: "Ah! l'infortunée:"—et derrière le rideau on perçoit les deux cœurs enfin réunis dansant un entrechat et chantant: Zon, zon, zon! Cette histoire s'agrémente du flirt éhonté de Sir Léon, qui est un vieux marcheur, avec un régiment de sténographes, et de l'amitié, mêlée de profond respect, de l'artiste Georges Mathieu, *et de sa femme*, pour Jacqueline, le petit modèle.

J'ai pour principe bien arrêté de chercher en toute œuvre ce qu'elle peut contenir de distinctif et de louable, mais j'avoue qu'il m'est difficile de prendre ceci au sérieux. De la trame, il y a peu à dire, sinon qu'elle est ancienne, qu'elle a circulé sur les planches un nombre incalculable de fois, qu'elle alimente depuis cent ans la comédie bourgeoise. C'est *Le mariage d'Argent*, et c'est *Denise*, et c'est un quart des plus touchants mélodrames. Dans ce dernier remaniement, je la trouve au surplus effroyablement immorale. La vertu peut y rester triomphante, mais le vice n'y est surement pas puni. Ce Raymond Barsalou n'a pas même une journée pour se lamenter sur son erreur. L'ancien amour lui est resservi sur un plateau à l'instant même qu'il le regrette. A peine s'est-il cassé les ailes qu'il lui en repousse. C'est d'une veine incroyable et déconcertante. C'est à encourager les pires avocats à délaisser leurs bonnes amies, qu'ils retrouveront fidèles comme de petits chiens dès que leur femme aura été écrasée.

Mais enfin, l'intrigue usée et invraisemblable eût pu être sauvée par l'exécution. Il n'est art comme la comédie pour accommoder le vieux-neuf, pour créer quelque chose de rien. Ici l'exécution vaut encore moins que l'intrigue. L'action se traîne partout, guindée et factice; les personnages sont des machines à sentences et à lieux communs; le dialogue n'offre pas une trace de "langage parlé", celui qu'emploient des êtres humains s'entretenant ensemble. "Plongez-le plus avant dans mon cœur, ce poignard de douleur; nous ne nous reverrons plus."—"L'amour, paré des grâces les plus séduisantes et des promesses les plus sincères, te sourit, te convie au festin des heureux". Vous figurez-vous une conversation pareille? Quand ce n'est pas le lyrisme exorbitant, c'est le cliché dans toute son horreur: "Le mariage est une chose très grave, que tu sembles traiter un peu à la légère. Songe qu'il y va du bonheur de ta vie". — "Je te préviens que tes arguments, quelque forts qu'ils puissent être, ne sauraient me convaincre: ma résolution est inébranlable". Et les impayables naïvetés: "Voilà ma femme qui m'appelle, pour m'embrasser peut-être?" Jacqueline se montant comme une petite dinde pour un baiser que lui prend l'homme qu'elle aime, presque un fiancé: "Mais vous êtes fou! j'appelle, je crie: ah! misérable!" Et l'autre s'excusant: "Je vous jure que ça été plus fort que moi". Et les péchés de mots et de syntaxe: "Comme *la noirceur* était venue"; — "C'est pour cela que *je suis arrêtée* aujourd'hui"; — "Téléphonez à B. *s'il veut* passer à mon bureau."

Vraiment, il y a peu dans les *Ailes Cassées*, et sans vouloir user d'une trop facile plaisanterie, on peut se demander si l'auteur n'eût pas du acquérir plus à fond la science du théâtre et de ses exigences essentielles avant d'essayer le vol dramatique.

LOUIS DANTIN.

Les femmes qui font grisonner prématurément les tempes de leur mari sont généralement celles dont les cheveux ne blanchissent jamais.

* * *

Considère la reconnaissance comme un sac qui écrase les épaules; les deux tiers de l'humanité s'en déchargent en le jetant à la tête de celui qui le leur a imposé.



La librairie Grasset nous envoie *l'Entre prise gouvernementale*, de M. Albert Schatz. C'est un intéressant volume d'économie politique, qui étudie l'organisation empirique du gouvernement et surtout l'importante question du désencombrement de l'Etat. Dans un chapitre très documenté et très personnel, M. Schatz examine le problème de "la réglementation sans l'Etat", et il conclut en déclarant: "Une réforme profonde de l'administration gouvernementale (française) s'impose... c'est à la tête qu'il faut viser".—Ajoutons que M. Schatz est un disciple de M. Fayol, l'auteur de L'incapacité industrielle de l'Etat: les P. T. T.", publié en 1921.

* * *

CONTRE LE FLOT

Pièce en trois actes, par Mlle Magali Michelet, primée au Concours 1922 de l'Action française — Illustré par Mlle Claire Fauteux — Prix: .50.

Edition de luxe, sur papier teinté $1.00 — Bibliothèque de l'Action française, Montréal.

Le Concours demandait une pièce sur l'*Anglomanie*. L'auteur s'est attachée à nous montrer les ravages de cette manie, non pas tant dans le langage que dans les âmes: c'est ce qui donne à son œuvre un sens profond.

Nous y trouvons une femme du monde canadienne-française, à qui l'argent de son mari a monté à la tête, anglifiée sur le tard et franchement ridicule... Nous rencontrons, vers la fin, un politicien sans scrupule, qui croit se faire respecter des Anglais, parce qu'il a de l'argent, mais qui les hait cordialement: type réjouissant et qui ne paraît pas chimérique. Mais surtout, nous avons sous les yeux, tout le long de la pièce, Corinne Cantin, devenue Mme Erik Davidson, et c'est elle l'*anglomane* la plus profondément atteinte,.

Elevée dans un couvent de notre province et presque fiancée à un jeune médecin, elle va, pendant une absence de ce dernier à Paris, terminer son éducation dans une maison des Etats-Unis. De retour au pays, elle s'attache à un jeune anglo-protestant et l'épouse, malgré les protestations paternelles. Le jeune médecin, revenu d'Europe, se désole, quitte la ville et va s'établir dans une ville de l'Ouest, où il poursuit ses recherches scientifiques. Les années passent et Corine perd son mari à la guerre. Veuve, ayant affaibli en elle le sens national, atteinte aussi dans ses convictions religieuses, elle rencontre son ancien ami et veut le reconquérir. A son insu, celui-ci l'aime encore. Mais Corinne a pris des goûts de luxe que le médecin ne peut pas satisfaire, à moins qu'une subvention du gouvernement ne vienne tout arranger. La subvention sera accordée si le jeune homme se tait et laisse passer sans protester un "acte" spoliateur de nos droits. Le mariage est à ce prix. André Lamarche refuse, malgré son amour et maintient très haut l'honneur de son caractère. C'est la pièce.

L'auteur s'est souvenue du conseil: ne rendre ses personnages ni trop parfaits ni trop perfides, afin qu'ils restent humains. Elle ne s'est nulle part écartée de la vraisemblance, et je ne sache pas qu'elle se soit servie de ficelles. Avec cela, elle a construit une pièce d'une belle tenue morale et qui croyons-nous, à la lecture comme à la scène, saura instruire et émouvoir.

"Contre le flot" est en vente dans toutes les librairies.

* * *

VIENT DE PARAITRE

"Coups d'ailes"—Poésies par Jean Bruchési — Bibliothèque de l'Action française, couverture en deux couleurs et trois dessins par Lagacé, 168pp. .75.

L'Action française, cette maison d'édition canadienne qui depuis deux ou trois ans ne craint pas de lancer dans notre public les primeurs de nos auteurs jeunes et vieux, nous offre un volume de vers d'un jeune poète de talent, qui, le titre du livre l'indique, essaie ses ailes, et mérite sans conteste pour ce coup d'essai, l'attention de nos lettrés.

Notre jeune auteur a eu le temps et l'occasion de voyager, il a également eu le soin d'ouvrir les yeux devant les splendeurs de notre péninsule gaspésienne et d'admirer comme elle le méritent, ces gentilles "Iles de la Madeleine".

Ajoutons que la disposition typographique des "Coups d'ailes" est fort attrayante. De forts jolis dessins par M. J. B. Lagacé viennent symboliser le voyage trop court de trois légères hirondelles à qui notre jeune poète semble avoir confié le soin de promener sa muse.

"Coups d'ailes" est en vente chez tous les libraires.

* * *

L'OISEAU BLEU

Connaissez-vous "l'Oiseau Bleu", publication de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal et spécialement destinée à la jeunesse écolière?

Sans vouloir être un prolongement de la classe, la revue publie encore sous la rubrique *Instruisons nous* des problèmes d'arithmétique, des questions d'histoire et de grammaire qui stimulent ses jeunes lecteurs à l'étude autant qu'elle les divertit.

Débordante de santé morale, de pittoresque et de sentiments bien de chez nous, cette revue devrait se trouver dans toute école, chez toute famille de Canadiens-français. Encourageons généreusement cette revue capable d'exercer une salutaire influence sur la jeunesse d'aujourd'hui, notre "génération de l'espérance".

L'abonnement à cette idéale, vivante et attrayante revue de la jeunesse n'est que de 75 sous. Pour un numéro spécimen, envoyer 5 sous à l'Oiseau Bleu, Monument National, Montréal.

* * *

Le très consciencieux archiviste de la Province de Québec, M. P. G. Roy, vient de publier son Rapport pour 1920-1921. C'est un gros volume de 400 pages, qui intéressera tous les amis de l'histoire et tous ceux qui veulent connaître le passé de notre Province. On y trouve par exemple le texte du "Testament de Samuel de Champlain, premier gouverneur de la Nouvelle-France" et "l'Eloge funèbre de Monseigneur de Montmorency-Laval, premier évêque de Québec". Le document le plus important contenu dans ce Rapport est sans doute le "journal du siège de Québec du 10 mai au 18 septembre 1759", qui nous rend compte de l'état d'âme des assiégés. Ce journal complète très heureusement ceux de J. C. Panet et du curé Récher, qui étaient également des récits de non-combattants. Il est l'œuvre d'un anonyme dont les patientes recherches de M. Roy et de M. Fauteux n'ont pas encore réussi à découvrir le nom. Ajoutons que ce journal est annoté avec grand soin par le distingué bibliothécaire de St-Sulpice, M. Egédius Fauteux.

Le rapport contient encore les testaments des différents gouverneurs de la Nouvelle-France, depuis Champlain jusqu'à Philippe de Rigaud.

Ce recueil de documents historiques est parfaitement édité et se présente sous une forme bien soignée. Plusieurs documents photographiques illustrent le texte. Remercions M. Pierre-Georges Roy de nous avoir donné, une fois de plus, un livre aussi intéressant et aussi attrayant, et souhaitons qu'il continue l'œuvre si bien commencée.

REVUE ARTISTIQUE

Pas LOUISE CHARPENTIER

Le concert de Rachmaninoff avait amené le dimanche après-midi, au *Majesty*, une foule si grande que nombre de personnes ne purent s'asseoir, et que plus nombreuses encore furent celles qui ne purent entrer dans la salle. Il aurait fallu le St-Denis pour contenir tous les admirateurs du grand pianiste russe qui émotionna, ravit et enthousiasma son auditoire. Le programme complet fut exécuté avec une perfection telle que la salle croûlait d'applaudissements. Et cette salle comptait nos plus ardents et nos plus exigeants dilettantes.

M. Louis Bourdon mérite de sincères félicitations pour le succès de ce concert où rayonnait un véritable artiste.

* * *

M. Gauvin nous a présenté une nouvelle étoile, Mme Clara Butt, qui réunit au St-Denis une assistance d'élite qui sut apprécier la belle voix et la très bonne école de cette artiste bien connue en Europe.

* * *

Le concert de Mlle Camille Bernard avait réuni une nombreuse assistance au Ritz-Carlton, le soir du 21 mars dernier. Notre jeune concitoyenne remporta l'un de ces succès qui comptent dans les carrières les mieux remplies.

M. Albert Chamberland s'est montré l'impeccable artiste que nous connaissons.

* * *

Notre ami Botrel continue sa tournée triomphale à travers tout notre pays, et à côté de lui De Gerlor reçoit aussi sa part d'applaudissement.

* * *

La grande danseuse russe Pavlowa et sa brillante troupe seront de nouveau au St-Denis, dans le cours d'avril, et nul doute que nous assisterons de nouveau au triomphe de cet art délicat et féérique qu'est la danse ainsi comprise et interprétée. M. Gauvin verra, nous le souhaitons, ses efforts récompensés, et cela l'encouragera à nous offrir des spectacles aussi somptueux.

* * *

Le 12, au Monument National, sera donné le bénéfice de M. Fernand Dhavrol, doyen du théâtre français à Montréal, et l'un des amis les plus fervents des canadiens. Tous les artistes de Montréal, ralliés par l'aimable et sympathique M. Lombard, prêteront leur concours, tandis que de hautes personnalités littéraires et politiques accorderont leur patronage distingué. Un comité de dames se dévoue au succès de cette fête de l'art français, et parmi les dirigeants de ce mouvement artistique, nous trouvons Madame J.-I. Tarte, et la Baronne d'Hallewyn. Toute la société montréalaise se donnera rendez-vous mardi soir le 12 avril, au Monument National, pour rendre un hommage combien mérité au vaillant artiste qui a si bien défendu le beau et bon théâtre français à Montréal. Comme nous serons en Semaine Sainte, il fallait un spectacle qui répondit au goût du public, de même qu'à l'esprit de l'époque, et *Marie Magdeleine*, de Maurice Maeterlinck, a été unanimement choisie comme la plus belle pièce répondant le mieux au sentiment de chacun. Dans un luxe de décors, avec une interprétation de tout premier choix, nous entendrons donc cette pièce admirable jouée ici pour la première fois, et dans une circonstance mémorable. Que tous et toutes se donnent la main, pour accomplir un geste qui soit joli, et digne de la carrière de l'artiste que nous voulons remercier.

LOUISE CHARPENTIER



Madame ISRAEL TARTE
présidente du comité des dames, pour la représentation artistique de Marie Magdeleine, le 12 avril au Monument National.



M. Edouard Montpetit

La Revue Moderne salue avec joie la nomination de M. Edouard Montpetit au poste de représentant du Canada à la conférence de Gênes, où va se discuter la situation économique de l'Europe.

M. Montpetit est jusqu'ici le seul canadien qui se soit vraiment spécialisé dans l'Economie politique et sociale, et nous nous réjouissons de ce que les leçons d'un LeRoy-Beaulieu permettent à un canadien-français d'aller dignement représenter son pays et sa race dans une réunion des nations intéressées au sort de l'Europe et au salut du monde.

M. Edouard Montpetit nous a toujours fait honneur, et nous sommes fiers de voir son talent reconnu et son mérite hautement proclamé.

* * *

POUR LES PARENTS

La question éducation est toujours, pour les parents soucieux de l'avenir de leurs enfants, une source de soucis bien compréhensible.

Le professeur Ed. Laroche, qu'un passé universitaire brillant et une connaissance approfondie des nouvelles méthodes d'enseignement désignent tout naturellement comme un éducateur de choix, dirige avec un doigté incomparable l'institut qui porte son nom, et les résultats qu'il obtient journellement sont une preuve irréfutable de l'efficacité de sa méthode.

La Vie Sportive

LES FARCES DE NOS HOMMES FORTS

Si l'on demandait, sous forme de consultation populaire, aux sportsmen quel est le plus grand fléau après la guerre, nous croyons sincèrement qu'ils n'hésiteraient pas à répondre: les *hommes forts*. Les samsons modernes sont devenus la terreur des journalistes et, à quelques exceptions près, la risée du public. Tout le monde semble las de leurs exhibitions la plupart du temps grotesques; on ne prise plus ces "fameuses performances du pont humain", ce légendaire levé de terre par un doigt d'un poids de 500 livres; cette jonglerie de saltimbanque avec des poids de 100 livres et plus avec lesquels on paraît se battre contre un adversaire imaginaire, tout comme si notre hercule était dans une arène de pugilat; pas plus qu'on s'intéresse à cette ridicule montée dans un poteau avec un cheval attelé sur son dos ou qu'on voit avec délectation un athlète étendu par terre et soulevant un piano avec la plante de ses pieds, à la Travis. Ces exhibitions sont aussi grotesques les unes que les autres, et, à notre avis, elles ne constituent pas la véritable force, la force raisonnée et intelligente.

On nous a rabattu les oreilles, dans le passé, avec toutes sortes de balivernes de ce genre, et, à vrai dire, c'est à qui aurait "forcé" le plus pour être grotesque. Que nos hommes forts, par surplus, sont donc difficiles a satisfaire! Depuis le concours de poids et haltères qui fut tenu en 1918, au Monument National, si notre mémoire est bien fidèle, nos Samsons ont usé les journaux à faire de la polémique, et, malgré que ce tournoi ait été régulièrement tenu et contrôlé par des juges aussi compétents qu'impartiaux, il en est qui n'ont pas voulu en accepter la portée. Jaloux du succès de quelques concurrents les autres ont continué à guerroyer et les polémiques se sont développées au point qu'elles sont devenues souverainement ennuyeuses et dégradantes. N'a-t-on pas vu un rédacteur sportif demander aux hommes forts de lui épargner la corvée de publier ces interminables épîtres dans lesquelles on se vante copieusement non sans avoir aspergé son voisin de vinaigre?

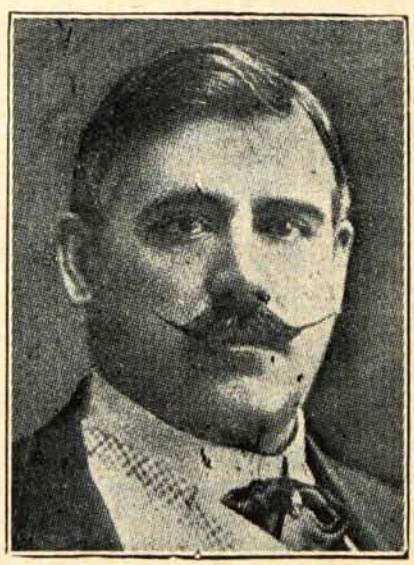
Il est évident qu'il faudrait apporter un remède à ce mal dont souffrent nos dieux de la force. Il faudrait de toute nécessité tenir le tournoi des hommes forts plus souvent, chaque année même comme la chose se pratique dans presque toutes les branches du sport. Ici, en émettant ce souhait, nous ne faisons que rencontrer les vues de tous ceux qui ont à cœur le progrès d'un sport populaire comme le sport des poids et haltères. Pareil tournoi donnerait justice à tous ceux qui ont de légitimes aspirations. Combien de jeunes ont poussé depuis le dernier concours et qui seraient aujourd'hui en mesure de donner du fil à rétorder à nos meilleurs hommes forts? Et, cependant, que pouvaient-ils raisonnablement tenter il y a quatre ans contre des Samsons dans toute leur force? Leurs chances seraient brillantes aujourd'hui de capter le titre qui dort peut-être sur la tête blanchie d'un champion. Le sport haltérophile y gagnerait beaucoup à voir le titre passer en d'autres mains, comme la chose se fait en Europe. Le Vieux Monde est plus soucieux que le Nouveau du progrès de la cause sportive, et il le démontre en organisant régulièrement de ces joûtes importantes dont l'enjeu principal est le championnat européen.

Il manque ici une sévère réglementation et, qui sera assez hardi et assez heureux en même temps pour l'appliquer? La Fédération Canadienne des Poids et Haltères, de formation assez récente, a tenté la chose, peut-on dire que son succès a justifié ses louables efforts? C'est assez risqué, puisque son premier tournoi ne s'est terminé qu'une longue année après qu'il eut commencé, et après des difficultés de tous genres. Néanmoins, l'entreprise était admirable, mais nos principaux hommes forts, les plus en vedette, s'abstinrent de s'inscrire, et, dans des câdres aussi restreints, le tournoi ne fut pas beaucoup plus qu'une affaire de famille. Il y avait là des athlètes de 200 livres, d'autres de 150, d'autres, enfin, moins pesants encore. Quelle chance avaient les poids légers contre les poids lourds! Le tournoi était bon en lui-même, mais il pêchait dans son exécution, et il n'est pas surprenant s'il a duré un an et si certaines menaces de recours judiciaires se sont abattues sur la tête des organisateurs.

Depuis les Louis Cyr, les Barré, et autres, (nous omettrons les vivants) il est indéniable que l'art haltérophile a subi une rétrocession lamentable en notre pays. On se contente de petits concours d'amis, sans que nous voulions insinuer, bien entendu, qu'ils sont arrangés d'avance, car telle n'est pas notre pensée, et on discute des semaines avant que de s'entendre sur le choix des tours. Comment veut-on, après tout cela, que le public s'intéresse comme jadis à ce sport? Il est vrai que, même du temps de Louis Cyr, il y avait du classique mélangé à du burlesque, mais Cyr était le type même de la force, et il méritait réellement le surnom de "dieu de la force" que donnait si obligeamment ces jours-ci un grand quotidien à un athlète moderne, parce que celui-ci pouvait supporter sur son corps une miniature du pont de Québec ou grimper dans un poteau avec un cheval qui avait la peau collé sur les flancs.

Nous ne voulons rien régenter, dans cet article, mais tout au plus faire des suggestions qui nous semblent parfaitement raisonnables. Il faut, à tout prix, sauver le sport des poids et haltères d'une déchéance plus complète, et nous demandons à no têtes dirigeantes du sport de faire un effort commun, concentré pour l'organisation d'un tournoi par catégories, c'est-à -dire, pour les hommes forts lourds, pour les poids moyens et enfin, s'il s'en trouve, pour les poids légers. Ainsi, tout le monde obtiendra justice, et on ne verra pas des athlètes de 175 à 200 livres recevoir sérieusement, bien que la chose soit hilarante, des défis d'autres athlètes ne pesant que 140 à 150 livres. C'est notre dernier mot pour aujourd'hui, mais, avec la permission de nos lecteurs, nous reviendrons sur le sujet dans une prochaine chronique.

LUDOR.



L'Honorable Sénateur G. BOYER

La Revue Moderne est heureuse d'offrir ses hommages et ses félicitations à l'un de ses meilleurs amis, l'Honorable M. Gustave Boyer, qui vient d'être nommé membre du Sénat canadien, après des années de bons et loyaux services consacrés à ses électeurs de Vaudreuil-Soulanges, et au triomphe des idées libérales dans ce comté et dans la Province.

. . . Féminisme Rationnel . . .

Par EDMOND TURCOTTE

Nous vivons à une époque assez peu soucieuse de la déférence que nous devons aux privilèges, traditions, et choses du passé. Notre vieille organisation sociale à base de hiérarchie et d'autorité est une cible facile pour l'agressivité moderne et la récente conquête du suffrage par les femmes n'est qu'une des multiples manifestations de l'esprit frondeur de notre génération. Le colossal succès matériel de ces dernières années, né de l'audace et surpassant en quelques décades les conquêtes de plusieurs siècles, a engendré à son tour toutes les audaces, aussi bien dans l'ordre moral et social que dans l'ordre scientifique et matériel.

Malgré des hauts et des bas, l'histoire de l'humanité semble confirmer l'existence d'une loi constante du progrès. Pour que nos bibliothèques réunissent en des millions de volumes la somme totale des connaissances humaines, l'Egyptien a ciselé ses hiéroglyphes sur la pierre. Pour que nous puissions goûter les harmonies raffinées d'un poème symphonique, le berger d'Arcadie a fait chanter son âme rustique sur un chalumeau.

Or, si l'histoire de la science et des arts révèle une aspiration constante vers un idéal de vérité ou de perfection sans cesse poursuivi et jamais atteint, de même l'histoire de la vie sociale de l'humanité depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours offre-t-elle un caractère analogue de perfectibilité. Il n'y a donc pas lieu d'être surpris si la femelle du mammifère supérieur qui vivait dans une caverne, aux âges préhistoriques, participe maintenant aux activités politiques de ses contemporains. C'est dans l'ordre évolutionnaire.

Mais cette progression lente vers une égalité relative à laquelle tout s'opposait ne s'est pas accomplie sans heurts ni obstacles. A la lueur des siècles écoulés, nous entrevoyons la femme comme une esclave asservie à l'homme et victime de son animalité, de ses passions, de sa cruauté et de son égoïsme. L'émancipation de la femme, c'est le triomphe de l'homme sur sa nature animale.

Chez l'humanité primitive. les sexes vivaient dans un état de promiscuité pareil à celui qui prévaut chez tous les êtres qui appartiennent au règne animal. Mais avec le développement des arts rudimentaires de la civilisation paléolithique, l'instinct de la possession germa et s'enracina pour toujours dans le cœur de l'homme, en sorte qu'il est permis de voir une conséquence directe de l'idée de propriété dans le fait que celui qui avait sa peau de bête et sa hache en silex voulut aussi avoir pour lui seul, une femme, objet de luxe par excellence. Ne pouvant approprier à ses fins exclusives une des femmes que son propre groupe possédait en commun, il trouva tout simple de s'emparer des femmes de la tribu voisine. Personne ne pouvait lui disputer la propriété d'une capture bien de son fait, et la femme conquise devenait son esclave, sa propriété, sa chose, *sa* femme en un mot.

Il est donc dans les limites de la plus stricte vérité sociologique de dire que le mariage est dérivé de l'esclavage, et que l'esclavage, sous tous les divers aspects où il nous est loisible de l'examiner à travers les siècles, qu'il soit flagrant, mitigé, ou dissimulé, est ou une conséquence, ou une forme de l'idée de propriété. Pour peu que l'on veuille sincèrement fouiller les bases des grandes institutions sociales aujourd'hui consacrées et anoblies par le temps, on découvre bientôt qu'il n'en est pas une seule qui à ses origines ne reposa sur le premier et l'unique précepte de la morale naturelle: la force prime le droit.

Pourtant, les Egyptiens, ces pionniers en bien des choses, avaient pour les droits naturels de la femme des égards tels que, abstraction faite des institutions politiques de l'époque, les féministes modernes, mêmes les plus fastidieux, y auraient trouvé leur compte. La puissance maritale ne trouvait aucune place dans leurs lois et l'Egyptienne avait ses biens séparés et pouvait contracter sans autorisation comme l'indique aujourd'hui l'examen des contrats démotiques. Au lieu du despotisme du *pater familias* romain et de l'autoritarisme du "chef de famille" de la solide hiérarchie chrétienne, il semble ressortir de toutes les recherches des plus savants égyptologues que le père égyptien n'avait aucun droit sur son épouse et sur ses enfants. Ses fonctions dans la famille se rapprochaient plutôt de celles de nos modernes tuteurs. La femme partageait la vie sociale de l'homme et participait aux fêtes et aux banquets où l'on écoutait avec plaisir les chants qu'elle accompagnait elle-même sur une mandoline. On lui concéda même l'honneur du sacerdoce, d'abord auprès de déesses, puis plus tard, auprès de certains dieux. Sur les parois des temples et des hypogées ou mastabas, les deux sexes sont représentés sur un pied de parfaite égalité, aussi bien dans les plaisirs de la vie sociale que dans les tâches quotidiennes de la vie de famille.

Les Grecs n'accordèrent jamais à la femme un rôle aussi important dans leur armature sociale. La rudesse patriarcale de l'âge héroïque dont parle Homère s'adoucit avec les mœurs, mais en laissant croître à l'égard du sexe féminin un préjugé tout oriental que les Grecs avaient acquis au contact des peuples d'Asie. Notons en passant la commune origine, ou du moins la singulière ressemblance, du péché d'Eve de la Genèse et du mythe gracieux de la boîte de Pandore que nous raconte avec tant de charme le poète de la *Théogonie*.

Cependant, si le mépris de la femme, tel que l'exprimèrent Platon et Aristote dans leurs écrits, correspondait aux préjugés de l'époque, il ne faut pas oublier que la vénusté hellénique tempérait de beaucoup ce que les lois avaient d'arbitraire. L'Athénien Xénophon nous montre la femme sous un jour assez favorable dans son petit traité de *l'Economique*: elle est maîtresse de son intérieur, commande aux esclaves et dépense à sa guise pour les soins du ménage. Sans doute est-ce là limiter le rôle de la femme à la dignité morale de mère de famille ou de maîtresse de maison, mais, s'inpirant beaucoup de la philosophie aristotélienne, le christianisme s'est borné a sanctionner ce que les mœurs de l'antiquité païenne reconnaissaient déjà en fait, sinon en droit.

Chez les Romains, les esprits évoluèrent d'une façon à peu près identique. Se dégageant du régime patriarcal qu'elles subissaient aux temps de la Rome primitive, les femmes avaient déjà réalisé un large degré d'émancipation dès le Ier siècle avant Jésus-Christ, grâce à l'organisation de la propriété. Sous les Césars, le *pater familias*, devenu débonnaire, commença à négliger plusieurs de ses antiques prérogatives, et, plus tard, les femmes purent se prévaloir de plus en plus des lois de divorce. Aussi éveillèrent-elles bientôt l'hostilité de tous ceux qui regrettaient les mœurs frustes mais viriles des ancêtres qui avaient fait la grandeur de l'empire. Dans cet esprit, on édicta à plusieurs reprises des mesures inspirées par les conditions existantes, mais sans réussir à influencer

d'une façon appréciable les mœurs faciles de la décadence, mœurs qui permettaient à la femme de jouer un rôle d'autant plus profond qu'il échappait à toute législation.

Sans le corollaire d'une discipline intellectuelle visant à la rendre égale au rôle raffiné qu'on lui permettait de jouer, cette latitude laissée à la femme par le scepticisme souriant des Romains de la décadence fit d'elle l'adversaire inconsciente de cette civilisation païenne à laquelle elle devait tant. Le fait est que les apôtres des nouvelles doctrines religieuses et sociales écloses en ces temps n'eurent pas d'auxiliaire plus puissant que le mysticisme féminin.

Tout en tenant la femme complètement à l'écart des fonctions publiques, ce qui réduisait à rien son rôle politique, les Romains eurent le tort grave de méconnaître sa grande valeur sociale. Ils ne comprirent jamais suffisamment cette vérité profonde émise par les stoïciens: "Les femmes ont droit à la philosophie aussi bien qu'à la vertu."

Les contemporains de Sénèque et de Pétrone adorèrent la femme. Mais, en négligeant de lui impartir cette "philosophie" que le stoïcien Musonius Rufus réclamait pour elle, ils contribuèrent à sa déchéance aussi bien qu'à la leur propre. Car, sans diminuer en rien la gravité des vices organiques qui hâtèrent l'écroulement de l'empire romain, il est impossible d'ignorer la part prépondérante prise par le facteur féminin au triomphe du christianisme, et par là à l'écroulement ultime de la civilisation antique.

Le moyen âge ne fut guère indulgent pour la faiblesse féminine. D'origine juive, il était fatal que le christianisme eût pour la femme le dédain que tout bon Oriental ressent pour elle. La société païenne l'avait fait asseoir sur l'Olympe, l'égale des dieux; plusieurs divinités avaient leurs prêtresses et c'est par la bouche d'une pythie qu'Apollon rendait ses oracles au pied du Parnasse. Mais avec le christianisme, le féminin n'eut pas de place dans le sacerdoce, la fonction la plus élevée dans l'ordre moral. Le concile de Carthage défendit même à l'être impur de s'approcher de l'autel, ou de toucher les vases sacrés, voire, d'enseigner, de baptiser, ou de prêcher.

Dès l'aurore du christianisme, l'Apôtre des Gentils avait prêché la doctrine de l'entière soumission de la femme à l'homme. Quelques siècles plus tard, Saint Ambroise, l'un des Pères de l'Eglise, posa franchement le principe fondamental qui devait régler l'attitude de tout le moyen âge à l'égard de la femme: "Adam a été perdu par Eve et non Eve par Adam. Celui que la femme a induit au péché, il est juste qu'elle le reçoive comme souverain, afin d'éviter qu'il ne tombe de nouveau par la faiblesse féminine."

Certains actes législatifs des empereurs chrétiens de l'empire d'Orient, notamment ceux du premier Justinien, furent cependant une amélioration notable sur les vieilles lois romaines de la *manus*, mais, dans certains domaines de la vie sociale, la condition générale de la femme souffrit quand même un recul appréciable. En Occident, les femmes furent frappées d'incapacité civile absolue, quoique en certains cas on tolérât qu'elles exercent le droit de suffrage. Ainsi, lorsque Philippe le Bel convoqua les Etats-Généraux de 1308, l'élection des procureurs du Tiers-Etat semble s'être faite au suffrage universel—dans les communautés urbaines ou rurales dépourvues de constitutions régulières—et il appert même qu'en certains lieux, les femmes ne furent pas exclues des assemblées électorales. Mais, outre que cette pratique toute locale ne se généralisa jamais et qu'elle nous offre plutôt les caractères d'un régime d'exception, il est indubitable que la reconnaissance expresse ou implicite de l'égalité des sexes n'en fut jamais le principe actif. En somme, il est surtout un droit que le moyen âge reconnut toujours aux femmes sans marchander: celui de se taire.

Rompant délibérément avec un passé injuste et odieux, l'esprit à la fois frondeur, rationnel, et sentimental du XVIIIe siècle dessina l'aurore d'une ère nouvelle dans les relations humaines. Lorsque les premiers ils posèrent les principes élémentaires du droit naturel, les philosophes se firent les véritables précurseurs du féminisme moderne. Dans ses "Lettres d'un bourgeois de Newhaven à un citoyen de Virginie." parues en 1787, Condorcet s'aventura même jusqu'à réclamer l'égalité politique absolue entre les sexes. En août 1789, l'Assemblée Nationale Constituante proclama solennellement dans l'article premier de sa Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen que "les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits." Dès 1775, la déclaration de l'indépendance américaine, écrite sous l'inspiration du libéral et francophile Jefferson, avait spécifié que "parmi ces droits inaliénables se trouve le droit à la vie, à la liberté, et à la poursuite du bonheur."

Cette efflorescence intellectuelle de l'esprit révolutionnaire fut la semence des revendications de l'avenir. Tout le mouvement libertaire du dernier siècle et de la période contemporaine est directement retraçable au rationalisme philosophique du dix-huitième siècle. La foi démocratique des patriotes de 76 et l'idéologie révolutionnaire des hommes de 89 furent les signes avant-coureurs, ou plutôt, les premières manifestations d'une ère féconde en réalisations politiques, économiques et sociales.

Les protagonistes de l'affranchissement politique de la femme furent aussi en général des hommes d'avant-garde sur tous les autres terrains de combat: le socialiste Robert Dale Owen aux Etats-Unis; Enfantin, Fourier, Pierre Leroux, Blanqui, et toute l'école saint-simonienne en France. En 1848, on reprit à Paris l'agitation féministe qui déjà avait été intense dans les journaux et les clubs de femmes sous la première Révolution. Les socialistes, Victor Considérant à leur tête, tentèrent même d'insérer, dans la nouvelle constitution, une clause reconnaissant les droits politiques de la femme.

L'histoire ultérieure du suffragisme est une suite ininterrompue de victoires dans la plupart des pays occidentaux.

Cependant, les légitimes aspirations féminines à l'égalité politique ont eu le malheureux effet de reléguer au second plan la question de l'égalité sociale, pourtant beaucoup plus importante que l'autre. D'esprit plus enthousiaste que sobres de jugement, plusieurs féministes ont toujours fait tenir dans la participation au scrutin le *nec plus ultra* de leurs revendications. Emportés par leur belle imagination, certains même prédisaient volontiers au vote féminin une influence en quelque sorte angélique sur la vie des nations. Mais l'enthousiasme des uns et l'imagination des autres avaient trop magnifié, d'abord l'importance du suffrage universel dans les institutions démocratiques, ensuite la qualité du vote féminin relativement au vote masculin.

La désillusion est aujourd'hui complète chez tous les suffragistes sincères. Dans tous les pays où l'égalité politique des sexes est maintenant un fait accompli, la condition économique ou sociale de la femme, la seule qui importe vraiment, n'a subi de ce fait aucune amélioration appréciable et l'administration de la chose publique continue à être rien moins qu'idéale. Par contre, le charlatanisme, qui existe partout à l'état endémique, a reçu un surcroît de vitalité, et les hâbleurs, maîtres-chanteurs, démagogues, prohibo maniaques et autres neurasthéniques en mal de réformer le genre humain, ont vite eu fait de canaliser l'inexpérience civique de la

femme vers la satisfaction de leur cupidité ou de leur sadisme.

Un sage a dit que la démocratie est la forme de gouvernement qui exige le plus de vertus. La justesse de cet aphorisme est indiscutable. Nos démocraties modernes sont et continueront à être une gigantesque fumisterie tant qu'on n'aura pas résolu le grave problème qu'offre un suffrage universel inintelligent, apathique, ou indifférent. Or, si l'on reconnaît que l'expérience déjà ancienne de l'électeur mâle le laisse encore inférieur à la tâche de se donner un gouvernement réellement représentatif et uniquement guidé par l'intérêt public et social, on est en droit de se demander quelle n'était pas la candeur de ceux qui anticipaient chez l'électeur féminin l'expression spontanée d'un talent politique qu'aucune manifestation antérieure n'autorisait à présumer chez lui?

Cependant, si la femme a souvent les faiblesses et les vices, et parfois même la stupidité de l'homme, elle lui ressemble aussi beaucoup par les qualités de l'intelligence, par l'esprit, par l'âme, et par la soif de vérité et d'idéal. L'apparente infériorité intellectuelle de la femme n'a rien d'absolu et il semble plutôt que les faits concrets d'ordre général que l'on invoque pour prouver cette infériorité sont la création artificielle de l'égoïsme masculin.

La question du suffragisme n'aurait jamais dû être traitée indépendamment du problème de la démocratie. En introduisant le suffrage universel, l'idéologie de 48 a voulu remédier aux abus du régime censitaire: à la tyrannie cupide des uns vint s'ajouter l'ignorance des autres. Lorsque, plus tard, l'opinion libérale du monde entier commença à s'émouvoir du rôle souvent avilissant, et en tout cas presque toujours inférieur, que les femmes, même les plus intelligentes, se voyaient contraintes de jouer par le fait de préjugés devenus odieux à la conscience moderne, il se produisit un mouvement chevaleresque plus louable dans son essence que sage dans certaines de ses manifestations: à l'insuffisance notoire de l'électeur mâle, insuffisance qui confine parfois à l'ineptie, on ajouta le correctif douteux de l'inexpérience féminine.

Envisagé au point de vue de la justice abstraite, le droit de la femme à l'égalité politique est indiscutable; mais le problème se complique dès que l'on tente de le résoudre en conformité avec certaines exigences pratiques. Ainsi, l'égalité sociale étant beaucoup plus importante que l'égalité politique, on conçoit mal l'exercice du droit de suffrage par un vaste assemblage humain dont le développement moral, intellectuel, et social, demeure entravé par un monstrueux héritage de préjugés et de traditions que l'égoïsme d'un autre groupe, plus fort physiquement, a toujours cru et croit encore de son intérêt de conserver intact. La faculté de porter un jugement sobre et intelligent sur toute question d'ordre général dépend pourtant essentiellement d'une entière liberté d'esprit et d'action!

Chez tous les peuples occidentaux, et chez les Américains plus que partout ailleurs, le champ des activités féminines était déjà très vaste longtemps avant que l'on ait proclamé l'égalité politique des sexes. Le fait est intéressant à constater, ne fut-ce que parce qu'il semble indiquer que l'influence politique n'est pas un accessoire indispensable au progrès du féminisme.

Mais, quoi qu'il en soit, il reste que les conquêtes sociales de la femme antérieures à tout succès politique, suscitèrent presque toujours une hostilité de nature telle que l'action isolée du suffragisme n'a encore pu et ne pourra jamais l'apaiser.

Aujourd'hui, l'esprit affranchi de préjugés vulgaires, évoluant dans une atmosphère masculine généralement imprégnée de libéralisme, la femme cultivée, ou de classe aisée, jouit d'une liberté sans précédent. Sauf quelques exceptions négligeables, il n'est pour elle d'autres restrictions sociales que celles qu'elle accueille volontiers parceque conformes à son snobisme, à sa coquetterie, ou à sa délicatesse naturelle. Mais il s'agit là d'une élite. Chez les masses populaires, et même au sein de la petite bourgeoisie, il existe tout un réseau d'obstacles subtils tendant à circonscrire les nombreuses possibilités que renferme le suffrage féminin. Sous les dehors d'un démocratisme égalitaire tout de surface, la femme se débat encore dans un formidable enchevêtrement de conventions sociales, de traditions de famille, ou de préventions économiques qui rendent illusoire, sinon dangereuse, la liberté politique dont elle jouit.

D'un autre côté, la tyrannie et la belle suffisance du mâle sont largement responsables pour certaines faiblesses intellectuelles qui caractérisent l'esprit féminin. L'homme a toléré, a voulu même, que sa compagne soit formée, pétrie, dressée comme si elle était un être à part, une sorte d'appendice à l'humanité. Il a souffert que grandisse chez elle ce doux mysticisme qui ne lui permet d'entrevoir les réalités de la vie qu'à travers un voile. Sa duplicité égoïste a fait naître et a entretenu la fiction que la faiblesse, la passivité, et l'abnégation, sont l'essence de la séduction féminine. Pour satisfaire sa soif de domination, il a mâté la volonté de sa femme et sa lâcheté présomptueuse et niaise a vu d'un œil bénin des influences diverses s'employer à façonner une âme serve et irrationnelle à celle qui devrait être son amie, conseillère, et associée.

En dernière analyse, il semble donc que la solution ultime du problème féminin dépende d'abord et surtout d'une volte-face sincère dans l'attitude masculine. Il ne faut pas se faire d'illusions. Nous sommes en présence d'un fait accompli, d'un acte de justice élémentaire qui devait fatalement se produire tôt ou tard, et qui, s'il peut paraître prématuré, n'en est pas moins irrévocable. Maintenant que l'égalité politique des sexes est reconnue, l'intérêt le plus strictement égoïste de l'homme lui dicte très impérieusement d'éliminer chez la femme les causes de cette infériorité artificielle qu'il a si puissamment contribué à créer. Car, tant que la femme pourra être, ou un épouvantail, ou un instrument servile entre les mains de fantoches, d'illuminés, et d'imposteurs, de coteries fanatiques ou d'agitateurs sans scrupules, elle sera une menace constante pour la liberté, pour toutes ces libertés sociales, politiques, civiques et religieuses qui nous ont tant coûté et dont nous ne pouvons tolérer l'éclipse, même temporaire.

La civilisation de Rome entra en pleine décadence lorsque, la femme étant devenue un facteur social très important, les Romains s'obstinèrent quand même à lui refuser "le droit à la philosophie aussi bien qu'à la vertu."

Sachons profiter de cet enseignement de l'histoire.

Notre donquichottisme impulsif a octroyé à la femme une capacité politique qui aura le caractère d'une bouffonnerie démagogique aussi longtemps qu'elle ne s'appuiera sur une conception vraiment libérale du rôle de la femme. L'affranchissement du sexe féminin ne cessera d'être un mythe que lorsque sera complète la révolution dans les esprits et dans les mœurs.

Dorénavant, il faut absolument que notre féminisme sentimental s'efface devant un féminisme plus rationnel. Il faut que le souffle sublime et puissant de l'humanisme permette à la femme d'accomplir en toute liberté sa tâche éternelle de grande civilisatrice.

EDMOND TURCOTTE.

LA REVUE MODERNE INCORPOREE

LA REVUE MODERNE sera désormais éditée par la REVUE MODERNE, EDITEURS-IMPRIMEURS LIMITEE, dont nos lecteurs trouveront la Charte à la page 64 de ce numéro. Nous demandons à tous nos abonnés et amis de lire attentivement le prospectus ci-bas, et de nous accorder toute leur bienveillante attention.

LA REVUE MODERNE vient d'obtenir du Secrétaire de la Province, l'Honorable M. Athanase David, des lettres patentes l'incorporant en Compagnie Limitée, sous le titre de "La REVUE MODERNE, IMPRIMEURS-EDITEURS, LIMITEE", avec un capital-action autorisé de cent mille piastres, ($100,000.)

FONDATION DE LA REVUE MODERNE

LA REVUE MODERNE fut fondée sans capital financier. Sa fondatrice, Madame Huguenin (Madeleine) possédait une grande expérience du journalisme canadien, et elle tenta le geste audacieux de fonder, de sa propre nitiative, une revue qui devait s'adapter au goût du public, tout en favorisant le développement de la littérature nationale. L'entreprise, venant après des insuccès répétés et nombreux, devait nécessairement être accueillie avec incrédulité. Seulement, dès le premier numéro, l'on comprit que LA REVUE MODERNE était née *viable*, et depuis elle n'a fait que progresser et s'embellir.

LE MOMENT EST VENU

Le moment est donc venu de donner à cette œuvre, une extention plus grande, de développer une nouvelle activité soutenue cette fois par du capital, et la Compagnie de La REVUE MODERNE, IMPRIMEURS-EDITEURS, LIMITEE se fonde avec des pouvoirs étendus qui lui permettront d'orienter son œuvre vers des progrès assurés, et de donner à sa publication une grande importance matérielle, importance qu'elle occupe déjà dans le domaine intellectuel et moral.

CAPITAL AUTORISE

Le capital autorisé de la nouvelle compagnie est de cent mille dollars ($100,000.00) divisé en 10,000 parts de $10.00 chacune.

La nouvelle compagnie a fixé les actions à ce bas prix afin de permettre à tous de souscrire à une œuvre d'éducation vraiment nationale.

La Compagnie n'a émis ni n'émettra aucun stock ou actions préférentiels ou privilégiés. L'objet de cette ligne de conduite est évident. Tous les actionnaires, petits ou gros, auront le même avantage de participer aux bénéfices dans la proportion de leur mise de fonds. Tous seront sur un même pied d'égalité.

L'OEUVRE DE LA REVUE MODERNE

LA REVUE MODERNE est uue publication qui fait honneur au Canada français.

Partout où elle pénètre, elle est accueillie comme l'expression du goût et du talent canadien-français.

Elle est *indépendante*, *libre*, et au service de toute cause équitable et belle, et ses colonnes sont ouvertes à toute idée saine et progressive.

Elle sert à l'expansion non-seulement de notre mouvement littéraire, mais elle travaille encore au progrès des arts canadiens.

LA REVUE MODERNE a atteint dans *vingt-neuf mois d'existence*, sans *dépenser* de *capital*, par le seul intérêt qu'elle suscite, une circulation remarquable, et tous les jours, elle reçoit de partout les plus enthousiastes adhésions.

LA REVUE MODERNE rémunère largement tous ses collaborateurs, et cela depuis sa fondation, et elle est peut-être la seule publication du genre à reconnaître la valeur intellectuelle d'une façon aussi éloquemment pratique.

EMISSION D'ACTIONS

L'émission actuelle de $100,000. comporte 10,000 actions de "LA REVUE MODERNE IMPRIMEURS-EDITEURS LIMITEE" au montant de dix ($10.00) dollars par action. Dans le but de faciliter l'achat de ces actions et pour rendre l'émission vraiment populaire, la Compagnie offre les conditions suivantes : Comme bonus, la compagnie donnera une action additionnelle avec chaque souscription de dix actions. Quarante pour cent (40%) comptant et la balance payable par versements mensuels de dix pour cent(10%) jusqu'à entier paiement.

BUT DE L'EMISSION

LA REVUE MODERNE a besoin de capital pour les fins suivantes :

1.—Développer sur une large échelle, sa circulation, par l'emploi d'agents, dans tous les milieux de langue française du Canada et des Etats-Unis.

2.—Acquérir un matériel d'imprimerie qui lui permettra non-seulement de réduire considérablement ses frais d'édition, mais lui facilitera surtout les moyens d'éditer, à des conditions jusqu'ici encore inconnues, les auteurs canadiens-français qui lui sembleront dignes de cette faveur.

3.—Fonder des prix littéraires et artistiques.

4.—Organiser des conférences, des expositions de peinture, sculpture, arts féminins, etc, etc.

5.—Fonder des cercles pour le progrès des questions sociales, littéraires, artistiques et charitables. Orienter ces cercles vers les *questions éducatives* et créer par leur esprit, une atmosphère morale et intellectuelle réconfortante. Pourvoir ces cercles d'un service de bibliothèque ambulante. Leur faciliter la visite de conférenciers. Etablir par leur entremise des relations suivies avec tous les groupes de langue française du continent. Les lecteurs de la REVUE MODERNE seront tenus mensuellement au courant de l'action accomplie par nos cercles et le rapprochement intellectuel et moral de toute la famille française d'Amérique s'opérera rapidement.

Les actions souscrites pourront être transportées sur les livres de la Compagnie LA REVUE MODERNE, IMPRIMEURS-EDITEURS LIMITEE.

Chaque année lors de l'assemblée annuelle qui aura lieu le premier mardi d'avril, les actionnaires seront mis au courant du travail accompli pendant l'année, et des recettes obtenues par une sage et économique administration.
Le dividende annuel sera alors déclaré et versé aux souscripteurs.

Madame Huguenin (Madeleine) qui a fondé LA REVUE MODERNE devient présidente de la nouvelle Compagnie et continuera à assurer le progrès et le succès de cette belle œuvre littéraire, soutenue et aidée par un excellent conseil d'administration.

Nous vous invitons à vous joindre à ce grand mouvement intellectuel, artistique et moral en remplissant le bulletin ci-joint.

La Revue Moderne, Imprimeurs-Editeurs, Limitée

NOTE.--Prière de lire la charte de "LA REVUE MODERNE, IMPRIMEURS-EDITEURS, Limitée" à la page 64 de la présente revue.

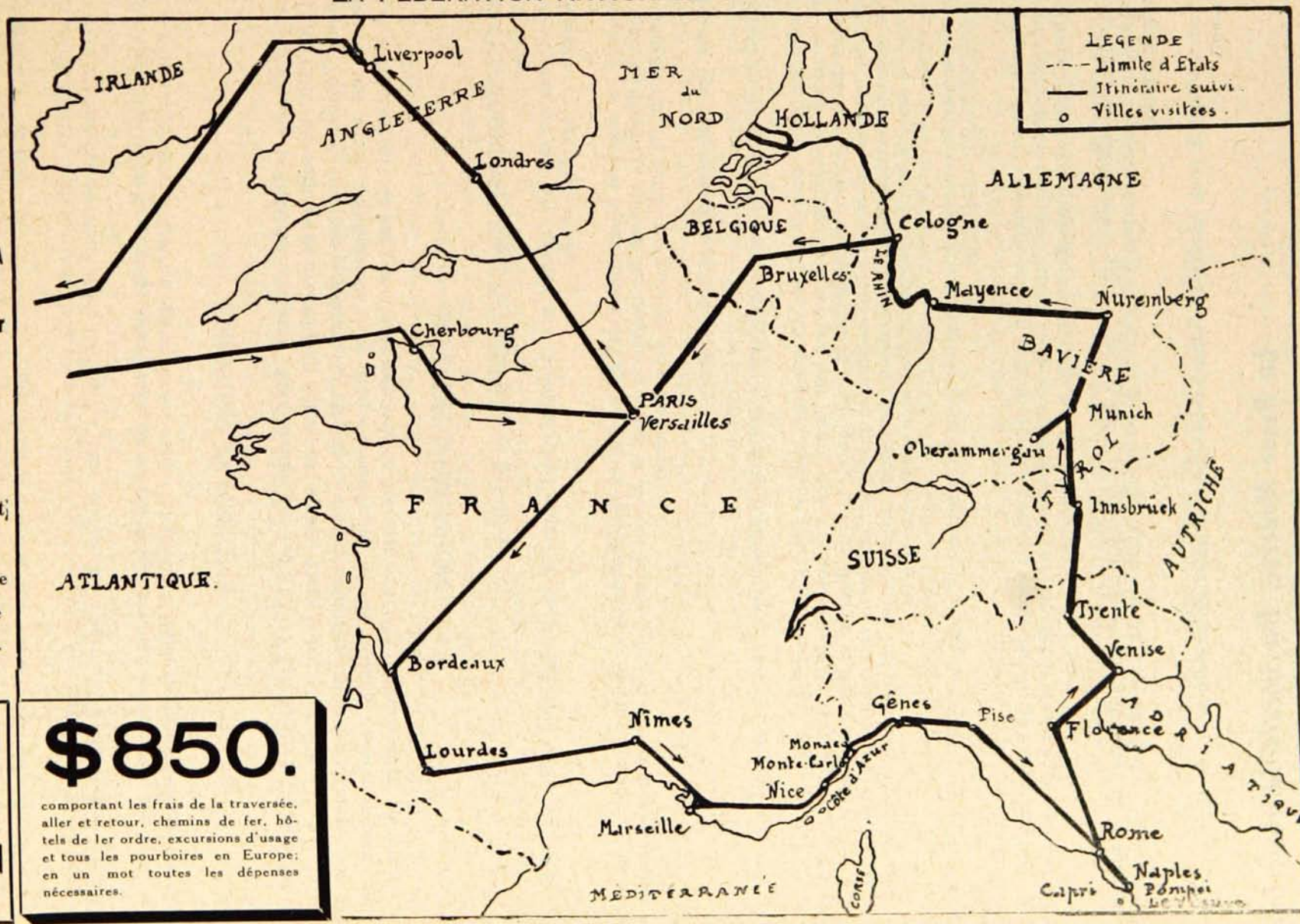
Notre 19ème Pèlerinage National Canadien Annuel

Organisé sous le haut patronage de

LA FÉDÉRATION NATIONALE ST-JEAN BAPTISTE

DEPART de MONTREAL et QUEBEC par le SS. CANADA de la Cie White Star le 4 MAI par la route du St-Laurent

En Europe le voyage s'effectue de jour exclusivement.



RETOUR à MONTREAL par le SS. CANOPIC de la Cie White Star le 16 JUILLET

Voyage idéal pour Dames et Messieurs

Retour à volonté le billet étant valable un an.

LOURDES
LA PASSION

$850.

comportant les frais de la traversée, aller et retour, chemins de fer, hôtels de 1er ordre, excursions d'usage et tous les pourboires en Europe; en un mot toutes les dépenses nécessaires.

26e Congrès Eucharistique

POUR LE PROGRAMME-ITINÉRAIRE ET ADHÉSIONS S'ADRESSER AUX ORGANISATEURS

LES AGENCES DE VOYAGES JULES HONE

83 RUE ST-JACQUES, MONTREAL, Canada. TELEPHONE MAIN 237*

La Vengeance de Ralph

Par M. DELLY

I

Mme de la Ridière entra dans la salle à manger où Serena achevait de couvrir des pots de confitures et demanda:

—Avez vous bientôt fini?... Léonie vous attend pour que vous l'aidiez à étendre le linge.

La jeune fille tourna vers l'arrivante ses grands yeux noirs qu'ombraient de longs cils bruns.

—J'ai encore trois pots de gelée, Madame.

—Dépêchez-vous! Je crois que vous flânez beaucoup, ainsi que me le faisait remarquer Simonne.

La jeune fille ne répliqua rien et posa sur un pot de gelée d'oranges, un papier préalablement humecté de blanc d'œuf.

Mme de la Ridière ouvrait les lèvres pour une remarque désagréable quand surgit une grande fille blonde, vêtue de blanc, une raquette de tennis à la main.

—Je pars, grand'mère. A ce soir.

—Bon. Amuse-toi bien, Simonne.

Une moue plissa la bouche aux lèvres trop fortes.

—Les Gilliet ne seront pas là. Aline joue comme une mazette, et le petit Gazier est assommant.

—M. Morel viendra-il?

—Je ne crois pas. Il doit être aujourd'hui à Rouen pour la succession de son oncle.

—Le voilà devenu un bon parti, maintenant. Il faudrait tâcher qu'il se transforme en prétendant.

—On fera son possible, grand'mère!... La situation serait assez belle, en effet. Evidemment, il est d'une origine assez ordinaire. Mais, enfin, il faut bien passer sur quelque chose!

Mme de la Ridière approuva, d'un ton de résignation héroïque:

—Oui, hélas! il le faut! Ton père ne peut te donner une grosse dot. Donc, il est nécessaire de faire quelque sacrifice...

Un sourire vint aux lèvres de Serena qui continuait sa besogne d'une main diligente.

En entendant parler ainsi Mme de la Ridière, qui se fût douté qu'elle était la fille d'un gros fermier bien pourvu d'écus, épousée pour son argent par un hobereau normand aux trois quarts ruiné? Son origine semblait lui être sortie de la mémoire et nul, dans tout le pays, n'avait plus de prétentions.

Simonne fit observer, en passant un doigt court, garni de bagues trop lourdes, dans les cheveux ondulés avec art:

—Félix Morel est le seul parti sortable, pour le moment.

—En effet... Il y a bien Sézailles; mais on dit que la fortune est mince. Jardoux est fiancé à cette petite dinde d'Amélie... Quel goût faut-il avoir pour choisir ce bout de femme, alors qu'on a sous les yeux une belle fille comme toi!

Orgueilleusement, l'aïeule considérait Simonne,

—C'est le cas de dire: des goûts et des couleurs... A propos, j'ai aperçu ce matin le nouvel ingénieur de M. Sorbin, cet Anglais... Il m'a paru joliment bien!... S'il avait quelque fortune, ce pourrait être encore un prétendant, celui-là!

—Je le saurai par Mme Sorbin... Allons pars, ma belle, et bon après-midi!... Moi, je vais aller prendre le thé chez les Gigoux, pour me distraire un peu. Armandine doit me montrer un nouveau modèle de peignoir, très élégant. Mlle Loutre pourrait me faire quelque chose dans ce genre pour remplacer cette vieillerie.

Sa main chargée de bagues, tapotait l'étoffe bleu vif de sa robe étrennée deux mois auparavant et déjà couverte de taches tandis que pendillaient les dentelles blanches déchirés.

Mme de la Ridière unissait le plus complet désordre à une coquetterie que l'âge n'avait pu diminuer. Sur son large visage aux traits vulgaires, le fard et les couleurs s'assemblaient, en un artistique mélange, pour dissimuler le terrible outrage des ans. Les cheveux restaient blonds, mais selon les caprices de la mode, ils changeaient de nuance. En ce moment, ils avaient une teinte safranée et, mêlés à des postiches, formaient le plus ridicule assemblage de rouleaux, bouclettes, torsades qui se fût jamais vu.

Comment, ayant à s'occuper tellement d'elle-même et toujours en quête de distractions chez les uns, chez les autres, Mme de la Ridière eût-elle pu veiller à son intérieur?

Tout allait à la débandade, et son gendre en gémissait secrètement, depuis le jour où, pour son malheur, il avait épousé Yolande de la Ridière.

Yolande était une assez jolie fille, mais froide, inintelligente et tout entière sous la domination de sa mère. Celle-ci s'était installée aussitôt chez le jeune ménage, faisant sonner bien haut que la fortune était à elle—car Yolande ne recevait qu'une pension de deux mille francs. Et Charles Beckford, déplorablement faible, n'avait pas osé secouer une tyrannie qui, par la suite, n'avait fait que s'implanter.

La jeune femme mourut en donnant le jour à son troisième enfant. Mme de la Ridière, n'abandonna pas "son cher gendre", comme elle l'appelait en roulant des yeux pâmés. Elle voulut remplacer la mère auprès des orphelins. Et pendant un an, elle posa, dans ses voiles de crêpe, pour l'inconsolable.

Puis, au bout de ce temps, le deuil s'éclaircit considérablement, on vit les plumes orner ses chapeaux, le blanc, le lilas se glisser dans ses toilettes, jusqu'au jour proche où les couleurs voyantes, qui lui étaient chères, réapparurent triomphalement.

Telle était cette femme, cette aïeule: égoïste, autoritaire, sans bonté, pétrie de la plus ridicule vanité, n'ayant aucune conscience des responsabilités qui lui incombaient dans l'éducation de ses petits-enfants. Eustache, le dernier, insupportable garçonnet d'une douzaine d'années, demeurait son préféré. Quant à la cadette, légèrement contrefaite et de nature plus douce, elle avait été mise au couvent par l'aïeule qui ne l'aimait pas.

De cet intérieur désordonné que lui faisait sa belle-mère, M. Beckford s'évadait le plus qu'il pouvait, abandonnant au joug si lourd de Mme de la Ridière sa jeune cousine et pupille, Serena Dochrane.

Vingt ans auparavant, un de ses parents, Reginald Dochrane, avait épousé une jeune fille d'origine espagnole, de vieille race noble, orpheline, fort jolie et sans fortune.

De cette union naquit Serena. Peu après mourut la jeune femme. Reginald partit pour l'Amérique du Sud, afin d'y chercher à la fois la fortune et une diversion à sa douleur. La petite fille avait été mise en nourrice et M. Beckford, sincèrement attaché à son cousin, promettait de l'aller voir souvent.

Mais la santé de Reginald était atteinte. En outre, il s'aperçut que son associé n'était qu'un aigrefin. Ruiné par lui, affaibli physiquement, il ne put surmonter tant d'épreuves. A trois ans, Serena se trouvait orpheline.

M. Beckford l'aurait accueillie sous son toit, mais Mme de la Ridière déclara qu'elle ne pouvait assumer la tâche d'élever tous les enfants sans le sou qu'il plairait à son gendre de recueillir. Elle offrit de chercher une pensiou à cette petite, quand elle aurait l'âge d'y être reçue. Jusque-là, on la laisserait chez sa nourrice.

Une fois de plus, M. Beckford céda et dès ce jour, Serena tomba sous l'autorité de Mme de la Ridière.

A cinq ans, elle fut mise en pension, dans un couvent dont les prix étaient modestes, car, ainsi que Mme de la Ridière le lui répétait elle n'avait qu'un pauvre petit revenu de douze cents francs, qui faisait d'elle une miséreuse.

Aux vacances, elle sortait chez son tuteur. Dure épreuve! L'enfant fine, à l'âme délicate et aux instincts élevés, souffrait dans ce milieu où tous, sauf M. Beckford, toujours bon à son égard, et Emilienne, malheureuse elle aussi, se montraient désagréables pour elle.

Au couvent, ses maîtresses s'émerveillaient de son intelligence, tandis que les

Docteur J.-A. Lussier
DES HOPITAUX DE PARIS
Maladies Nerveuses
NOUVEAU BUREAU
42 AVENUE du PARC
Heures de Bureau: 3 a 5 - Tél. Plateau 609
Résidence, 195 Rue BERRI Tél. Est 3827

charmait la délicate bonté de son cœur où s'épanouissaient toutes les vertus.

A dix-sept ans elle passa son brevet supérieur. Alors, on vit apparaître au couvent Mme de la Ridière. Elle venait chercher la pupille de son gendre, dont les études étaient terminées. Maintenant, il convenait qu'elle s'initiat à la tenue d'un ménage, afin que, à sa majorité, elle fût munie d'un bagage suffisant pour lui permettre de gagner sa vie, de façon ou d'autre.

En réalité, il s'agissait de ceci: l'été précédent, la vieille dame s'était aperçue que Serena était adroite et laborieuse, et elle avait trouvé ce moyen pratique de se donner sans frais une seconde servante.

Car Serena n'était pas autre chose, dans la maison de son tuteur.

Pour la remercier, la vieille dame ne trouvait que des réflexions blessantes. Simonne, jalouse de sa beauté, lui témoignait une malveillance agressive, et Eustache, enfant mal élevé, se plaisait à la faire admonester par sa grand'mère sous le moindre prétexte.

Dans cette atmosphère hostile, l'âme tendre de Serena se repliait. Fière et courageuse, elle cachait sa souffrance dans le secret de son cœur et ne la confiait qu'à Dieu. Car elle était sérieusement pieuse... Ceci encore déplaisait à Mme de la Ridière, qui n'admettait qu'un minimum de religion.

Ainsi donc, l'existence de Serena était bien peu heureuse et elle ne pouvait songer sans effroi que trois ans la séparaient encore de sa majorité.

Quant à s'adresser à son tuteur pour faire cesser cette tyrannie, elle savait l'inanité d'une telle démarche. M. Beckford promettait, mais il redoutait si bien les récriminations de sa belle-mère que le courage lui manquait avant d'avoir entamé la lutte.

Cet après-midi-là, quand Mme de la Ridière et Simonne furent sorties, Serena alla rejoindre à la buanderie la servante, Léonie, tout récemment entrée au service des Beckford, qui changeaient fréquemment de personnel. Toutes deux mirent le linge de la dernière lessive dans une large corbeille, puis elle se dirigèrent vers le pré, pour l'étendre au soleil.

L'usine d'électricité se trouvait à une courte distance du village de Quévrigny, en pleine campagne. Et juchée sur une petite élévation de terrain, au-dessus du pré appartenant à l'usine, se dressait l'antique chapelle de Notre-Dame des Grâces.

Le soleil coulait entre les branches et se répandait le long des murs noircis, jusque sur le sol couvert d'une herbe fine. Un jeune homme était assis là et dessinait en s'interrompant souvent pour songer, ses yeux bruns fixés sur la chapelle. Il avait de beaux traits affinés et virils, une physionomie froide, distinguée et fort intelligente. En le voyant, on songeait aussitôt: "Celui-ci n'est pas le premier venu".

Il eut un mouvement d'impatience, quand parvint jusqu'à lui la grosse voix de Léonie:

—Là, on va avoir une belle lessive, Mademoiselle!

Le jeune homme dit entre ses dents:

—Allons, voilà ma solitude finie!...

Il ferma l'album posé sur ses genoux et se leva, en développant avec souplesse sa taille svelte et vigoureuse. Un rayon de soleil l'enveloppa, dora ses cheveux châtain clair, fins et soyeux... Il s'avança vers le petit sentier aboutissant à la route.

Il s'arrêta un moment, en jetant un coup d'œil au-dessous de lui. Serena et la servante s'occupaient activement à étendre le linge. Mais précisément à cet instant, un jeune chien de Terre-Neuve s'élançait dans le pré et, en gambadant, venait poser ses grosses pattes sur le linge blanc.

Léonie glapit:

—Oh! malheur!... Veux-tu bien t'en aller!

La voix harmonieuse de Serena s'éleva:

—Truc, va-t'en vite!... Non Léonie, ne lui faites pas de mal!

—Plus souvent que je vais lui laisser salir mon linge!.. Ah! voilà M. Eustache!.. Dites donc, Monsieur, appelez-le, votre chien!

A l'entrée du pré apparaissait un garçonnet à la mine arrogante. Il rit avec mépris, en répliquant:

—Je le rappellerai si ça me plaît!

—Ah! bien, en voilà du joli!... Il va falloir que je relave tout mon linge!

Et Léonie s'élança vers le chien.

Eustache bondit sur elle, s'agrippa à son bras en criant:

—Je vous defends d'y toucher!...

Mais déjà Serena avait réussi à saisir le chien par son collier et l'emmenait hors de la zone d'étendage.

Eustache cria d'un ton rageur:

—Laisse-le!... Ça ne te regarde pas!

Elle dit fermement:

—Il ne faut pas compliquer la besogne de Léonie. Sois raisonnable, Eustache.

—Tu me barbes! Mêle-toi de ce qui te regarde.

Il s'élança vers la jeune fille et, brutalement, détacha les fins doigts du collier de cuir. Truc, libéré, s'empressa de retourner vers ce linge qui l'attirait, aux cris de fureur de Léonie.

A ce moment ,l'étranger, qui considérait cette petite scène, descendit le sentier en quelques bonds souples et vint jusqu'aux deux cousins. En levant son chapeau pour saluer Serena, il dit d'une voix brève, s'adressant à Eustache qui le considérait avec surprise:

—Rappelez donc ce chien. Il est inutile qu'il continue ses dégâts.

A l'exemple de leur aïeule, les petits-enfants deMme de la Ridière pratiquaient la tyrannie à l'égard des faibles, mais se montraient fort obséquieux dès qu'ils avaient affaire à une supériorité quelconque. Or, l'étranger avait un regard autoritaire, qui fit juger prudent à Eustache de baisser pavillon. D'une voix maussade il appela:

—Truc, viens ici.

Mais Truc piétinait avec délices le linge de Léonie et n'obéit pas à cette injonction.

Le jeune homme dit avec une froideur impérative:

—Allez donc le chercher, cela vaudra mieux.

Eustache obéit, et, au passage, se donna le plaisir de poser à son tour, sur le linge, ses souliers pleins de poussière.

L'étranger murmura avec une dédaigneuse impatience:

—Une bonne correction ne serait pas de trop, pour ce garçon-là.

Puis il tourna son regard vers Serena, en ajoutant:

—Je crois que toute votre lessive sera à refaire, Mademoiselle.

—Je le crains aussi, Monsieur.

Le regard de l'étranger n'était ni hardi, ni insolent, néanmoins, elle éprouvait quelque gêne de l'attention qui éclairait ces yeux, tandis qu'ils la considéraient discrètement.

Le jeune homme dit avec un sourire qui adoucit légèrement sa physionomie froide:

—J'espère que vous voilà débarrassée de ce garnement, Mademoiselle

Il s'inclina et s'éloigna d'un pas ferme et souple.

Serena le suivit des yeux, puis se rapprocha de Léonie qui se lamentait.

—Voyez ça, Mademoiselle! La moitié de mon ouvrage à refaire!...

—Je vous aiderai, Léonie. Ce ne sera pas très long

La servante grommela:

—C'est pas une place agréable,pour sûr! Ce garçon aurait besoin d'être mené ferme... Si le jeune monsieur-là était le maître, probable qu'il le ferait marcher droit, allez!

Et son doigt désignait la silhouette élégante de l'étranger.

Serena demanda:

—Qui est-il? Le savez-vous?

—C'est le nouvel ingénieur à M. Sorbin, une moitié d Anglais...

—Comment, une moitié d'Anglais?

—Oui, parce que sa mère était Française. C'est un jeune homme très bien, mais pas causant. Pourtant, les ouvriers ne se plaignent pas de lui, parce que, s'il les tient ferme, ils reconnaissent qu'il s'y connaît joliment dans son affaire.

Serena se souvenait en effet d'avoir entendu parler de ce nouvel ingénieur,

9 a.m. à 5 heures p.m. 7 à 8 heures p.m.

Dr. ARTHUR BEAUCHAMP

CHIRURGIEN-DENTISTE

529 RUE S.-DENIS

Tél. Bell Est 3549

"MIMEOGRAPH"

Machine rotatoire à copier. Mécanisme parfait. Simple économique, pratique., Capacité: plus de 100 copies à la minute.

JOSEPH FORTIER, Limitée

FABRICANTS PAPETIERS

210 rue Notre-Dame Ouest

Angle de la rue S.-Pierre - MONTREAL

Alfred St-Cyr Jos. Hurtubise

Maison fondée en 1860

Tél. MAIN 1287

Hurtubise & Saint-Cyr

Courtiers d'Assurance, Feu, Vie, Accidents, Bris de Vitre (plate glass) Automobile et Garantie Patronale. Etc.

Agents Financiers, Emprunts négociés

Administration de successions

Agents Royal Insurance Co. Limitée

Représentants des Révdes Soeurs Grises.

BUREAU :

EDIFICE DE L'ASSURANCE ROYALE

PLACE D'ARMES

Ralph Hawton.

Evidemment, il avait la physionomie d'un homme sachant se faire obéir, et il paraissait fort certain qu'Eustache, mis sous son autorité, aurait dû plier, coûte que coûte.

Un quart d'heure plus tard, Serena rentrait au logis par la porte du jardin. Comme elle passait devant la fenêtre du salon, la voix de son tuteur l'appela.

—Te voilà enfin!... Cette maison est déserte, je sonnais en vain... Veux-tu nous apporter le thé, ma petite?

—Oui, mon cousin, tout de suite.

Elle prépara soigneusement un plateau et se dirigea vers le salon. Quand elle y entra, le visiteur se leva pour la saluer, et elle reconnut le jeune étranger de tout à l'heure.

M. Beckford présenta:

—M. Hawton, l'ingénieur de la maison Sorbin... Ma jeune cousine, Miss Dochrane.

Ralph dit d'un ton de surprise:

—Mademoiselle est Anglaise?

—Par son père et Espagnole par sa mère.

—Ah! Espagnole!... Oui, surtout Espagnole.

M. Beckford approuva:

—Oui, elle en a le type... Sers-nous le thé, Serena.

Du regard, Serena cherchait où déposer son plateau. Mlle Beckford avait étalé sur la table des cahiers de musique, pêle-mêle avec les bibelots qui l'encombraient d'ordinaire...

Ralph se leva, en disant:

—Permettez-moi, Mademoiselle...

En un instant, il avait adroitement écarté les cahiers, refoulé de menus objets, de telle sorte qu'une place suffisante était faite pour le plateau.

La jeune fille, si peu accoutumée aux égards dans cette demeure, ressentit de cette simple attention une surprise mêlée d'émoi... Quand elle se trouva installée devant sa corbeille à ouvrage, elle continua de penser à l'étranger dont l'allure distinguée et surtout les yeux si beaux l'avaient vivement frappée.

Au dîner, M. Beckford parla de la visite de Ralph Hawton.

—M. Sorbin médite une nouvelle installation électrique et il m'envoyait son ingénieur, à ce sujet. Ne m'ayant pas trouvé à l'usine, le jeune homme est venu jusqu'ici.

Simonne l'interrompit:

—Comment le trouvez-vous, papa?

—Oh! très bien!... Remarquablement intelligent, d'esprit vif et pondéré à la fois. Avec cela, un fort beau garçon...

—N'est-ce pas? Je l'avais remarqué, le jour où je l'ai croisé, dans le village.

M. Beckford eut un gros rire, qui gonfla ses joues.

—Eh! il est évident que nos jeunes gens du pays—en y comprenant même le beau Morel—feront petite figure près de lui... Ce serait un chic prétendant pour toi, Simonne.

—Oui, s'il avait un peu de fortune. Avec sa position cela pourrait aller... Informez-vous donc près de M. Sorbin, papa. Et il faudra l'inviter pour le tennis, dès que vous aurez occasion de le revoir.

M. Beckford passa la main sur sa barbe blonde, en murmurant:

—Hum!.. Je ne sais s'il y sera disposé. Il a un air de froideur qui n'invite pas aux avances...

Mme de la Ridière redressa la tête.

—Comment cela? Ce petit ingénieur ne nous trouverait pas dignes de sa visite? Vous plaisantez, Monsieur Beckford?

—C'est une supposition. Il est possible qu'au contraire, il soit enchanté d'une occasion de se distraire...

Serena évoqua, dans ce milieu, la hautaine physionomie de l'ingénieur, son regard éclairé d'une si profonde intelligence...

Non vraiment, elle ne se l'imaginait pas trouvant quelque plaisir à des rapports avec Mme de la Ridière et Simonne!

II

Deux jours plus tard, Mme de la Ridière rapportait les renseignements désirés.

Ralph Hawton, qui appartenait à une excellente famille, n'avait aucune fortune. Orphelin, il vivait seul avec un domestique, dans le pavillon affecté à l'ingénieur, près de la fabrique. Mme Sorbin vantait ses qualités sérieuses, mais reconnaissait qu'il existait chez lui une réserve hautaine qui tenait à distance.

—Donc, comme mari, c'est réglé, conclut Mme de la Ridière. Tu peux faire un mariage autrement bien que ça!

—Oui... Mais.. Enfin, on s'en consolera!

—Tu tâcheras de retenir Morel, quand il reviendra.

—Eh! il est capable de faire le difficile, maintenant qu'il a hérité!

M. Beckford hocha la tête.

—C'est fort probable. Tes cinquante mille francs de dot lui paraîtront pauvre fretin.

Mme de la Ridière dit aigrement:

—Pourquoi la décourager-vous? Avec de l'habilité, elle peut fort bien arriver à ses fins.

—Je ne dis pas non... Mais je dois avouer que ce jeune Morel n'est pas le gendre rêvé.

Sa belle-mère l'écrasa d'un regard de dédain.

—Vraiment?...

—C'est un poseur, et on le dit de mauvaise conduite...

—On dit!... on dit! Enfin, si celui-là ne vous plaît pas, cherchez un autre bon parti, dans le pays. Où le trouverez-vous?

—Je ne sais... Mais rien ne presse

—Ah! vous trouvez cela?... Mais Simonne est d'un tout autre avis. A vingt-quatre ans, on souhaite se trouver casée...

—Certainement, grand'mère, et si Morel me demandait en mariage, je ne ferais pas la fine bouche!

Au bout d'un instant M. Beckford demanda:

—Alors, vous ne tenez plus à la visite de l'ingénieur?

—Mais si, papa! Il fera très bien, comme relation. Et puis, s'il est fort au tennis, ce sera une recrue superbe...

—Je dois le voir demain. J'essayerai donc de lui laisser entendre...

Mme de la Ridière lui coupa la parole, selon sa coutume.

—Tâchez de le faire adroitement, sans avoir l'air de trop y tenir. Je crains que vous ne sachiez pas du tout vous y prendre!

Il est probable que M. Beckford se montra bon diplomate, car, la semaine suivante Ralph Hawton se présentait pour rendre visite à Mme de la Ridière.

Précisément, la vieille dame et Simonne, à peine rentrées d'une cérémonie de mariage à Echanville, se trouvaient encore en grande toilette. Cette heureuse coïncidence ravit Mme de la Ridière et lui fit passer sur la froideur passablement altière du jeune Anglais.

Sa visite fut courte, bien que Simonne, décidément conquise, cherchât à le retenir. Mme de la Ridière lui dit en minaudant:

—J'espère que nous aurons la satisfaction de vous revoir quelquefois, Monsieur? Tous les jeudis, j'offre le thé à nos amis, et je compte que vous voudrez bien parfois venir en augmenter le nombre?

—Je suis fort occupé, Madame ,ce qui me privera malheureusement de ce plaisir.

Mme de la Ridière protesta:

—Oh! il faut prendre quelques distractions... L'existence n'est pas si gaie, dans ce petit pays!

Après le départ de l'ingénieur, Mme de la Ridière résuma par ces mots son impression sur lui:

—On ne peut pas dire qu'il soit très aimable... mais il fera bon effet, au milieu de nos amis.

—C'est aussi mon avis, grand'mère, dit Simonne. Morel va faire un nez, en le voyant! Il est jaloux de tous ceux qui sont mieux que lui.

Mme de la Ridière songea un moment.

—En faisant des avances à cet étranger, dit-elle, tu le piquerais peut-être au jeu, Morel, de façon qu'il se déclare?

—Oui, ce serait à essayer... Et puis, je veux le rendre plus aimable, ce bel ingénieur. Par exemple je le soupçonne de n'avoir pas une nature très facile! En tant que mari, il n'aurait pas été fort agréable.

Après un instant de songerie, Simonne conclut:

—Dommage, vraiment!... tout à fait dommage!

Sur la route conduisant de l'usine à la fabrique Sorbin, Ralph marchait sans hâte, la mine pensive.

Une lueur d'intérêt apparut tout à coup dans son regard songeur. Sur le chemin qu'il suivait se montrait une fine silhouette de femme. A mesure qu'elle approchait, l'ingénieur distinguait mieux la robe très simple, bien coupée, le chapeau garni d'un nœud posé avec goût, et ces yeux noirs aux douceurs de velours, qui eussent suffi, à eux seuls, pour attirer les regards sur Serena Dochrane.

Au passage, elle rougit légèrement, en répondant au salut de l'ingénieur. Près

UN GRAND POINT D'ELEGANCE

C'EST D'ÊTRE BIEN CHAUSSÉ

Notre assortiment de Chaussures est de grand chic, comme toujours de 1ère qualité.

Mesdames, messieurs, vous êtes cordialement invités à venir faire votre choix.

Thomas Dussault Limitée

281 Est S.-Catherine, Montréal.



de la fabrique, il croisa Mme Sorbin, une femme d'une cinquantaine d'années, au visage doux et bon.

Elle dit aimablement, en tendant la main à Ralph:

—Vous revenez de promenade, Monsieur?

—Non, d'une visite, Madame. J'ai été voir la belle-mère de M. Beckford.

—Ah! bon!... Eh bien, vous plaît-elle?

Ralph eut un léger rire.

—J'ai vu des vieux tableaux mieux réparés que celui-là.

—Je devine que vous êtes comme mon mari, qui ne peut la souffrir... Elle a élevé déplorablement ses petits-enfants, et elle se montre fort mauvaise à l'égard de la charmante pupille de son mari, qu'elle oblige à un travail continuel, sans la moindre distraction.

—Vous voyez quelquefois cette jeune fille, Madame?

—Oui, parfois, à l'église. Je lui adresse quelques mots, en sortant, et il arrive que nous faisons route ensemble. Elle est ravissante! Intelligence, bonté, délicatesse du cœur, elle paraît posséder tout cela.

—En ce cas, elle doit souffrir près des deux femmes que je viens de voir!

—Je le crains, en effet!... Et il est bien certain que la pauvre petite est très malheureuse... Je voudrais la marier pour l'enlever à ce milieu. Elle fera une compagne si parfaite!

Ralph eut un sourire d'ironie froide en ripostant:

—Elle serait peut-être comme tant d'autres: coquette, inconstante, se jouant sans pitié de celui qui lui donnerait son cœur.

Une vive surprise apparut dans le regard de Mme Sorbin.

—Oh! Monsieur!... Etes-vous si défiant à l'égard des femmes?

—Oui, Madame.

—Cependant, il en est de bonnes, de dévouées, jusqu'à la mort...

—Oh! je le reconnais!... Mais il en est d'autres aussi, et, quand on a rencontré de celles-là, on ne peut plus retrouver sa confiance.

Sur ce, il s'inclina pour prendre congé de Mme Sorbin qui songeait:

"Il a eu quelque déception sentimentale, évidemment. Il faudrait qu'il pût aimer à nouveau... une jolie créature comme cette petite Serena, par exemple. Mais elle est trop pauvre, malheureusement, pour lui qui n'a pas de fortune!... Et puis, la rendrait-il heureuse? Je crains qu'il soit de caractère froid, autoritaire... Et, de son existence antérieure, nous ne savons que bien peu de chose, car il garde une réserve infranchissable."

* * *

La semaine suivante, Ralph Hawton parut au tennis

Morel qui était revenu arborait un costume nouveau, la dernière nouveauté. Il toisa avec quelque dédain l'ingénieur, vêtu d'un complet de flanelle qui n'en était pas à son premier nettoyage.

Néanmoins, la partie féminine de l'assemblée accorda toute son attention au bel Anglais... Et ce fut de l'emballement, quand on vit de quelle façon magistrale jouait le nouveau venu.

Morel, qui jusqu-là récoltait tous les succès, blémissait de rage. Simonne, s'en apercevant, affecta de n'avoir d'yeux que pour l'ingénieur, près duquel ses amies rivalisaient d'empressement. Ralph recevait toutes ces amabilités avec une réserve courtoise, mêlée de quelque ironie. La partie terminée, il accepta d'aller prendre le thé à la maison Beckford, où Mme de la Ridière l'accueillit avec la plus flatteuse amabilité. Serena ne parut pas. Mais la table dressée dans la salle à manger avait été préparée par ses soins, et le bouquet qui en ornait le centre était l'œuvre de ses mains adroites... Ce qui n'empêcha pas Simonne, comme une de ses amies l'admirait, de déclarer qu'elle en était l'auteur.

Aussitôt Morel, désireux de reprendre avantage sur l'Anglais, déclara d'un ton de componction:

—Vous êtes une fée, Mademoiselle!

III

Chaque année, pour son anniversaire de naissance, Mme de la Ridière donnait un grand dîner.

Il y avait à ce propos branle-bas plusieurs jours à l'avance.

Mme de la Ridière, gourmande et vaniteuse, entendait ne regarder à rien pour ce jour-là. Elle discutait longuement le menu avec Simonne et finissait par faire un amalgame de plats dont le chef de l'hôtel des Normands, qui confectionnait le dîner, éliminait pour le moins la moitié.

Sur la liste des invités, on inscrivit le nom de Ralph Hawton, à la surprise de M. Beckford.

—Comment, lui?... Mais vous le connaissez à peine. Il ne vous a fait qu'une seule visite...

—Oh! A la campagne, il n'y a pas besoin de tant de cérémonies! déclara Mme de la Ridière. Ce jeune homme fera très bien parmi nos invités.

—S'il accepte.

—Pourquoi n'accepterait-il pas? Il ne pourra qu'être flatté de l'invitation, ce me semble?

—Je ne dis pas..., mais...

—Allons donc! Vous verrez qu'il sautera sur cette occasion de se distraire un peu!

—C'est possible... Je ne demande pas mieux, il me plaît ce M. Hawton.

Mme de la Ridière riposta:

—Vous seriez bien difficile, s'il en était autrement!

M. Beckford pensa:

"Peste! on en est joliment coiffé, de l'ingénieur!"

Mme de la Ridière avait bien prévu: Ralph Hawton accepta l'invitation. On le vit arriver à l'heure dite, portant l'habit avec une élégance qui fit paraître gênés, les autres hommes.

Du côté féminin, on lui témoigna le plus flatteur empressement. Il accueillait ces amabilités avec la froideur courtoise et quelque peu railleuse dont il était coutumier.

Mme de la Ridière l'avait placé, à table, entre deux laiderons, la grosse Mme Julien, qu'on appelait dans le pays "le petit éléphant", et Mlle Cailleux, personne mûre, pourvue de moustaches et portant une perruque toujours placée sur le côté. Mais cette dernière se révéla fort intelligente, et Ralph put causer agréablement avec elle.

Le dîner était quelconque, en dépit des superbes désignations du menu. Mme Mûrier, femme d'un notaire d'Echanville et la bonne langue de la petite cité, susurra à l'oreille de son voisin de table:

—Cette pauvre Mme de la Ridière n'entend rien aux belles réceptions! Jamais je n'ai vu repas plus ordinaire. Et vous?

Le voisin, qui était Félix Morel, convint de la banalité des plats. Et il en profita pour parler d'un dîner auquel il avait été convié, l'année précédente, à Paris, chez une personnalité politique que sa notoriété tapageuse faisait passer aux yeux de certains pour un personnage.

Pendant ce temps, Serena, dans sa chambre située sous les toits, essayait de se reposer un peu. Elle était brisée par toutes les besognes qui lui étaient incombées, par tous les reproches, les paroles désagréables qu'elle avait dû subir. Car jamais, quoi qu'elle fît Mme de la Ridière et Simonne ne se montraient satisfaites.

Sa santé s'altérait peu à peu sans que personne songeât à s'en apercevoir. Elle perdait tout appétit et avait de fréquents maux de tête. Il en était ainsi ce soir. Aussi se décida-t-elle à descendre, pour chercher un peu d'air dans le jardin.

Les convives n'avaient pas encore quitté la table. Au passage, Serena entendit leurs rires, leurs éclats de voix. Avec un soupir, en pensant à tout le souci que représenterait pour elle le lendemain de ce dîner, Serena se glissa au dehors, jusqu'à un bosquet où elle s'assit sur un fauteuil d'osier.

Un peu de fraîcheur, ici, s'insinuait dans l'air très calme. Un quartier de lune répan-

LA SOCIETE D'ADMINISTRATION GENERALE, 35, RUE SAINT-JACQUES, -Edifice du Crédit Foncier Franco-Canadien.-

Capital souscrit: $500,000. **Reserve et Profits non distribués: $214,133.63.**

Fonds administrés: $14,905,119.18.

Administration de Successions
de Fidéi-commis
de Fortunes Privées

Syndic autorisé du Gouvernement Fédéral pour les liquidations et faillites.

VOUTES DE SURETÉ

ASSURANCES:
Incendie, Bris de glaces, Automobiles, etc.

Téléphonez ou écrivez pour renseignements.

DIRECTION:
J.-THEO. LECLERC, Directeur Général.
J.-C. BROSSEAU, Secrétaire. C.-E. CAMPUCHE, Chef du Contrôle.

dait sa clarté légère sur le jardin.

De la maison parvenait un vague bruit de voix et de rires... Et peu à peu ,dans cette tranquillité, dans cette fraîcheur, Serena s'engourdissait, glissait dans le sommeil.

Un peu après, des pas firent grincer les graviers de l'allée, à quelques mètres du bosquet. Deux hommes s'avançaient, en causant: M. Sorbin et Ralph Hawton. Le premier disait, avec un impatient monvement d'épaules:

—Je vous avoue que ce dîner est pour moi une corvée! Ma femme l'a esquivé cette année, sous le prétexte de sa santé. Le genre de ces dames et de plusieurs de leurs connaissances lui déplaît au plus haut point.

Ralph dit avec dédain:

—La vulgarité morale s'unit, chez elles, à la vulgarité physique...

M. Sorbin leva les yeux vers lui.

—En effet. Mais je pensais que vous preniez néanmoins quelque plaisir...

Un léger rire l'interrompit.

—Non, non, pas du tout. Je viens ici pour un autre motif beaucoup plus intéressant.

Il n'ajouta pas d'autre explication et M. Sorbin ne le questionna pas davantage.

A ce moment, on appela:

—Monsieur Sorbin, où êtes-vous donc?

—Voilà, voilà!

Et, s'adressant à Ralph, il ajouta:

—C'est Draveil qui veut me parler de son affaire en projet... Venez-vous?

—Non, je vais fumer encore un peu avant de rejoindre la bruyante société de nos hôtes.

—A tout à l'heure.

M. Sorbin s'éloigna, et Ralph fit machinalement quelques pas vers le bosquet.

Serena ne s'était pas réveillée. Ralph, en s'arrêtant, la vit dans le fauteuil, en une pose gracieuse et modeste. Ses cheveux, qu'elle avait décoiffés pour soulager sa tête, tombaient en deux nattes sur ses épaules. Un rayon de lune éclairait discrètement son ravissant visage. Mais au coin de sa bouche si joliment dessinée demeurait un pli de souffrance.

A l'entrée du bosquet, Ralph la regardait. Il semblait interressé, mais non ému. Et il murmura avec un sourire de raillerie mauvaise:

—Elle serait assez belle pour qu'on en fût jaloux!

A ce moment, les paupières de Serena se soulevèrent, ses yeux apparurent, et s'emplirent de surprise à la vue de l'étranger.

Ralph s'inclina, en disant avec courtoisie:

—Je vous demande pardon, Mademoiselle. C'est par hasard que je suis venu jusqu'ici...

Serena se redressait. Son visage se couvrait de rougeur.

Ralph continuait:

—Je n'en suis pas moins charmé d'avoir le plaisir de vous saluer, ce soir, où vous n'êtes pas au nombre des convives de Mme de la Ridière.

Elle balbutia:

—Oh! non, je n'assiste jamais...

—Mme Sorbin qui paraît vous avoir en affection me l'a appris, en effet...

—Oui... Elle est très bonne..

Serena ne reprenait pas encore sa présence d'esprit. L'incident, il est vrai, était fort imptévu...

Ralph reprit de sa voix calme:

—Votre désagréable cousin vous a-t-il occasionné d'autres ennuis, depuis le jour où son chien a si bien arrangé votre linge?

—Oui... C'est-à-dire...Il est très gâté...

—Il ne doit pas vous rendre la vie facile, je le crois, Mademoiselle?

—Non, pas toujours...

Un léger sourire de mélancolie venait à ses lèvres. Puis il s'effaça aussitôt. Serena prenait conscience de la situation, et, si peu expérimentée qu'elle fût, elle sentait instinctivement que celle-ci ne devait pas se prolonger.

Comme s'il eût deviné sa pensée, Ralph dit:

—Je vous renouvelle toutes mes excuses, Mademoiselle, pour vous avoir dérangée.

Puis il sortit du bosquet.

Serena crut avoir rêvé.

Mais non, il était bien là, tout à l'heure, celui qu'on appelait "le bel Anglais".

Il lui avait parlé ,aimablement, avec un sourire qui donnait un charme singulier à sa physionomie...

Ralph, de son côté, songeait:

"Elle n'est pas encore coquette, celle-là. Mais elle deviendra vite comme les autres!"

Et il dit entre ses dents, avec un sourire de sarcasme:

—Elle ou une autre, qu'importe! Maintenant, je saurai me défier... Et sa beauté sera un de mes meilleurs instruments de vengeance.

Ralph se mêla à un groupe où l'appelait Mlle Beckford. Audacieusement, au nez de Félix Morel, Simonne affichait son engouement pour l'ingénieur et multipliait en son honneur les avances coquettes.

Morel, se voyant éclipsé près de Mlle Beckford et des autres jeunes filles était allé porter ses hommages à une veuve d'une quarantaine d'années, pas jolie,mais pourvue d'une fortune rondelette. Ecouté de ce côté, il oublia un peu sa blessure d'amour-propre et, de toute la soirée, se donna la satisfaction de se tenir éloigné de Simonne —au vif dépit de celle-ci, qui commença dès lors à se demander si sa manœuvre était aussi excellente qu'elle le pensait.

Sa grand'mère en se déshabillant, lui déclara:

—Il était furieux. La jalousie en est cause, ce qui ne peut être qu'un bon signe. Sois aimable pour lui, mais sans cesser de faire les yeux doux à M. Hawton, ce qui l'engagera peut-être à se déclarer plus vite.

Simonne murmura:

—Ah! Quel malheur qu'il n'ait pas un peu de fortune! Je serais folle d'un mari comme celui-là!

—Hum! il faudrait peut-être que tu marches, avec lui, ma petite! Et tu es habituée à faire tes quatre volontés. Sur ce point-là, Morel te conviendra bien mieux.

—Oui, évidemment.. Et puis, de toutes façons, c'est impossible. Donc, je dois choisir Morel.

Et sur ce, ayant réussi à se débarrasser de sa jupe collante, Simonne regagna sa chambre, de l'air vainqueur d'une jeune personne qui n'a qu'à choisir l'heureux élu.

IV

Ainsi qu'elle l'avait prévu, Serena fut accablée de besogne. Tant et si bien qu'elle se vit retenue au lit par une courbature violente.

Mme de la Ridière, prévenue, monta vers dix heures. A ce moment de la journée, elle n'était ni coiffée, ni habillée. Ses cheveux jaunes pendaient en mèches éplorées, sa robe de chambre vert pomme bâillait, manquant de boutons, et ses pieds traînaient dans des pantoufles percées, en velours violet.

Elle déclara à la jeune fille épuisée qu'elle s'écoutait beaucoup trop, qu'elle devait prendre sur elle, car il y avait du raccommodage en retard, des géraniums à planter, que ce fainéant de Toinet avait laissés dans un coin du jardin, hier...

Serena dit avec son air de calme dignité, qui irritait toujours Mme de la Ridière et Simonne, furieuses de la fierté que conservait malgré tout cette "pauvresse".

—Ce me sera impossible aujourd'hui, Madame. J'espère aller mieux demain, et me remettrai au travail.

Elle dut alors entendre un flot de récriminations. Quand on n'avait pas le sou devait-on se dorloter ainsi? Ah! elle verrait quand elle serait institutrice, ou dame de compagnie, ou femme de charge! Elle ne trouverait pas les ménagements que l'on avait pour elle ici—de trop grands ménagements, car, enfin, c'était lui rendre un mauvais service de ne pas l'habituer aussitôt à l'existence qui l'attendait...

Serena écouta la diatribe méchante avec une apparente indifférence. Mais à peine Mme de la Ridière avait-elle mis le pied hors de la chambre, qu'elle éclata en sanglots.

Le front entre ses mains, elle murmura désespérément:

—Mon Dieu, ayez pitié de moi! Je suis si malheureuse!

Dans l'après-midi Mme de la Ridière et Simonne partirent pour Echanville. Elles devaient y dîner et ne rentrer que fort tard.

Quand M. Beckford revint de l'usine, il monta à la chambre de sa pupille, et frappa. Serena, qui sommeillait, répondit machinalement: "Entrez". M. Beckford vint jusqu'à son lit, et dit d'un ton joyeux:

—Je t'apporte une bonne nouvelle, petite Serena!

La jeune fille se souleva un peu, et vit la physionomie épanouie de son tuteur.

—Une bonne nouvelle?...

—Une demande en mariage!

"Au Royaume des Tapis"
1872 50 ANS 1922
En cette année anniversaire de la fondation de notre commerce, nous offrons à toutes les personnes qui ont patronisé notre MAISON depuis un DEMI-SIECLE un sincère et cordial MERCI!!
Et afin de célébrer dignement par une année de Succès cet anniversaire assez rare dans une vie commerciale, nous invitons tous les acheteurs à nous accorder, durant cette année mémorable, leur distingué et généreux patronage.
FILIATRAULT
SPECIALISTE et IMPORTATEUR
TAPIS, LINOLEUMS, RIDEAUX, DRAPERIES, STORES et ACCESSOIRES
Aussi Toile, Coton et Couvertures de lits.
429 Blvd St-Laurent, Montréal Est 635

—Une demande... Pour moi? dit Serena stupéfiée.

M. Beckford riposta:

—Naturellement!... Si c'était pour Simonne, je ne m'adresserais pas à toi, voyons?

—C'est que je ne comprends pas...

—Mais ma petite, tu es jolie, très jolie. M. Hawton, pour une fois ou deux qu'il t'a vue, s'en est bien aperçu...

—C'est M. Hawton qui?...

La rougeur montait aux joues pâlies.

—Oui, c'est lui! Te plaît-il, voyons?

M. Beckford prenait la main de la jeune fille, en souriant avec une malice amusée.

—Je ne sais... Oui, je crois...

Ses lèvres tremblantes essayaient de sourire, et ses yeux laissaient voir le vif émoi de son cœur.

—Cela ne m'étonne pas! Il est parfaitement bien, ce jeune homme... Sérieux, très sérieux, ingénieur tout à fait remarquable, au dire de M. Sorbin. Etant donnés sa situation, ses dons physiques, sa rare distinction, il pourrait faire un mariage riche. Mais il t'a choisie, parce que tu lui plais beaucoup, m'a-t-il dit. Voilà qui est fort bien, et représente une bonne garantie de bonheur?

—Oh! oui, mon cousin!... Vous lui avez bien dit que je n'ai absolument rien, en dehors de ce petit capital de vingt mille francs?

—Certainement, je le lui ai dit! Et il m'a répondu: "Cela m'est indifférent. Je suffirai à tous nos besoins".. C'est très chic, hein, Serena? Alors que vais-je lui répondre?

—Je voudrais réfléchir,mon cousin...

—Voyons, tu ne peux pas me dire cela tout de suite?

—C'est que je voudrais savoir... M. Hawton est-il catholique?

—Je le lui ai demandé, et il m'a répondu affirmativement, en ajoutant qu'il ne pratiquait pas, mais qu'il serait toujours très respectueux des convictions religieuses de sa femme.

Une ombre couvrit le regard de Serena.

—Il est... un indifférent, sans doute?

—Oui, mais, ma chère enfant, tu ne peux, pour ce motif, hésiter... Ce jeune homme n'est pas du tout hostile à la religion! Tu peux le ramener facilement. Et je vais te dire quelque chose... Je voudrais bien que tu me répondes avant que je parle de cela à ma belle mère et à Simonne, parce que... si tu as accepté, si j'ai communiqué ta réponse à M. Hawton, ce sera fait, et toutes leurs criailleries ne pourront l'empêcher...

Pauvre cousin ,qui se défiait de sa lâcheté!... Mais que c'était prompt, cette résolution à prendre!

M. Beckford continuait:

—Voyons, puisqu'il te plaît...

Les paupières mi-closes, Serena revoyait Ralph Hawton dans le pré..., puis l'autre jour, à l'entrée du bosquet. Elle aimait ses yeux, son sourire—et pourtant, au souvenir de celui-ci, un petit frisson de crainte la parcourait...

Etait-ce de la crainte? ou l'émoi un peu troublant de l'amour qui s'insinuait en son jeune cœur?

Une joie mêlée d'effroi, s'emparait de Serena. Recueillie, la jeune fille réfléchissait et priait. M. Beckford la considérait et pensait avec inquiétude:

"Saura-t-il la rendre heureuse?"

Enfin Serena attacha sur son tuteur un regard encore éclairé par la pure lumière de son âme.

—Eh bien! mon cousin, dites à M. Hawton que j'accepte..., que je suis très reconnaissante...

Sa voix tremblait, en prononçant ces mots qui la liaient un peu.

—Bon! C'est bien entendu!... Il te plaît?... Tu ne regretteras pas?...

—J'espère que non... C'est très beau à lui de me prendre avec une si petite dot...

—C'est une garantie, je le répète... Quant à moi, je suis satisfait de te voir casée, car.. tu n'étais pas heureuse ici, ma pauvre petite!

Il toussa et murmura:

—Je ne pouvais pas grand'chose... Il aurait fallu des batailles continuelles...

Serena dit avec douceur:

—Vous m'avez donné l'abri de votre toit, et je vous en serai toujours reconnaissante.

Il se pencha pour l'embrasser, en répliquant avec émotion:

—J'aurais voulu faire davantage...Mais vois-tu les criailleries de femmes... Non, je ne peux pas supporter ça!

Il en reçut pourtant une dose respectable, quand il apprit à sa belle-mère la demande de Ralph, et la réponse de Serena.

Ce fut de la stupéfaction...

—Serena?... Vous dites qu'il demande la main de Serena?

Puis, Mme de la Ridière s'exclama:

—Comment, vous avez arrangé cela sans m'en parler?... Sans m'en dire un mot vous donnez cette enfant à un étranger, dont nous ne savons rien?

—Pardon, je sais...

—Oui, des on-dit... Est-ce que vous jugez ça suffisant? C'est que vous n'êtes pas difficile! Ce monsieur a pu faire les cent coups, sans que vous vous en inquiétiez!

—Voyons, il ne faut rien exagérer...

—Allons donc!... Et il est fou, ce garçon, d'aller prendre une femme sans le sou, ou presque!

Simonne éclata tout à coup...

—Oui, absolument fou! Cette petite niaise... Où l'a-t-il connue, d'abord?

—Il l'a vue deux fois, m'a-t-il dit. Comme elle est d'une rare beauté...

Simonne laissa échapper un rire faux.

—Ca dépend des goûts!... Je n'aurais pas cru M. Hawton capable du coup de foudre. Ah! certes, non!

—Sans le coup de foudre, il peut...

—C'est un caprice qu'il regrettera bien vite. Et j'imagine qu'il ne doit pas être facile tous les jours le bel ingénieur!

Mme de la Ridière appuya:

—Encore un point que vous n'avez pas envisagé, mon pauvre Charles! Le caractère de ce prétendant pourrait bien réserver de désagréables surprises à votre pupille.

A cet instant, on vint chercher de l'usine M. Beckford. Il s'esquiva, ravi de la circonstance, et les deux femmes restèrent seules..

Simonne étouffait de rage. Comment, cette petite Serena se mariait avant elle?... Et elle épousait celui qu'eût choisi entre tous Mlle Beckford, s'il avait eu une suffisante fortune? C'était intolérable à penser!

Mme de la Ridière en jugeait ainsi.

Dans l'après-midi, Serena descendit pour reprendre ses raccommodages. Pendant une heure, elle dut entendre la vieille dame et Simonne lui énumérer les malheurs qui l'attendaient, les défauts et les vices dont devait être pourvu Ralph Hawton et lui déclarer qu'elle n'était qu'une imprudente, une petite évaporée, d'accepter ainsi ce mariage.

Bien que connaissant la malveillance de ces deux femmes, Serena, un peu inquiète de la résolution qu'elle avait dû prendre, éprouva de ces paroles une angoisse profonde. Elle regrettait la réponse donnée à M. Beckford. Demain, M. Hawton viendrait; l'engagement serait alors définitif... Oui, elle avait été trop prompte, car enfin, elle le connaissait à peine!

Cet étranger séduisant, serait-il le compagnon affectueux dont elle avait tant besoin?

Au matin, elle se leva brisée, et dut se traîner pour accomplir son habituelle besogne. Mme de la Ridière, l'envoya chercher des œufs à une ferme située près de la chapelle de Notre-Dame des Grâces. Serena entra dans le petit sanctuaire, et s'absorba dans une fervente prière.

"Mon Dieu, vous voyez comme je suis malheureuse. Montrez-moi votre volonté, dans cette circonstance si grave de ma vie. En vous je me confie de toute mon âme, ô mon Père!"

Après un dernier regard vers la Vierge qui étendait ses bras au-dessus du petit autel, Serena sortit et se retrouva dans la claire lumière de ce matin d'avril.

Mais elle s'immobilisa, en devenant très rouge. Ralph Hawton surgissait du petit sentier. Il s'arrêta, visiblement surpris. Puis il s'avança, en se découvrant.

—Cette rencontre imprévue me permet, Mademoiselle, de vous remercier dès ce matin pour la bonne réponse que vous avez bien voulu me donner, par l'intermédiaire de M. Beckford.

PRODUITS DE BEAUTE CLARKS



Parfumerie Royale – 16 rue Vivienne, Paris

Pour être élégante, soyez mince. **LA CURE DE L'OBESITE** (excès d'embonpoint) obtenue sans drogues nuisibles. Prenez tous les deux jours un bain dans lequel vous mettrez des **SELS AMAIGRISSANTS CLARKS**

Résultats rapides. La boîte pour un bain.....$0.60
Les 12 boîtes..... 6.00

PATE AMAIGRISSANTE. Fait fondre et disparaître tous les dépôts de graisse en excès dans les cellules sous épidermiques, s'emploie en massage, avec la main, ou en frictions sur les parties engorgées
Le flacon .....$1.85.

La FRISURE IDEALE, obtenue dans un quart d'heure. Tient par tous les temps et même après le bain. Fixe les cheveux dans la position donnée.....Le paquet 70 cts.

BAINS parfumés à la violette ou à l'Eau de Cologne de Russie
La boîte de 6 Bains $1.00
" " " 12 " $1.80

Envoi franco contre mandat poste, adressé à

THE CANADIAN EXCHANGE CO., Dépositaires, 15 Rue St-Jacques, MONTREAL

Elle balbutia:

—C'est moi, Monsieur, qui dois vous remercier... Mon cousin m'a dit quel était votre désintéressement...

—Je n'y ai aucun mérite, Mademoiselle, je vous assure!... Vos charmantes qualités compenseront largement cette absence de dot qui me laisse fort indifférent.

Les cils tremblants, longs et soyeux, s'abaissèrent un instant sur le regard troublé de Serena.

Les yeux du jeune homme avaient sur elle une singulière puissance. Ils jetaient en elle un émoi à la fois angoissant et délicieux.

Elle parvint à dire, en esquissant un sourire:

—Il vous faudra de l'indulgence, Monsieur, car je suis fort inexpérimentée. J'ai été tenue très à l'écart du monde.

—Tant mieux! Le monde de Mme de la Ridière ne vous convenait en aucune façon. En devenant ma femme, je vous retirerai de ce milieu, qui n'est pas le mien non plus.

Serena demanda timidement:

—Vous me permettrez cependant de voir mon cousin?

—Oui, quoique, en vérité, il n'ait guère rempli son devoir à votre égard!

—Il est faible, mais il a de l'affection pour moi, cependant...

—Eh bien! il a une singulière façon de vous la montrer!... Car je comprends que ces femmes ont abusé de vos forces, de votre santé?

—Oui... un peu...

—Beaucoup, voulez-vous dire. On vous a sans doute accablée de besogne, à propos de ce fameux dîner?

Elle rougit davantage, sous son regard qui s'attachait à elle.

—En effet. Il y avait beaucoup à faire...

—Et la belle Simonne ne doit pas aimer à se donner du mal?

Il souriait, ironiquement. Sa main s'étendit et prit celle de Serena.

—Etes-vous femme à désirer une revanche? Si oui, je vous donnerai occasion de la prendre.

Elle répéta, le regard surpris et interrogateur:

—Une revanche?... Pourquoi?

—Mais pour vous venger de ce qu'elles vous ont fait souffrir!

—Oh! non! La vengeance ne nous est pas permise!

—Ah! vraiment! Eh bien, j'avoue ne pas atteindre à tant de vertu, et pour mon compte je...

Il s'interrompit. Son visage venait de se durcir, et un éclair de joie mauvaise traversait son regard.

Il ajouta, avec un sourire d'ironie:

—Je n'oublie pas les injures.

—Cependant, si vous êtes chrétien, vous le devez!

Il détourna ses yeux du pur regard, où paraissait l'inquiète pensée qui tourmentait l'âme de Serena.

—Un chrétien fort tiède, Mademoiselle. Mon éducation a été excellente, sur ce point; plus tard, une circonstance m'éloigna de la religion... Mais il va sans dire que vous resterez libre, de votre côté, et que je me ferai un devoir de vous faciliter les pratiques religieuses.

Elle dit d'une voix qui tremblait un peu:

—Je ne vous cacherai pas, Monsieur, que ceci est pour moi le point pénible. Ma foi est mon bien le plus cher, et il me sera douloureux de ne pas le partager avec mon mari.

Le regard de Ralph s'animait d'un intérêt plus vif, en considérant les yeux profonds qui s'attristaient, tandis que Serena avouait ce qui était pour elle le point noir de ce mariage. Puis le jeune homme sourit, avec une ironie qui échappa à Serena.

—J'espère que nous arriverons à nous entendre sous ce rapport, Mademoiselle, comme sur tous les autres.

Ralph tenait toujours la petite main que les besognes de ménage avaient brunie et gercée. Il demanda:

—Voulez-vous me permettre de vous offrir, comme bague de fiançailles, une de celles ayant appartenu à ma mère?

Elle répondit spontanément:

—Oh! j'en serai très heureuse!

—Alors, j'aurai le plaisir de vous l'apporter cet après-midi... Inutile de dire à Mme de la Ridière que vous m'avez rencontré ce matin. Je désire les laisser autant que possible en dehors de nos arrangements. Donc, à cet après-midi, Mademoiselle.

Il effleura de ses lèvres les doigts de Serena, puis s'éloigna de ce pas ferme qui, assurait Mme de la Ridière, dénotait l'homme autoritaire qu'on ne pourrait faire plier.

V

Serena revint dans la direction du logis, le cœur battant si fort qu'il l'étouffait. Troublée, heureuse, et cependant frissonnante d'angoisse, Serena fit comme en un rêve le trajet de la chapelle à la maison Beckford.

Mme de la Ridière la ramena à la réalité, en lui adressant d'aigres reproches.

—Cet après-midi, vous allez ne rien faire pendant la visite de M. Hawton. Au moins devriez-vous avoir à cœur de vous presser un peu ,afin que rien ne souffre dans vos occupations habituelles. Ah! je me doute que nous allons avoir une maison singulièrement tenue maintenant!

Serena dédaigna de répondre. Sur quoi la vieille dame irritée dit à Simonne, de façon à être entendue:

—Cette péronnelle va se croire tout permis, parce que cet Anglais a jeté les yeux sur elle. Mais avant longtemps elle regrettera sa tranquille existence d'ici!

Quelle vie faudrait-il donc que lui fît Ralph Hawton pour en arriver là?

Mais ces insinuations augmentaient son anxiété.

Elle avait l'impression que Ralph était de ces hommes faits pour conduire, pour agir en maîtres. Tout à l'heure, elle avait compris que déjà il se croyait le droit de lui faire connaître sa volonté, car le mot "je désire", dans sa bouche, signifiait très clairement "je veux", De ceci, Serena se sentait tout heureuse. Elle n'avait aucune velléité d'indépendance féministe, et la faiblesse de M. Beckford ne pouvait que lui faire apprécier la force de caractère chez un homme.

Mais les paroles de Mme de la Ridière et de Simonne, et ses propres réflexions, éveillaient en elle cette crainte:"Est-il bon?... Est-il capable d'affection?... Ne sera-t-il pas un maître dur, tyrannique?"

Elle se rassurait en songeant que si M. Hawton l'avait choisie, isolée et malheureuse, c'est qu'il était attiré vers elle par un sentiment affectueux, et par compassion pour sa triste existence.

Et puis, elle lui plaisait... M. Beckford l'avait dit,en ajoutant qu'elle était très jolie...

Devant sa petite glace, en s'habillant pour recevoir la visite de son fiancé, la jeune fille contemplait son visage, ses cheveux d'un brun chaud, d'une souplesse soyeuse, ses yeux d'un noir si velouté... A peine une pensée d'orgueil s'était-elle insinuée en elle, un instant. Très vite, elle l'avait chassée. Car si elle se réjouissait d'être jolie, c'était pour lui, le fiancé, ce Ralph Hawton si mystérieux encore, vers qui s'élançait son jeune cœur avide de donner sa tendresse et d'être aimé.

Dans sa très modeste garde-robe, elle avait choisi la moins vieille de ses toilettes. Elle lui adjoignit un col de dentelle et se coiffa avec un soin tout particulier. Il fallait si peu de chose pour parer sa beauté qu'en la rencontrant quelque peu après dans l'escalier, son tuteur s'exclama:

—Eh! que te voilà joliment habillée, ma petite Serena!

Simonne, qui l'entendit, regarda sa cousine et ricana, les yeux pleins de jalousie:

—Vous n'êtes pas difficile! Cette robe va faire loucher M. Hawton, car je le crois appréciateur d'élégance.

M. Hawton arriva à quatre heures. Mme de la Ridière l'accueillit le plus gracieusement du monde. La fiancée timide et émue, semblait près d'elle quantité négligeable. Ralph lui avait passé au doigt une bague magnifique, et lui avait adressé quelques mots auxquels, dans son émoi.elle n'avait su répondre que par un regard de ses beaux yeux. Puis les deux femmes avaient accaparé le fiancé, qui se laissait faire ,d'ailleurs, avec une nonchalante indifférence.

Il ne se montra pas plus empressé, les jours suivants. Mme de la Ridière le fit remarquer à son gendre.

—Il ne paraît pas très épris, aussi je me demande s'il ne regrette pas déjà sa sottise.

M. Beckford objecta:

—Mais , ma chère mère, laissez-les seuls un peu et la glace se rompra.

Mme de la Ridière toisa son gendre avec indignation.

—Vraiment, Charles, il est heureux que j'aie conscience des devoirs qui m'incom-

Dans votre intérêt
Adressez-vous chez **RAOUL VENNAT**

pour TOUS vos ACHATS de MUSIQUE et BRODERIE PATRONS perforés sur bon papier décalquable au carbone. Rien au fer chaud. Faisant nous-mêmes nos patrons au goût et aux dimensions des clients, nous donnons TOUJOURS satisfaction.

Nous Brodons, nous Etampons, nous Perlons. Nous vendons le meilleur coton à broder: M. F. A.
GRAND CHOIX DE DENTELLES ET BRODERIES A LA MAIN
Nous avons tout ce qui est joli en musique Musique française vendue aux prix d'avant-guerre.

642 St-Denis **RAOUL VENNAT** **Tel. Est 3065**

Visitez notre nouveau Département de Musique dans le magasin BOUVIER Ltée,
452 STE-CATHERINE EST, en face Dupuis Frères

bent! Ainsi, vous laisseriez cet étranger faire sa cour sans témoins à une enfant de dix-huit ans, naïve, prête à se laisser tourner la tête par ce garçon... avec les hommes sait-on jamais?

Ici, coup d'œil pathétique vers le plafond.

—Mais en Angleterre...

—Nous ne sommes pas en Angleterre, mon cher ami. Vous m'avez confié votre pupille et j'en suis responsable jusqu'au jour de son mariage. Ainsi donc, quelque gêne que me cause ce rôle de chaperon, je le remplirai le mieux possible.

M. Beckford riposta:

—Vraiment ma mère, vous auriez bien dû apporter la même sévérité dans l'éducation de Simonne.

Un regard indigné l'écrasa.

—Des reproches, Monsieur?... Au sujet de l'éducation de ma petite-fille?

Il balbutia:

—Mais non...Je voulais dire... Elle est un peu émancipée...

—Avec sa nature je n'y vois aucune importance. Mais Serena est fausse, coquette...

M. Beckford protesta:

—Oh! par exemple!

—Mon cher vous n'y connaissez rien, mais moi, je sais ce qui se cache sous ces mines de petite ingénue, Aussi je m'en méfie!...

M. Beckford leva les épaules.

Il se sentait fort agacé par les façons d'être de sa belle-mère et de Simonne, à l'égard de Ralph dont l'ironique froideur ne les démontait pas. Simonne s'était juré de faire manquer le mariage de sa cousine et s'y employait de toutes ses forces, sans craindre de multiplier les coquetteries à l'égard de l'ingénieur, sous les yeux mêmes de Serena.

Mais M. Beckford n'osait imposer son autorité. Secrètement, il enviait la ferme volonté de Ralph, cet esprit de décision que rien ne faisait plier et qui se manifestait dans tous les détails relatifs au mariage. Ainsi, passant outre sur les objections sans valeur de Mme de la Ridière, il avait dit péremptoirement:

—Nous fixerons la cérémonie au mois prochain à telle date qui vous conviendra. Quant à son trousseau, Mlle Serena s'en occupera une fois mariée.

De même ,il se conformait à l'usage anglais en n'offrant pas de corbeille à sa future épouse. Quand ils seraient mariés, disait-il, il lui donnerait les bijoux de sa mère, avec ce qui serait nécessaire à sa position.

Sur quoi Mme de la Ridière s'empressa d'insinuer, après son départ, qu'il pourrait bien être avare.

—La coutume anglaise est un bon prétexte à mettre en avant pour s'épargner une dépense. Puis il se dit sans doute que Serena, étant pauvre, devra s'estimer encore bien heureuse du peu qu'il voudra bien lui offrir.

Simonne ricana:

—Tu ferais bien de te soumettre à l'avance au bon plaisir de ton maître, car je ne crois pas que tu aies toutes les aises avec lui ma chère!

Serena pensait avec un serrement de cœur: "Peut-être dit-elle vrai!"

Car, au bout de quinze jours de fiançailles, elle ne connaissait pas mieux Ralph Hawton. Assis près d'elle, il lui adressait la parole avec une courtoisie dénuée d'empressement. Cependant, il s'occupait d'elle de façon discrète, en se maintenant dans une politesse hautaine à l'égard de Mme de la Ridière et de sa petite-fille qui s'irritaient de l'inutilité de leurs manœuvres.

D'autres faits mirent le comble à leur exaspération.

Ralph se refusait à comprendre les insinuations des deux femmes au sujet des bijoux de sa mère... Puis elles souhaitaient pénéter dans sa demeure, y promener leur curiosité indiscrète. Mme de la Ridière dit un jour au jeune homme, avec son plus agréable sourire:

—Si vous avez besoin de moi, Monsieur, pour organiser votre intérieur, je suis à votre disposition.

—Je vous remercie, Madame. Mais je m'arrangerai parfaitement de tout cela avec mon domestique.

Elle insista:

—Cependant, chez un célibataire servi par un homme, la maison doit être un peu en désordre...

Ralph riposta sur un ton sec qui ferma la bouche de l'indiscrète:

—Christopher est le modèle des serviteurs et mon logis est parfaitement tenu.

Avec Simonne, furieuse de l'altière indifférence du jeune Anglais, elle se répandit en récriminations contre lui... Au fond, savait-on ce qu'il était? Quand on mettait la conversation sur sa famille paternelle, il répondait de façon assez vague. En Angleterre, il avait un vieux cousin avec lequel il était brouillé, disait-il. A la question de Mme de la Ridière: "Est-il riche, ce parent?" il avait répondu: "Il a de quoi vivre". Puis il avait mis l'entretien sur un autre sujet... Ne pouvait-on penser raisonnablement qu'il existait là quelque chose de louche?

Il avait dit à M. Sorbin que ses parents n'avaient pas de fortune. Il paraissait étonnant en ce cas que Mme Hawton eût un joyau du prix de celui que portait maintenant Serena.

Et ce domestique ,si parfaitement stylé!.. un vrai domestique de grande maison... Il servait le père de M. Hawton d'après ce que disait celui-ci. Or, des gens sans fortune n'ont pas un domestique comme celui-là... et ceci me donne à penser... Je crains que ce jeune homme ne soit tout simplement un aventurier.

M. Beckford écarquilla les yeux.

—Ah! par exemple, il n'en a pas le genre!

Mais Mme Beckford tenait à sa nouvelle idée, et elle la répandit parmi ses connaissances, avec des soupirs d'inquiétude.

—Cette petite que j'ai élevée..., la donner à cet inquiétant étranger! Mon gendre est d'une imprudence coupable!... Mais, hélas! que pouvons-nous contre l'entêtement des hommes?

De mauvaise grâce, elle avait présenté Serena à quelques-unes de ses relations. Les compliments qu'on lui fit sur la charmante fiancée amenèrent chez elle et chez Simonne une recrudescence d'hostilité à l'égard de la jeune fille.

Ces jours de fiançailles étaient donc particulièrement pénibles pour Serena. Parfois, elle aspirait au moment où elle quitterait cette maison. Puis, la crainte reprenant le dessus, elle eût voulu reculer l'instant où elle partirait d'ici, seule avec Ralph Hawton.

Un après-midi—huit jours avant la date fixée pour le mariage—Ralph, en venant faire sa visite de fiancé, tomba sur une réunion d'amies des maîtresses de maison qui papotaient en prenant le thé. Mme de la Ridière et Simonne firent à l'arrivant un accueil maussade, dont il ne parut, d'ailleurs, aucunement gêné. La vieille dame dit à sa petite-fille:

—Sonne Léonie, Simonne, pour qu'elle aille chercher Serena qui est au jardin, je crois?

Ralph dit aussitôt:

—Ne vous dérangez pas, Mademoiselle. Je vais y aller.

Simonne n'osa l'accompagner, en dépit de l'ordre muet que lui en donnait Mme de la Ridière. Car l'ingénieur lui en imposait.

Serena travaillait dans le bosquet. En se hâtant, elle finissait une robe, car son maigre petit budget ne lui permettait pas des frais de couturière et, de son tuteur, elle ne voulait accepter autre chose que la robe de mariée.

—Je viens vous chercher dans votre retraite, Mademoiselle, J'ai pu échapper à vos cerbères...

Elle eut un sourire discret et charmant.

—On devait me faire prévenir de votre arrivée. Je m'étais réfugiée ici, pour être plus tranquille...

—Et vous avez très bien fait. Restons-y un peu, voulez-vous, avant d'aller retrouver cette assemblée de pies.

Serena eut un joli rire très doux.

—Comme vous les traitez! Si elles vous entendaient!

—Elles seraient médiocrement flattées? Tant mieux!... Que faites-vous là, infatigable travailleuse?

—C'est une robe que je finis.

—Une robe pour vous?

—Mais oui.

—J'aime beaucoup cette nuance... Vous devez avoir du goût, d'ailleurs—un goût inné, car ce n'est pas près de ces dames que vous l'auriez acquis.

Entre les feuillages du bosquet, des points de lumière s'insinuaient et dansaient sur les cheveux bruns, sur le visage palpitant d'émoi.

Le jeune homme eut un frémissement d'impatience et ses paupières s'abaissèrent sur ses yeux où passait une lueur ardente, aussitôt voilée par l'ironie.

—Vous aimez la toilette, sans doute?... Vous seriez très aise de vous parer de bijoux, d'être très élégante?

—Je ne dis pas que j'en serais fachée... Mais je vivrai très heureuse sans cela!

—Vous ne connaissez pas la vie. Mais

UN REMEDE GRATIS

Pour rendre le teint clair et la peau veloutée



Permettez-nous de vous envoyer *absolument gratis*, une bouteille de remède qui guérit les *boutons*, la *peau huileuse* ou *farineuse*, fait disparaître le *masque*, les *rides*, les *pustules*, les *boutons à tête noirs*, redonne à la peau toute sa *souplesse* et sa *fraîcheur de jeunesse* et rend le *teint clair*, *velouté* et *couleur de rose*. Ce remède est universellement connu sous le nom de

LAIT DES DAMES ROMAINES

surnommé "*Nourriture de la Peau*". Il se vend dans toutes les parties du monde civilisé, *50c la bouteille*. Tout ce que nous vous demandons, c'est de nous envoyer votre adresse avec *10c* pour payer les frais de malle et emballage, et nous vous enverrons une bouteille n'importe où, sans autres frais. *Ecrivez aujourd'hui.* Adressez

COOPER Co., Chs. H1, 155 Rue des Commissaires, Montréal

sans doute ne parlerez-vous plus ainsi, dans quelque temps.

—J'espère que si, car, autrement, c'est que je serais devenue bien frivole!

—Vous auriez cela de commun avec quantité de femmes, en tout cas.

L'accent mordant surprit Serena. Ralph vit cet étonnement dans le pur et sincère regard levé sur lui. En se penchant vers Serena, le jeune homme prit la petite main où étincelait le rubis des fiançailles, et dit avec la même ironie:

—Je crois que presque toutes les femmes sont incapables de résister à l'attrait du luxe, de la vie élégante. Entre l'amour sans fortune et la fortune sans amour, elles choisiront la seconde alternative.

Serena protesta.

—Oh! non, non!

Ses cils battirent sur les beaux yeux où la tendresse ingénue, qui remplissait son cœur, venait de se révéler pleinement à Ralph.

Pendant quelques instants, la bouche du jeune homme trembla; puis un pli se forma sur son front,tandis qu'il répliquait avec une gaieté forcée:

—Vous n'avez pas vécu encore. Plus tard, vous reconnaîtrez sans doute que j'ai dit vrai. Les sentiments désintéressés sont rares, croyez-le. Il faut en prendre notre parti, raisonnablement, et ne pas trop demander à la vie.

La jeune fiancée se sentait de plus en plus subjuguée, en dépit du malaise causé par les déclarations de Ralph, qui le laissaient voir tellement sceptique, au sujet de l'amour désintéressé.

Et, toute frémissante de son craintif bonheur, Serena se laissait envelopper par le charme impérieux de Ralph Hawton, en oubliant l'heure, Mme de la Ridière, Simonne...

Cette dernière apparut tout à coup.

—Grand'mère se demande ce que vous devenez!



(4)

Ralph riposta, avec sa nonchalante aisance accoutumée:

—Mais vous le voyez, nous sommes en train de causer. Vous pouvez donc rassurer Mme de la Ridière, Mademoiselle.

Simonne rougit de colère. Ralph ne se privait pas d'user d'une ironie peu appuyée, qu'il savait manier de façon à toucher l'adversaire au bon endroit. Plus d'une fois Mme de la Ridière et sa petite-fille en avaient été les victimes.

Simonne dit d'un ton revêche:

—Il n'y a plus personne au salon; le thé est froid, maintenant.

—Eh bien, nous nous en passerons!... N'est-ce pas, Mademoiselle Serena? Vous n'y êtes pas habituée, d'ailleurs?

—Oh! pas du tout!

—Mais vous?... reprit Simonne, un anglais cela ne peut se passer de thé?

—Mais si, je vous assure...quand on est occupé agréablement.

Simonne pinça les lèvres, en glissant un coup d'œil jaloux vers sa cousine.

Ce soir-là Mme de la Ridière adressa une semonce à Serena. Comment avait-elle osé demeurer si longtemps au jardin avec M. Hawton? C'était ridicule, inconvenant—bien digne d'ailleurs d'une petite fille si peu intelligente...

Serena essayait de rester calme, mais sa rougeur disait sa pénible émotion, devant une sortie si injustifiée, qu'appuyaient les ricanements de Simonne et d'Eustache.

M. Beckdorf prit sa défense. Etait-ce le contact de la volonté de Ralph qui le galvanisait ainsi? Il parla avec quelque fermeté, tenant tête à sa belle-mère.

Et il déclara, de ce ton péremptoire que prennent les faibles quand ils veulent faire montre d'autorité:

—Tout ceci a trop duré. Il faut que Serena et son fiancé puissent causer ensemble plus intimement.

Mme de la Ridière éclata:

—Eh bien, qu'ils causent donc!... Si vous croyez que j'avais plaisir à jouer ce rôle de chaperon! Je le faisais par devoir, Monsieur!... Maintemant je ne m'occupe plus de rien!

Cet incident aggrava l'hostilité des deux femmes à l'égard de Serena. De plus, elles affectaient maintenant de se montrer pour Ralph fort désagréables et de ne s'occuper en rien de tout ce qui concernait le mariage.

L'ingénieur paraissait fort satisfait de cette nouvelle attitude. Il ne demandait qu'à être délivré de ces insupportables indiscrètes, ainsi qu'il le déclara sans ambages à Serena, un après-midi, pendant qu'ils causaient, seuls cette fois ,dans le salon.

—J'espère vous faire oublier ces jours pénibles, disait-il en baisant les doigts qui s'abandonnaient entre ses mains.

Serena souhaitait voir plus d'émotion dans ces yeux aux reflets orangés, qui la tenaient sous le charme. Elle avait, parfois, l'impression que Ralph possédait une nature ardente, et qu'il la maintenait sous cette apparence de froideur par un puissant effort de volonté. A d'autres moments, elle croyait voir se durcir cette belle physionomie et ses craintes la reprenaient, voilant la joie de son timide amour.

Ainsi, dans des alternatives de bonheur et d'inquiétude, passèrent les derniers jours de fiançailles. Et le matin du mariage arriva, clair, doux, ensoleillé.

Ce fut la plus simple des cérémonies. Mme de la Ridière n'avait adressé que de rares invitations. Ralph, de son côté, n'avait pas de famille. Seul était venu un de ses amis, un Anglais, sir William Lenney, son second témoin.

La petite église se trouvait pleine de curieux du village, et les mariés furent fort admirés.

Mme de la Ridière n'avait pas jugé nécessaire de commander un déjeuner plus soigné qu'à l'ordinaire. Elle pensait, ainsi, se venger de son gendre et de Serena, en même temps que montrer à Ralph le peu de cas qu'elle faisait de lui et de son ami. Ce fut elle, cependant, qui se trouva la plus mortifiée, en la circonstance. Le service de tous les jours, que Mme de la Ridière avait jugé"assez bon", et le ruolz désargenté apparurent tout à coup affreux à Simonne, manié par les doigts fins de sir William.

Ce jeune homme ,de mine aimable et distinguée, devait être riche, si l'on en jugeait par le cadeau superbe offert aux nouveaux mariés. Ralph avait dit:"C'est mon meilleur ami d'enfance", sans donner d'autres détails. Pendant le déjeuner, Simonne, placée près de lui, essaya de le faire causer, au sujet de l'ingénieur et de sa famille. Mais elle se heurta à une réserve infranchissable.

Le déjeuner terminé, Serena monta dans sa mansarde pour quitter sa toilette de mariée. Depuis le matin, elle retenait ses larmes. Son triste sort d'orpheline ne lui était jamais apparu si dur qu'aujourd'hui. Ni Simonne, ni Mme de la Ridière n'avaient paru se soucier d'elle, et c'était Léonie qui l'avait aidée à s'habiller.

Maintenant, son cœur débordait. Cependant, il lui fallait se contenir encore. Ralph l'attendait, pour l'emmener à sa demeure... Avec des mouvements fébriles, elle revêtit sa robe mauve, un modeste crépon de coton dont elle avait fait une chose charmante, et se coiffa d'un chapeau de paille bise sur lequel ses doigts habiles avaient chiffonné un nœud gracieux. Alors, quand elle fut prête, elle jeta un dernier regard sur cette petite chambre garnie de meubles de rebut, étouffante l'été, glaciale l'hiver. Elle y avait souffert, physiquement et moralement surtout. Mais que lui réservait l'avenir?

Ralph!... L'avenir... le mystère...

Un frémissement agita la jeune femme. Elle jeta vers Dieu l'appel de son cœur inquiet, au seuil de sa nouvelle vie.

Ralph l'attendait au rez-de-chaussée. Les deux jeunes gens quittèrent la maison Beckford et prirent le chemin du pavillon.

Le bruit d'un moteur d'automobile arriva jusqu'à eux. Ralph dit en riant:

—Voilà sir William qui s'en va. Il en a plus qu'assez de Mme de la Ridière et de Mlle Beckford, ce pauvre Willy! Et il m'a déclaré tout à l'heure, quand j'ai pris congé de lui:"Comment, il a fallu que miss Dochrane vive près de ces deux commères pretentieuses? La pauvre enfant, je la plains de toute mon âme!"

Entre les lèvres de Ralph glissa ce sourire nuancé d'ironie, mais non sans douceur, qui donnait à sa physionomie une subtile séduction.

—...Et il a ajouté:" Elle aura, heureusement, quelque bonheur comme compensation".

Sa main prit celle de Serena et la glissa sous son bras.

—...Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour que vous soyez heureuse, Serena.

Elle leva les yeux, et dit spontanément:

—J'ai confiance en vous!

Puis Ralph eut un rire légèrement railleur, en ripostant:

—Vous avez un peu oeur de moi aussi, n'est-ce pas?... Mais rassurez-vous! Mon

seul desir est de vous faire une vie aussi agréable qu'il me sera possible.

Serena balbutia:

—Je vous remercie...Vous êtes très bon...

Mais son cœur se serrait, dans l'attente vaine du mot affectueux qui lui eût été plus doux que ces calmes assurances d'une existence heureuse.

Le pavillon était une gentille demeure de briques. Dans l'étroit vestubule, le domestique apparut à l'appel de son maître.

—Le thé est prêt, Christopher?

—Oui, Monsieur.

Le regard de Serena glissa vers le serviteur si correct, si imposant. Oserait-elle lui commander quelque chose?... Le changement était trop grand, entre Léonie et ce personnage de haut style!

Christopher servit le thé sur un superbe plateau de laque, reste d'un passé plus fortuné sans doute, comme la théière d'argent, les tasses de vieux Chine...,comme Christopher lui-même.

Puis Ralph conduisit Serena à sa chambre. Ici encore, tout était d'une simplicité extrême, et disait la médiocrité de la fortune, sauf, toutefois, un admirable crucifix suspendu au-dessus du lit, et un portrait de femme dans un cadre superbe.

Ralph désigna ce dernier à Serena.

—Voici ma mère.

Elle attacha longuement son regard sur le beau visage aux yeux fiers et profonds. Puis elle murmura:

—Comme vous lui ressemblez!

—En effet, on me l'a toujours dit. Nous nous aimions beaucoup, et sa mort a été l'une de mes grandes souffrances.

Un peu d'émotion passait dans sa voix.

—J'aurais tant aimé la connaître! dit timidement Serena.

Ralph sourit, en la regardant avec une expression adoucie.

—Je suis certain que vous lui auriez plu beaucoup. A moi ,elle a manqué cruellement, dans une circonstance de ma vie...

Il s'interrompit, avec une lueur de souffrance au fond des yeux.

Puis il acheva:

—Je crois du moins qu'elle aurait approuvé le choix que j'ai fait. Vous avez toutes les qualités qu'elle prisait chez une jeune personne, Serena, et je ne puis que vous souhaiter de marcher sur ses traces.

Serena dit spontanément:

—Je m'y essayerai, du moins! Mais j'espère que vous voudrez bien m'aider, me conseiller...

Son regard ,éclairé de chaude tendresse, se levait sur Ralph, dont les yeux se foncèrent comme sous l'afflux d'une émotion puissante. Son bras s'étendit, entourant les épaules de la jeune femme...

—Vous trouverez toujours près de moi l'aide dont vous aurez besoin, ma chère Serena. Je vous le répète, mon seul désir est de vous voir heureuse...

Puis son bras retomba, la vive lueur de son regard se voila. Et il dit avec calme:

—Reposez-vous. Ne vous fatiguez pas à des rangements. Vous aurez bien le temps, demain et les jours qui suivront.

Quand il fut sorti, Serena regarda la campagne qui s'étendait au delà du pavillon. En son âme s'agitait encore ce mélange de joie et d'inquiétude, les deux sentiments qu'elle éprouvait en présence de Ralph ou en pensant à lui. Sa main s'appuyait sur son front, là où s'étaient posées les lèvres de Ralph, et, les paupières closes sur ses yeux pleins d'un doux émoi, elle se prit à songer qu'il l'aimait, qu'elle serait heureuse, comme il l'avait dit.

VI

Quinze jours après leur mariage, M. et Mme Hawton firent leur visite de noces à Mme Sorbin, au curé, et, en dernier lieu, à Mme de la Ridière.

Ils ne trouvèrent pas celle-ci; elle était à Echanville avec Simonne.M, Beckford, que les jeunes mariés avaient été voir à son bureau, déclara le soir que Serena, plus jolie que jamais, semblait vraiment satisfaite de son sort.

Mme de la Ridière leva les épaules.

—Devant son mari, cette petite ne va pas laisser voir ses désillusions, j'imagine?

—Mais enfin, pourquoi aurait elle des désillusions?

—Parce que ce jeune homme ne me dit rien qui vaille. Mais il vous a embobeliné, par son air, ses manières, sa façon de regarder les gens avec insolence...

—Oh! insolence!

—Parfaitement! Mais vous ne sentez pas ces choses-là, vous! Ah! nous avons eu de la patience, en le supportant pendant les fiançailles! Mais j'espère bien que maintenant il restera chez lui!

Ce vœu devait être exaucé. Ralph avait dit à sa femme:

—Nous irons faire une vislte à Mme de la Ridière. Mais ce sera fini ensuite. Le jour où elle viendra nous la rendre, avec Mlle Beckford, Christopher dira que vous êtes sortie. Car je ne me soucie pas que ces malveillantes pénètrent ici.

La nature fine et sensible de Serena avait trop souffert près de ces femmes, pour qu'elle souhaitât conserver des relations avec elles.

Pour tout autre qu'elle l'existence eût paru monotone et sévère, dans ce pavillon d'où Ralph était absent une partie du jour. Ils n'avaient pas de relations, en dehors des Sorbin, chez qui ils dînaient une fois dans la semaine. Elle restait donc solitaire, en l'absence de son mari, travaillant à son trousseau, peu compliqué, car Ralph avait dit, en la conduisant à Echanville pour en acheter les matériaux:

—Prenez le nécessaire pour le moment. Point n'est besoin d'avoir rien à l'avance. Nous verrons, plus tard, si les circonstances nous permettent d'aller un peu plus largement.

Serena trouvait toute naturelle cette économie, étant données surtout les dépenses que Ralph avait dû faire pour le mariage.

Chaque jour, Ralph faisait faire une promenade à sa femme. Généralement, ils s'entretenaient en anglais, langue que Serena avait apprise au couvent, mais qu'elle parlait incorrectement encore. Il semblait tenir beaucoup à ce qu'elle lui devînt aussi familière que le français et, le soir, il lui lisait et commentait les œuvres d'écrivains de son pays. Ces moments-là étaient attendus de Serena avec impatience. Sa vive intelligence trouvait une jouissance très haute dans ces entretiens avec un esprit de cette valeur.

Il se montrait bon pour elle, soigneux de sa santé, évidemment désireux de lui procurer les satisfactions que lui permettait sa position modeste. De son côté, elle lui obéissait joyeusement, parce que sa volonté n'était jamais en désaccord avec la conscience de Serena.

Mais il parlait peu de lui et de sa famille—sauf toutefois de sa mère, qui semblait avoir été la grande affection de sa vie. Serena apprit ainsi qu'elle était morte en Angleterre, six ans auparavant, chez ce vieux cousin dont Ralph avait parlé un jour.

—Et vous n'avez pas d'autres parents?

—J'avais un cousin plus jeune, qui est mort il y a quelques mois.

—Alors vous êtes presque sans famille?

—Pas tout à fait. En dehors de ce vieux parent, que je n'ai plus revu depuis cinq ans, à la suite d'une brouille survenue entre nous, il me reste des cousines assez éloignées, deux vieilles filles, dont l'une m'écrit parfois.

Serena avait remarqué, en effet, dans le courrier, une enveloppe timbrée d'Angleterre. Ralph lui montra la photographie de celle qu'il appelait "ma cousine Sabina". C'était une femme d'une quarantaine d'années, aux yeux tristes et rêveurs. Serena la trouva sympathique et elle le dit à son mari.

—Oui, c'est une bonne personne et qui m'est fort dévouée. Malheureusement, la pauvre femme est devenue sourde, à la suite d'une peur qu'elle eut il y a quelques années, et son cerveau s'est légèrement dérangé. Oh! très légèrement, d'ailleurs, car ses lettres sont en général fort sensées.

—Et la photographie de sa sœur, l'avez-vous?

—Non. Celle-ci ne m'est aucunement sympathique... Tenez,voici le portrait de mon vieux parent..., puis celui d'Emil Adley, le cousin dont je vous parlais tout à l'heure...

Serena dit spontanément:

—Oh! je n'aime pas celui-ci!

—Vraiment?... Si vous aviez eu à choisir entre lui et moi?...

Elle s'écria, avec ardeur:

—Oh! Ralph!... Pouvez-vous me faire cette question?

—Mais elle est très naturelle! La preuve en est que ce choix a été fait au profit d'Emil.

—Oh! ce n'est pas possible!

Il rit avec un peu d'ironie.

—Ceci est flatteur pour mon amour-propre. Mais il s'est trouvé une femme

NOUVEAUTÉS DU PRINTEMPS

Nous venons de recevoir direct de Paris, un assortiment complet de Blouses Parisiennes dernier cri, ainsi que Cols et Vestis, garnis de dentelles filet et d'Irlande. Une visite est sollicitée.

647 Rue Ste-Catherine Ouest

M. F. Cahill & Company

Tél. Up. 1360 Angle de la rue Crescent

qui m'a préféré mon cousin héritier d'une brillante position et d'une fortune superbe... Et bien des gens lui ont donné raison.

—Je ne suis pas de ce nombre!... A moins qu'elle eût de l'affection pour lui...

—Non, elle n'en avait pas. Emil n'était pas un homme qu'on pût aimer.

—Alors, c'est très mal, si elle l'a épousé seulement pour sa fortune future!

—Oh! reprit Ralph elle n'est pas la seule! Vous verrez que l'intérêt, partout, est le grand moteur des actions humaines. Vous verrez comment le monde se met aux pieds de ceux qui possèdent les honneurs et la puissance de l'argent.

Il leva les épaules et dit de son ton habituel:

—Ma chère Serena, nous allons lire un peu de Shakespeare, n'est-ce-pas?

Mais Serena n'écouta la lecture que d'une oreille distraite. Elle pensait à cette femme inconnue, qui avait eu à choisir entre Ralph Hawton et Emil Adley...Elle se disait, avec une sorte de crainte et de méfiance: "Il l'aimait, peut-être?... Il l'a demandée en mariage, et elle lui a préféré l'autre?... Alors il n'a jamais pardonné... Ah! comme je voudrais lui faire oublier cela, et lui montrer qu'il peut exister une tendresse dévouée, absolue, en dehors de tout intérêt!"

Mais cette tendresse qui remplissait son cœur, Serena n'osait la laisser voir tout entière à Ralph, car elle était de celles dont l'âme se referme, quand elle ne trouve pas en l'être aimé une chaleur correspondant à la sienne.

Et pourtant, parfois... il lui semblait que la froideur de Ralph n'était qu'un masque, et qu'une lutte violente se livrait dans cette âme d'homme...

Il restait toujours parfaitement maître de lui, même lorsque se manifestaient ces rares éclairs, après lesquels il se montrait froid, presque indifférent.

Pourtant, en dépit de ces doutes, la jeune femme se sentait heureuse

Elle put le dire sincèrement à M. Beckford, une après-midi où il vint la voir.

Il se frotta les mains, en déclarant:

—Ah! tant mieux! Dis donc, à propos, ma petite, sais-tu qu'elles sont furieuses, ma belle-mère et Simonne de n'avoir pas été reçues quand elles sont venues te voir? Elles prétendent que tu y étais...

Voyant que Serena rougissait, il lui frappa sur l'épaule, avec un bon rire:

—Ah! ah! c'était vrai!... Et maintenant, on t'en veut à mort, parce que tu n'as pas renouvelé ta visite.

Serena dit avec embarras:

—Ralph désire que je m'en abstienne, car il ne peut souffrir Mme de la Ridière...

—Oui, oui, je le comprends! Bah! ne vous occupez pas de ce qu'elle peut dire!

Ralph, étant entré sur ces entrefaites, invita le visiteur à dîner pour le lendemain. Ce fut un beau tapage, quand M, Beckford apprit cette nouvelle chez lui! Mme de la Ridière, indignée, déclara:

—Je croyais que cet individu avait au moins le sentiment des convenances! Voyez-vous cette impertinence de vous inviter et de nous laisser de côté!

Simonne s'écria:

—Il se croit tout permis, cet ingénieur de rien du tout! On l'a accueilli ici très aimablement et il nous remercie par une insolence!... Au moins, j'espère, papa, que vous avez refusé?

M. Beckford bredouilla:

—Non... C'était difficile...

—Vous ne savez donc pas, dit Mme de la Ridière, ce que c'est que la dignité?... Nous, de notre côté, nous saurons quelle attitude prendre, quand nous nous rencontrerons avec cette petite sotte ou son mari.

Quelques jours plus tard, passant avec sa petite-fille près du pavillon dans le jardin duquel ses yeux fureteurs avaient découvert Ralph et Serena, elle fit à voix très haute une réflexion désagréable, qui parvint jusqu'aux intéressés.

Serena rougit, mais Ralph eut un léger rire de sarcasme en murmurant:

—Dire que nous pourrons voir ces êtres-là rampant à nos pieds, un jour!

Serena leva sur lui un regard interrogateur. Il effleura ses cheveux d'une caresse:

—Vous n'apprécieriez pas ce plaisir-là, puisque vous n'admettez pas la vengeance. Mais peut-être seriez-vous très contente d'être riche et d'occuper une situation enviée?

—Non, je suis heureuse ainsi!

—Vous ne désirez rien autre chose?

—Rien...sinon de vous donner un peu de bonheur.

—Mais vous m'en donnez, ma chère... vous m'en donnez. Soyez rassurée sur ce point.

Le ton était léger, et impressionna désagréablement Serena, qui ne vit pas l'expression émue du regard détourné.

Ralph reprit, après un silence:

—Je persiste à croire qu'une vie élégante, un entourage luxueux vous plairaient beaucoup.

Elle répliqua:

—C'est possible. Mais je ne verrais pas là le bonheur.

—Bah! qu'en savez-vous? Sur ce point-là ,vous êtes complètement ignorante, ma chère enfant.

—Eh bien! je souhaite le demeurer toujours!

—Oh! oh! souhait téméraire! Il ne sera pas exaucé, d'ailleurs... Sur ce, je vous laisse, car je dois retourner à l'usine et je rentrerai un peu tard.

Il se pencha, mit un baiser sur la main de la jeune femme et s'éloigna

La pensée de Serena suivait Ralph. Une fois de plus, elle venait de sentir chez lui ce scepticisme qui semblait s'attaquer spécialement aux femmes. Elle en comprenait le motif, depuis qu'il lui avait parlé de son cousin Emil. Evidemment, il avait été blessé, désillusionné...

Cependant, il devait bien voir qu'elle était sincère, la tendre affection de Serena... Pourquoi avait-il l'air de croire qu'elle était, au fond, vaine, frivole, avide de richesse comme celle qui lui avait préféré la fortune à venir d'Emil Adley?

Elle secoua la tête, en souriant. Vraiment, elle avait l'impression qu'il ne pensait pas ce qu'il disait, en parlant ainsi!

Vers sept heures, en quittant le jardin, elle rencontra Christopher qui sortait, un télégramme à la main.

—Ceci vient d'arriver pour Monsieur; je vais le lui porter.

Serena se demandait:"Est-ce quelque nouvelle fâcheuse?... peut-être d'Angleterre?... Une de ses cousines, ou son vieux parent?"

Quand elle entendit le pas de Ralph sur le gravier du jardin, elle sortit de sa chambre et s'avança vers l'escalier.

Mais elle s'immobilisa au bord de la première marche.

La voix de Ralph disait:

—Vous préparerez ma valise, Christopher, avec le nécessaire pour la cérémonie. Dès que nous serons partis, vous emballerez ici les objets que je veux conserver, vous les mettrez au chemin de fer, et, les clefs du pavillon remises à M. Sorbin, vous viendrez nous rejoindre à Leinborough-Castle.

—Oui, mylord.

—Et si des curieux viennent vous ennuyer de leurs questions, ayez soin de les renvoyer à leurs affaires.

—Mylord peut être tranquil.

Ralph se dirigea vers l'escalier. Serena rentra dans la chambre. Elle se disait, un peu ahurie:"Voyons,... Qu'est-ce que signifie cela?"

Quand Ralph entra, elle leva sur lui un regard interrogateur.

—On m'annonce, dit-il, la mort de mon vieux cousin, lord Felborne. Comme je suis son héritier, il faut que je me rende là-bas Naturellement, vous m'accompagnerez.

Elle répéta, les yeux agrandis par la surprise:

—Vous êtes... l'héritier?

—Je suis maintenant le comte de Felborn, pair d'Angleterre et possesseur d'une des plus belles fortunes du Royaume-Uni.

Sa voix restait calme; mais un éclair de triomphe luisait en ses yeux.

—Je vous ai ménagé une agréable surprise, n'est-ce-pas?

—Quand vous m'avez épousée, vous saviez?...

—Que j'étais l'héritier de lord Felborne?. Mais oui, puisque Emil Adley, son plus proche parent, était mort. La fortune, en grande partie en majorat, devait de ce fait me revenir sans conteste. Mais mon cousin, oubliant nos dissentiments, m'a tout légué.

Serena demanda:

—Pourquoi m'avez-vous caché cela?

—Mais parce qu'il me plaisait de vous faire un jour cette surprise. En outre, j'aime mieux que vous ayez épousé l'ingénieur Ralph Hawton plutôt que l'héritier du comte de Felborne.



Il songea un moment, les sourcils un peu rapprochés, puis il reprit:

—Nous prendrons le train demain matin. Emportez simplement le nécessaire, pour quelques jours. Christopher nous apportera le reste. A Leinborough-Castle on vous confectionnera ce qu'il faudra pour votre deuil.

—Et... nous habiterons l'Angleterre?

—Une partie de l'année ,du moins... Cela vous contrarierait-il?

Elle dit vivement:

—Oh! non!... Du moment où je suis avec vous!... Mais...

Elle s'interrompit, hésitante.

Ralph pencha vers elle son visage attentif

—Quoi donc?

—Une comtesse de Felborne doit être une très grande dame... et moi... je ne saurai pas...

—Allons donc! Vous êtes ,par votre mère ,de race aussi noble que la mienne et parfaitement douée pour le rôle que vous aurez à remplir. Maintenant, allons dîner, puis vous ferez vos preparatifs.

—Aurai-je le temps d'aller voir mon cousin Beckford?

—Non, car le train part de fort bonne heure. Ecrivez-lui un mot que Christopher lui portera.

—Je puis lui dire ce qui arrive?

—Mais certainement!

Serena murmura, sans pouvoir s'empêcher de sourire:

—Je voudrais bien savoir ce que vont dire Mme de la Ridière et Simonne?

—Ce serait en effet très intéressant!... Vous voyez, Serena, quand je vous promettais une revanche? La voici, telle que probablement vous n'auriez osé la souhaiter.

—Je n'ai pas de revanche à prendre, Ralph, je vous l'ai déjà dit. Ces femmes ont été mauvaises pour moi, mais je leur pardonne.

—Elles recevront néanmoins leur punition par le seul jeu des événements, dit Ralph. Imaginez-vous le désespoir de Simonne, à l'idée qu'elle avait là, sous la main, un membre de la plus vieille noblesse d'Angleterre, héritier d'une immense fortune, et qu'elle l'a laissé enlever par sa cousine?... Et Mme de la Ridière qui me faisait une mine si maussade?... Ce serait amusant de les entendre et de les voir, quand elles apprendront la nouvelle!

Prenant la main de Serena, il emmena vers la salle à manger la jeune femme qui se demandait si tout ce qu'elle venait d'entendre n'était pas un rêve.

***

Ce fut, en effet, un effondrement, quand, le lendemain, M. Beckford lut à sa belle-mère et à sa fille le billet écrit par Serena.

Mme de la Ridière s'exclama en joignant ses grosses mains chargées de bagues:

—Ce jeune homme s'est conduit d'une manière abominable!... On ne cache pas des choses pareilles!... Comte de Felborne, vous dites?... et riche?

—Serena écrit: "Une très grosse fortune"

—C'est inouï!... C'est à en perdre la tête!... Cette petite fille... De quoi aura-t-elle l'air dans cette position-là? Il aurait fallu au comte de Felborne une femme.... une femme comme Simonne , par exemple.

Mlle Beckford dit d'une voix sifflante:

—Il en aura bien vite assez, de cette Serena, de cette petite coquette, soi-disant naïve.

M. Beckford protesta encore.

—Coquette, Serena? Que vas-tu chercher là?

Simonne haussa les épaules.

—Vous vous êtes laissé prendre à ses airs de sainte Nitouche; mais grand-mère et moi l'avons bien jugée.

—Absolument! appuya Mme de la Ridière. Je vous l'ai dit, Charles, autoriser ce mariage était une folie! Ces jeunes gens ne se convenaient en aucune façon, et le comte de Felborne aurait fini par s'apercevoir qu'une autre jeune fille réalisait parfaitement tout ce qu'il pouvait désirer.

"Allons, bon, voilà que c'est de ma faute si ce jeune homme n'a pas choisi ma fille! pensa M. Beckford. Je doute fort qu'il y eût jamais songé, car Simonne—je m'en rends compte—n'a pas du tout le genre qui peut convenir à un homme comme celui-là. Tandis que Serena!... Je crois au contraire qu'ils sont parfaitement assortis."

VII

—Voici Tringham, Serena.

La jeune femme jeta un coup d'œil sur la campagne, noyée dans la brume d'une pluie persistante, et ramena son regard vers Ralph, assis en face d'elle dans le compartiment.

—Quel dommage de n'avoir pas un rayon de soleil!

—Je le déplore, car Leinborough-Castle sous la pluie est mélancolique et j'aurais aimé que votre impression première fût agréable.

Elle eut son tendre sourire:

—Oh! avec vous, je serai bien partout!

Il ne releva pas ces paroles.

Ce n'était pas sans appréhension que Serena voyait approcher le moment où elle connaîtrait cette demeure, et les parentes pauvres, lady Sabina et lady Deborah Hasbyll, qui attendaient l'héritier de Lord Felborne.

Comment serait-elle accueillie? par ces personnes qui ignoraient son existence?... Car Ralph lui avait appris qu'il ne leur avait pas fait connaître son mariage, préférant, avait-il ajouté qu'elles eussent la surprise complète.

Au cours du voyage, il avait donné à sa femme quelques détails sur sa famille.

Son père, Lewis Hawton, officier dans l'armée des Indes, avait connu Blanche de Castilly au cours d'un voyage en France. Elle était pauvre et lui n'avait qu'une fortune médiocre. Néanmoins il l'épousa et l'emmena aux Indes ,après l'avoir présentée à lord Felborne, chef de la famille.

Trois ans plus tard, il mourait, laissant sa femme avec un enfant de deux ans, dans une situation financière embrouillée.

Lord Felborne offrit alors l'hospitalité à la veuve de son petit cousin. Il était de caractère original, autoritaire et peu facile à vivre, disait-on. Mais il appréciait la nature droite, énergique et douce à la fois de la jeune veuve dont, en outre, la beauté, la rare distinction flattaient son orgueil. D'un commun accord ils dirigeaient l'éducation de Ralph, que lord Felborne préférait ouvertement à Emil Adley, héritier du titre. Ainsi, Ralph fut élevé dans ce milieu de faste aristocratique et reçut l'éducation d'un grand seigneur, qui s'adaptait fort à ses goûts.

Sa mère ,très prudente, tenait à ce qu'il travaillât et eût les moyens d'être indépendant, s'il le fallait un jour. C'est pourquoi il acquit ses diplômes d'ingénieur, qui lui servirent lorsque, s'étant brouillé avec lord Felborne, un peu après la mort de Mme Hawton, il gagna la France pour y chercher une situation.

Du motif de ce dissentiment qui l'avait séparé de son parent, il ne dit mot à Serena. Mais il déclara qu'il n'en avait jamais voulu à lord Felborne, victime, à ce moment-là, des manœuvres hypocrites d'une intrigante

Ralph avait parlé à sa femme de Leinborough-Castle, demeure des comtes de Felborne, ainsi que de l'hôtel de Londres et d'un second château situé dans le Sussex. La jeune femme l'écoutait comme en un rêve... Et voici que le train s'arrêtait à la petite station de Tringham, qui desservait le domaine de Leinborough.

Sur le quai se tenaient un personnage maigre et raide, vêtu de noir, et deux domestiques en livrée de deuil.

L'homme maigre s'avança et s'inclina devant Ralph.

Le jeune homme dit avec un mélange d'affabilité et de hauteur:

—Bonjour, Dickson... Toujours fidèle au poste?

—Toujours, my lord... Et je suis heureux d'être le premier à saluer Votre Seigneurie...

Ralph se détourna pour offrir sa main à la jeune femme, qui apparaissait au seuil du compartiment.

Quand elle fut sur le quai, il dit, en désignant l'homme dont la physionomie exprimait la stupéfaction:

—Serena, voici Dickson, l'intendant de Leinborough, un des meilleurs serviteurs qui existent sur la terre... Dickson, Leinborough-Castle aura désormais une châtelaine.

L'intendant, ahuri, s'inclina de nouveau, tandis que Serena lui adressait un mot gracieux—"tout à fait ce qui convenait", lui déclara plus tard son mari avec satisfaction.

Les nouveaux châtelains sortirent de la gare, salués respectueusement au passage. Deux voitures attendaient dans la cour: un phaéton attelé de chevaux superbes, et un omnibus pour les bagages,



Voyez les dernières créations de Paris et New-York ainsi que nos plus récents modèles.

The Flora Shoppe

(Flora Douglas)

464 Avenue Union

—Que signifie cette voiture découverte? demanda Ralph.

—C'est Mrs Adley qui a donné l'ordre, my lord...

—Ah! c'est Mrs Adley qui a eu cette belle idée?... Alors, nous allons être obligés de monter dans l'omnibus aux bagages, car je ne veux pas vous exposer à la pluie, Serena.

—Mais il ne pleut plus du tout, voyez!... Et cette promenade au grand air me sera très agréable.

—Soit, à condition d'être bien couverte.

L'intendant dit respectueusement:

—Il y a un manteau dans la voiture, my lord.

—Eh bien! donnez-le à lady Felborne.

L'élégante voiture quitta la gare, emportée par les chevaux pleins de sang que conduisait avec maîtrise le nouveau lord Felborne.

Ralph dit d'un ton indifférent:

—Vous trouverez à Leinborough-Castle la veuve de mon cousin Emil, avec sa fille. Lord Felborne les hébergeait... Mais moi, je n'ai pas l'intention de les garder.

Serena avait sur les lèvres cette interrogation: "Est-ce la femme qui vous a préféré cet Emil?..." Mais elle n'osa la formuler, et se contenta d'objecter:

—Si elles sont pauvres?...

Il ne répondit pas, mais un sourire de froide raillerie entr'ouvrit ses lèvres.

Puis il annonça bientôt:

—Voici l'entrée de Leinborough-Castle.

Ralph arrêta les chevaux devant une porte qui laissait voir un hall immense, voûté, superbement éclairé. Jetant les guides à un domestique, il mit pied à terre et offrit sa main à la jeune femme.

Sentant que les petits doigts tremblaient, il les serra fortement, en disant tout bas:

—Allons, petite peureuse, que craignez-vous? Je suis le maître ici,

Serena, rassurée, gravit les degrés conduisant au hall. Dans celui-ci était rangés les domestiques. Le jeune homme, ayant répondu par quelques mots à leur salut, les nomma à sa femme, sur laquelle s'attachaient des regards stupéfaits. Après quoi, Ralph se dirigea vers un salon dont la porte laissait passer des flots de lumière.

Là avait été dressée la chapelle ardente. Des lustres, des torchères de bronze, une véritable forêt de cierges, répandaient la plus intense lumière sur le cercueil, drapé de velours noir à franges d'argent, placé sur une estrade et couvert de fleurs magnifiques. Près de lui étaient placés des prie-Dieu drapés de deuil. Une femme se trouvait agenouillée sur l'un d'eux.

Ralph, suivi de sa femme, s'avança jusqu'au cercueil. La femme agenouillée tourna la tête vers lui... Et Serena vit un visage jeune et très blanc, des yeux pleins de suave douceur qui, d'abord, s'attachaient à Ralph, puis se fixaient sur elle et se dilataient.

Serena essaya de se recueillir pour prier...

Ralph dit à mi-voix, en s'adressant à l'étrangère après un bref salut:

—Mes cousines m'attendent-elles, mistress Adley?

—Oui, elles sont dans le salon vert, my lord

—Je vous remercie... Venez, Serena.

Ils quittèrent la pièce et entrèrent dans un salon somptueux. Deux femmes assises près d'une table se levèrent. Dans l'une d'elles, Serena reconnut cette lady Sabina dont son mari lui avait montré le portrait.

Ralph dit avec cette aisance qui ne l'abandonnait jamais:

—Bonsoir, mes cousines. Nous nous revoyons en une circonstance pénible...

Il baisait les mains qu'on lui tendait, tandis que les regards ahuris se dirigeaient vers Serena.

Ralph prit la main de sa femme, l'attira près de lui, d'un mouvement à la fois doux et dominateur...

—Je vous présente ma femme, lady Serena, une Anglaise par son père.

Rapidement, à l'intention de lady Sabina, il répéta ces paroles en langage des sourd-muets. Puis s'adressant à Serena

—Mes cousines: lady Dorothy, lady Sabina.

Le visage de lady Dorothy laissait voir une stupéfaction qui touchait à l'effondrement

Dans les yeux de sa sœur, une lueur avait passé—lueur de joie, aussitôt éteinte, et sa main se tendit vers Serena.

—Je suis heureuse, ma chère enfant... très heureuse...

Se reprenant, lady Dorothy avançait sa main sèche, en grimaçant un sourire, et disait d'une voix onctueuse:

—Quelle bonne surprise, Ralph!... Mais comment ne nous avez-vous pas annoncé?..

—Je suis devenu fort original, ma cousine. D'ailleurs mon mariage est récent, il ne date guère que d'un mois.

—Ah! en effet... Et vous avez fait un bon voyage?

—Excellent... Mais donnez-moi quelques détails sur la mort de lord Henry...

—Oh! ce fut bien vite fait!... Une congestion... Il a prononcé votre nom... Puis il est mort une demi-heure après...

—J'aurais été heureux de le revoir, car je n'ai jamais oublié ce que je lui dois... Mes cousines, nous allons vous souhaiter le bonsoir car, pour ne pas fatiguer ma femme, nous dînerons ce soir dans notre appartement

Au seuil de la pièce se tenait Mrs Adley. Avec son visage rigide, sa taille mince raidie dans la robe de deuil, elle semblait changée en statue.

Ralph dit, avec une froide aisance, en la désignant à sa femme:

—Mrs Adley, la veuve de mon cousin Emil

Les deux jeunes femmes se saluèrent. Une voix douce prononça:

—Vous faites connaissance avec Leinborough-Castle en un triste jour, de toutes façons ,my lady

—Oui, nous avons eu un temps affreux pendant tout le voyage... Votre fillette va bien, Madame?

Serena parlait avec effort.

Mrs Adley eut un sourire mélancolique.

—Ma chérie est un peu délicate. Néanmoins je la trouve bien, en ce moment. L'air est si bon, ici!

Ralph dit de sa voix nonchalante:

—Excellent. Je crois qu'il vous sera très favorable, Serena... Allons, venez vite vous reposer

Il s'inclina et quitta le salon.

VIII

Serena crut encore sortir d'un songe, en s'éveillant, le lendemain matin, dans la chambre qui avait été celle de Ralph lorsqu'il vivait chez son oncle.

Elle venait de s'asseoir dans le cabinet de toilette, et commençait de démêler la magnifique chevelure éparse sur ses épaules, lorsque Ralph entra et vint à elle.

—Ah! vous voilà levée?... Vous dormiez si bien que je n'ai pas voulu vous réveiller.

Elle dit d'un ton de reproche:

—Vous avez eu tort! Il est si tard!

—Rien ne vous pressait... Ma chère amie, il va falloir vous accoutumer aux services d'une femme de chambre. L'ère de la simplicité est close pour vous, petite Cendrillon! Vous êtes maintenant la comtesse de Felborne, une des plus grandes dames d'Angleterre.

Ses doigts se glissaient dans la chevelure brune, soulevaient le flot soyeux.

Serena secoua doucement la tête.

—Le changement sera trop grand pour moi, Ralph! Je crains que vous me trouviez très sotte...

Il sourit.

—Ne vous faites pas ces imaginations ridicules. Quand on est charmante comme vous, que peut-on craindre?

Ces paroles, et surtout le regard qui les accompagnait, firent battre plus vite le cœur de Serena. Mais, déjà, Ralph semblait les regretter.

Il fit quelques pas dans la pièce, puis s'arrêta, en disant:

—La couturière qui se trouve icience moment pour le deuil de mes cousines, viendra vous trouver à dix heures. Vous vous arrangerez avec elle... Les obsèques auront lieu après-demain. J'ai fort à faire, pour toutes les dispositions à prendre, et vous ne me reverrez pas avant le lunch qu'on nous servira dans cet appartement. Mais nous dînerons ce soir avec mes cousines. Voyez à vous faire arranger une robe sombre, pour la circonstance, en attendant votre deuil.

Quand elle eut déjeuné, Serena, ne sachant trop encore à quoi s'occuper, vint s'accouder au balcon de pierre du salon. Sous se yeux s'étendaient les jardins, éclairés ce matin par un soleil déjà brûlant.

Deux femmes venaient vers le château, d'un pas très lent. En l'une d'elles, Serena crut reconnaître une des ladies Hasbyll, sans pouvoir préciser laquelle. L'autre était Mrs. Adley.

La vue de cette jeune femme lui produisait une impression désagréable... Elle ne

LE FLEURISTE "MODERNE"

Rien n'est plus approprié que des fleurs.

Rien n'est plus délicat à offrir que des fleurs de chez notre Populaire

Ed Pernaey FLEURISTE

SEUL MAGASIN MONTREAL —108-110, RUE STE-CATHERINE EST— TELEPHONE EST 1878

pouvait s'empêcher de penser que, peut-être Ralph l'avait aimée... qu'elle était, sans aucun doute, celle qui lui avait préféré, par ambition, Emil Adley...

Mrs Adley était jolie. Il paraissait plausible que Ralph l'eût aimée... A cette idée, Serena sentait la jalousie se glisser en elle, avec une émotion pénible

Voulant leur échapper, elle résolut d'aller prier près du cercueil de lord Felborne.

Serena s'agenouilla sur un des prie-Dieu drapés de velours noir et se mit à égrener pieusement son chapelet.

Son mari entra tout à coup et vint à elle.

—Ne restez donc pas ici! l'atmosphère y est insoutenable!

Elle se leva docilement et Ralph prit le bras de sa femme et sortit avec elle dans le hall. Son regard investigateur s'attachait au joli visage un peu altéré. Il demanda:

—Avez-vous mal à la tête?

—Un peu.

—Que vous êtes peu raisonnable! allez vite prendre l'air dans le parc... Venez par ici, je vais vous montrer le chemin.

Il lui fit traverser des pièces de reception, dont la splendeur parut écrasante à la jeune femme, et lui montra une galerie dallée de marbre rouge, décorée de tapisseries anciennes, qui aboutissait à une baie vitrée ouvrant sur les jardins.

—Voici... Promenez-vous un moment...

Serena s'engagea alors dans les jardins. Elle avançait lentement, le long des pelouses dont elle admirait le vert velouté. Et elle pensait:

"Vraiment, est-il possible que tout ceci soit à Ralph?... un peu à moi par conséquent? Est-il possible que je sois la châtelaine de ce domaine princier?"

Nulle pensée d'orgueil ne s'insinuait en elle. Elle éprouvait du contentement pour Ralph, dont les goûts de grand seigneur seraient satisfaits maintenant.

Elle s'immobilisa tout à coup... elle venait d'apercevoir une toute petite fille étendue sous un arbuste.

L'enfant avait la face tournée vers le sol. Des sanglots soulevaient convulsivement les petites épaules. La jeune femme s'approcha doucement et demanda:

—Qu'avez-vous ,ma pauvre petite?

L'enfant sursauta et leva la tête. Serena eut un tressaillement. Cette petite fille ressemblait à Mrs Adley

De nouveau Serena interrogea:

—Voyons, qu'avez-vous, ma mignonne?

Les petits poings se crispèrent, les lèvres roses murmurèrent:

—Maman m'a battue... elle m'a dit: "Pourquoi n'êtes-vous pas un garçon?..." et elle était si en colère... ah!

Serena s'asseyant au bord de l'allée prit l'enfant sur ses genoux et essaya de la consoler.

La petite se calma, et appuyant sa jolie tête contre l'épaule de la jeune femme, elle demanda:

—Est-ce vous la nouvelle lady Felborne?

—Oui, ma chérie... Et vous, quel est votre nom?

—Nell... Et maman est Mrs Adley.

Avec un gros soupir, elle conclut:

—Il n'y a que Beckwint qui m'aime, ici!

—Mais maintenant, il y aura moi. Vous voulez bien, petite Nell?

L'enfant lui jeta ses bras autour du cou.

—Oh! oui! Vous êtes bonne... et jolie, jolie!... plus jolie que maman!

Serena, émue par la détresse de ce cœur d'enfant, mit un baiser sur la joue rougie par les pleurs.

—Et bien! Nell, j'espère que nous nous verrons souvent... Mais il faut rentrer maintenant, car on vous cherche peut-être. Ah! vous avez sali votre robe, en vous couchant ainsi par terre!

L'enfant jeta un regard sur l'étoffe maculée, et dit avec effroi:

—Lady Dorothy va me battre!... Elle m'a dit ce matin:"Vous pouvez ménager vos robes; ce n'est pas votre pauvre maman qui aura les moyens de les remplacer!". Et elle aussi avait l'air en colère!

—Eh bien! nous lui expliquerons...

Nell murmura:

—La voici!

Lady Dorothy qui s'avançait en effet, tendit la main à Serena, en disant d'un ton tranquille:

—Cette petite a échappé à la surveillance de sa gouvernante, et je la cherchais... Avez-vous bien dormi, dans votre nouveau logis?

—Non, pas très bien. Ce changement... l'émotion de cette arrivée...

—Oui, évidemment... Et, de notre côté, nous avons eu la plus incroyable surprise. Mais ce cher Ralph a toujours été quelque peu original...Enfin, nous sommes tous charmés que Leinborough-Castle soit en possession d'une nouvelle châtelaine.

Serena essaya de trouver quelques paroles aimables, qui eurent peine à sortir de ses lèvres, tellement lui étaient désagréables la mine doucereuse, le ton insinuant et faux de cette femme.

Nell glissait vers lady Dorothy un coup d'œil craintif. La jeune femme dit en désignant la robe maculée:

—J'ai trouvé cette petite Nell étendue par terre dans une crise de chagrin. Il paraît que sa maman l'avait renvoyée... brusquement. La robe a souffert de cela quelque dommage. Mais j'espère qu'en l'honneur de mon arrivée, vous voudrez bien ne pas la punir?

Une contraction passa sur le visage de lady Dorothy.

—Oh! certainement, pour vous faire plaisir!... Oui, la pauvre Jane s'est montrée un peu nerveuse... Elle est tellement soucieuse!... Car elle n'a plus maintenant qu'un avenir de pauvreté, après avoir pu espérer tout autre chose!...

Serena dit avec surprise:

—Comment, lord Henry n'a pris aucune disposition à leur égard?

—Aucune!... C'est incroyable...

—Oh! certes.... Mais Ralph fera son devoir, en cette circonstance.

Les lèvres de lady Dorothy eurent une crispation.

—Nous l'espérons... La pauvre Jane est dans une anxiété affreuse... Son amour maternel s'angoisse à la pensée de sa pauvre petite Nell...

—Vraiment, je crois qu'elle n'a pas à s'inquiéter beaucoup! Ralph sera certainement généreux et bon pour elles...

Elle embrassa l'enfant et prit le chemin du château.

Décidément, cette lady Dorothy lui déplaisait beaucoup!

En rentrant dans son appartement, Serena y trouva la couturière annoncée par Ralph. Cette personne, habile flatteuse, ne cessa de balancer l'encensoir devant la jeune lady Felborne.

—Quel effet produira Votre Seigneurie le jour où elle sera présentée à la cour! Certainement, aucune femme ne l'égalera!...

Serena vit s'éloigner avec satisfaction cette flatteuse.

Après le lunch elle accompagna Ralph dans les jardins, où il allait fumer un cigare. Ralph avait pris la main de sa femme pour la passer sous son bras. Ainsi offraient-ils l'image d'une parfaite union conjugale, quand, à un détour d'allée, ils aperçurent Mrs. Adley.

Ralph salua sans empressement. La jeune veuve répondit avec une gracieuse dignité.

Serena demanda:

—Est-il vrai qu'elle soit pauvre, maintenant?... que lord Felborne ne lui a rien



PEINTURAGE D'AUTO!

Maintenant est le temps de faire repeinturer ou de faire revernir votre automobile.

Consultez-nous, notre travail est connu pour sa qualité et sa valeur,.

Notre peinture ne s'enlèvera pas et notre vernis ne craquellera pas sous l'effet des mauvaises températures.

Téléphonez: Est 5717 J. - - - - ou venez à 482 rue St-Denis

"MARVEL" AUTO SERVICE

EXPERTS PEINTRES ET DECORATEURS D'AUTOMOBILES

laissé.

—C'est exact. Lord Henry n'avait jamais eu grande sympathie pour elle, et la petite fille ne comptait pas pour lui, puisqu'elle n'était pas l'héritier.

—Cette pauvre enfant!... Ce n'est pas très juste...

—Mon oncle était libre, dit Ralph.

Serena lui raconta sa rencontre du matin avec Nell... Un éclair de joie mauvaise passa dans le regard de Ralph.

—Je me doute que ce doit être dur de tomber ainsi du haut d'un rêve auquel tout fut sacrifié... Et elle en fait porter la peine à cette enfant. Aimable nature! Je crois qu'Emil dut plus d'une fois regretter la sottise qu'il fit, en l'épousant!

Un contentement subit dilata le cœur de Serena.

Elle objecta:

—Mais lui ,comment était-il? Par sa photographie, il me semble qu'il ne devait pas être fort agréable?

—Pas du tout. Morose, brutal parfois, il interdisait à sa femme les distractions mondaines qu'elle souhaitait si passionnément. Mais toujours Jane cédait en prévision du sort brillant qui serait le sien, quand elle deviendrait comtesse de Felborne. Mais la mort mit à bas tous ces calculs. C'est en vain que Jane a supporté pendant six ans la tyrannie, les défauts grossiers de son mari, l'existence morose toute l'année, dans cette demeure dont le châtelain ne recevait que de vieux amis. Tant de patience angélique est perdue.

Il souligna le mot "angélique" d'une intonation mordante.

Ils atteignaient le château. Ralph tendit la main à sa femme.

—Je vous laisse ,Serena. Il faut que je confère avec Dickson. Je crains que vous vous ennuyiez, tant que votre installation ne sera pas faite. Voulez-vous que je vous conduise à la bibliothèque? Je vous indiquerai les rayons où vous pourrez puiser sans crainte.

Elle acquiesça avec empressement. En sa compagnie, elle se dirigea vers la bibliothèque, grande pièce longue décorée avec une sévère magnificence. Ralph lui fit un choix de livres et la laissa installée près d'une des portes-fenêtres ouvrant sur les jardins.

Mais Serena ne se trouvait pas en disposition de lecture. Au bout d'un moment, elle se leva et commença d'examiner en détail la superbe pièce.

Elle se trouvait en contemplation devant un panneau représentant le sacrifice d'Abraham, quand une portière se souleva, laissant apparaître lady Sabina.

Serena alla à elle.

—Je suis heureuse, ma cousine, de vous saluer...

Elle parlait très lentenemt, ainsi que le lui avait recommandé Ralph, pour que la vieille demoiselle pût en quelque sorte lire sur ses lèvres.

Lady Sabina lui tendit les mains.

—Ah! chère enfant, soyez la bienvenue!...

Sa voix tremblait d'émotion.

—...La femme de Ralph!... Et si jolie, si charmante!... Ah! quelle bénédiction!... Car, sans cela, qui sait?...

Serena, très émue, demanda:

—Vous aimez beaucoup Ralph?

—Oh! oui, oui!... Il a toujours été bon pour moi... Lord Henry, lui-même, n'avait d'affection que pour lui...

Elle s'interrompit, oppressée. Elle mit la main sur sa poitrine en disant d'une voix un peu haletante:

—Ce cœur... m'étouffe... parfois ..

Serena avança un fauteuil.

—Asseyiez-vous ma cousine?

—Non, merci... Voilà, c'est passé. Depuis quelques années, j'ai une maladie de cœur, qui s'aggrave maintenant.

—Avez-vous consulté?

—Oui... On m'a donné quelques remèdes... Mais je sais bien...

Un tressaillement courut sur le visage aux traits forts, sans beauté, sauf celle des yeux.

Serena lui prit la main.

—En vous soignant bien, vous pouvez obtenir une amélioration

—Peut-être. Mais je vous ai dérangée... Je venais chercher un livre—la lecture est ma seule distraction.

Elle se dirigea vers une bibliothèque, y prit un volume, et sortit après avoir souri à la jeune femme, en disant:

—A ce soir ,ma chère enfant.

Serena la revit en effet, ainsi que sa sœur et Mrs Adley, au dîner qui les réunissait tous dans l'immense salle à manger.

La conversation fut peu animée. Lady Sabina n'y prenait aucune part, se contentant de saisir quelques mots sur les lèvres des interlocuteurs. Ralph semblait éviter d'adresser la parole à Mrs Adley, et se contentait de lui répondre avec une politesse froide, quand elle lui adressait quelque question...

Le dîner fini, Ralph gagna le fumoir, tandis que Serena et les trois autres dames allaient s'asseoir dans un des salons, tendu de vieux brocart vert damassé d'argent.

Mrs Adley, se penchant vers Serena, dit avec douceur:

—Vous avez été bonne ce matin pour ma petite Nell?... J'avais un peu bousculé la pauvre chérie, dans un moment de fatigue et elle est si impressionnable... comme moi, d'ailleurs... Il faut peu de chose pour nous émouvoir... A plus forte raison, quand les chagrins nous accablent...

Elle poursuivit:

—Je vous remercie d'avoir consolé Nell.

—Cette enfant paraît bien gentille...

—Oui, elle l'est, en effet... Elle est ma consolation...

Ici, léger soupir... Puis, paraissant secouer de pénibles pensées, Jane parla à Serena de la France.

Ralph ne tarda pas à reparaître. Il dit à sa femme:

—Une petite promenade, par cette soirée chaude, vous serait-elle agréable?

Il prit avec elle congé de ses parentes, et sortant du salon, ils s'enfoncèrent dans la nuit vaguement éclairée par une lune voilée.

Trois regards les suivaient: celui de lady Dorothy, sombre et mauvais, celui de Jane, plein de haine et de désespoir, celui de Sabina, que le contentement éclairait.

IX

Le surlendemain furent célébrées, en grand apparat, les obsèques du défunt comte de Felborne. A cette occasion, toutes les personnalités de la contrée défilèrent devant Ralph et Serena.

Après la cérémonie, un lunch somptueux réunit les invités dans la salle à manger du château. A la droite de Serena se trouvait assis le marquis de Holsley, qui lui parla de la Normandie, où il passait une partie de l'été. Son autre voisin, sir Thomas Burnett, était le châtelain de Wysmarch-Court, le domaine voisin. Grand, gros, de mine rébarbative, il était, au demeurant, le meilleur homme au monde, et trouva des phrases fort bien tournées pour assurer la jeune comtesse du plaisir que toute la contrée aurait à accueillir une si jolie suzeraine.

Leurs hôtes partis, lord et lady Felborne quittèrent les appartements de réception. Ralph dit a sa femme:

—Quand j'aurai changé de tenue, j'irai travailler dans le cabinet de travail de lord Henry, qui sera désormais le mien. Plus tard, je vous rejoindrai sur la terrasse, où vous voudrez bien donner l'ordre qu'on nous serve le thé.

Vers cinq heures, le maître d'hôtel vint préparer la table à thé. Comme il se retirait, Ralph apparut, tenant à la main une lettre qu'il tendit à sa femme:

—Pour vous, Serena... Quelqu'un des Beckford, sans doute?

Serena dit avec surprise:

—Oui, c'est l'écriture de Simonne... Que lui prend-il ,d'écrire la prémière?

Ralph laissa échapper un rire légèrement sardonique.

—Voyons, ma petite, pensez-vous que Mlle Beckford va agir avec la comtesse de Felborne, comme elle le faisait avec Serena Dochrane? Ces deux femmes seront maintenant à vos pieds.

—Cependant... Mon cousin m'a dit qu'elles étaient furieuses...

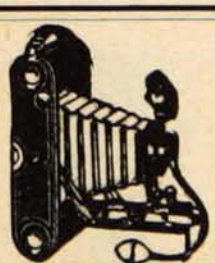
—Est-ce qu'on garde rancune à des personnages comme nous?... Lisez, vous verrez.

Serena décacheta sans hâte l'enveloppe, et déplia le feuillet où Simonne avait tracé de gigantesques jambages...

"Ma chère Serena

"Si ton départ n'avait été si prompt, nous aurions vite couru jusqu'à ta demeure, grand'mère et moi, pour te féliciter de l'incroyable chance qui t'advient. Réellement, c'est féerique!... Mais quel cachotier que ton mari! Nous laisser dans l'ignorance, nous, ses parents, maintenant! Tu lui diras que c'est fort mal.

"Nous sommes dans la joie du bonheur qui t'arrive. De tout temps, nous avons eu l'idée que M. Hawton était un grand



A PROPOS DE CE ROULEAU DE FILMS

Afin d'assurer les meilleurs résultats

Laissez-nous les développer pour vous; les imprimer et les agrandir.

Ce travail est notre spécialité

The D. H. HOGG Co., Reg'd (3 MAGASINS)

MAGASIN PRINCIPAL 152 rue CRAIG OUEST

398 Ste. Catherine Ouest. 634 Ste. Catherine Est.

seigneur déguisé. Il est si bien, si distingué..."

A la fin de la lettre Mme de la Ridière avait ajouté un mot d'amabilité enthousiaste.

Ralph, qui suivait sur le visage de sa femme toutes ses impressions se mit à rire en disant:

—Eh bien, l'avais-je prédit?

—Oh! Ralph, c'est inimaginable!... Des femmes qui ont été si dures, si injustes...

—C'est d'une jolie platitude, hein?... Voulez-vous me montrer cette lettre?

Il lut, en répétant de temps à autre une phrase tout haut, en la ponctuant d'un léger rire.

—Vraiment, à leur place, j'aurais tout de même attendu un peu!... et j'aurais ménagé la transition!... Tandis qu'elles y vont, là, carrément!

—Oh! à leur place, vous n'auriez pas agi ainsi, Ralph!

—Il est vrai que ce ne serait pas dans mon caractère!... Et vous non plus...

—En effet!... Mais que vais-je faire, Ralph? Dois-je leur répondre?

—Non pas! Quand vous écrirez à M. Beckford, vous lui demanderez de transmettre, à sa belle-mère et à sa fille, votre remerciement que vous ferez aussi sec que possible. C'est ce qu'elles méritent... Et soyez persuadée, surtout, que j'agis ainsi, non par orgueil, mais parce que je considère ces femmes comme des natures inférieures, qu'il est bon de tenir à l'écart... Et maintenant, servez le thé, ma chère.

Tandis qu'elle s'acquittait de cette tâche, avec des mouvements si doux que les yeux de Ralph suivaient avec un très vif intérêt, il dit tout à coup:

—Il va falloir vous mettre au courant de votre rôle de maîtresse de maison...

Elle le regarda avec un peu d'effroi.

—Oh! déjà!... Je ne saurai pas du tout...

—Je suis certain que vous avez toutes les aptitudes nécessaires... Vous avez fort bien reçu nos hôtes, ce matin, je puis vous révéler que j'ai reçu à votre sujet nonbre de compliments—très sincères, j'en suis persuadé.

—Vraiment, je n'ai pas été trop...gauche?

—Pas du tout! En peu de temps, je vous l'affirme, vous serez une femme du monde accomplie... Vous vous initierez bien vite aux secrets de la lingerie, des caves, de l'office et vous donnerez vos ordres vous-même au maître d'hôtel. Nos vieux serviteurs sont expérimentés et ils vous guideront parfaitement pour vos débuts.

Serena hésita un moment:

—C'est Mrs Adley qui s'occupait de tout cela?... Ne sera-ce pas la dépouiller de ce rôle un peu trop promptement?

—Qu'importe! Elle doit s'y attendre. Je veux que vous preniez la place qui est la vôtre ici... Mrs Adley aura assez à faire de préparer son départ.

—Elle s'en va?

—Mais oui.

—Ah!... Je pensais que... qu'elle continuerait peut-être d'habiter ici.

—Je n'ai jamais eu cette idée.

Il y eut un silence.

—Mrs Adley n'a aucune fortune, je crois?

—Aucune. Elle était à la charge de lord Henry.

—Alors...comment va-t-elle faire?

—Elle est jeune, bien portante, elle travaillera, elle aussi!

Une intonation sardonique passait dans la voix durcie.

Serena en éprouva une impression désagréable. Le ressentiment qu'elle devinait chez Ralph lui était pénible.

Elle dit avec hésitation:

—Il y a sa petite fille...

Ralph la regarda d'un air railleur:

—Dites-moi, Serena, vous a-t-on demandé d'intercéder près de moi, au sujet du sort de Mrs Adley?

Elle rougit en répondant:

—C'est exact.

—Qui?... Elle même?

—Non, lady Dorothy.

—Ah! son *alter ego*!... Eh bien! elles ne manquent pas d'aplomb! A la place de Mrs Adley, j'aurais mieux aimé tout au monde, plutôt que de mendier ainsi...

Serena dit timidement:

—C'est peut être pour sa fille...

—Sa fille?... non, pour elle seule! Elle a peur de la gêne, du travail. Pour y échapper, elle est prête à toutes les bassesses. Mais elle ne peut plus me tromper, et si je me décide...

Après un instant de silence:

—Et maintenant, venez, que je vous montre l'appartement dont j'ai fait choix pour vous, et que je ferai décorer à votre goût, cet hiver.

Le lendemain, dimanche, Ralph emmena sa femme jusqu'à la petite chapelle catholique de Lexton.

Depuis leur mariage, il n'avait pas manqué de l'acccompagner à la messe.

En entrant dans la chapelle, Serena vit, agenouillées, Mrs Adley et Nell. La jeune veuve semblait prier avecferveur.

A la sortie de la messe, Ralph aidait sa femme à s'installer dans la voiture, quand Mrs Adley et Nell sortirent de l'église... Serena adressa un signe amical à la petite fille.

La voix souple de Jane s'éleva..

—Quelle délicieuse matinée, n'est-ce pas, Lady Felborne? Votre premier dimanche à Leinborough-Castle sera favorisé... Et vraiment, c'est un plaisir de faire à pied le trajet jusque-là, par un temps pareil!

Nell balbutia:

—Oh! non!... je suis si fatiguée!

Jane se pencha vers elle.

—Vraiment, ma chérie?... Il faut pourtant retourner au château.

—Je ne pourrai jamais!

Serena regarda son mari.

Ralph regardait la jeune veuve avec la plus froide indifférence. Il dit avec calme, répondant aux premières paroles de Jane:

—En effet, la journée s'annonce particulièrement belle. Aussi vais-je en profiter pour faire connaître à ma femme une partie du domaine.

Il leva son chapeau, puis réunit les guides que lui présentait le domestique, et la voiture s'éloigna.

Ralph se tournant vers sa femme:

—Je suis sûr, Serena ,que vous me tenez pour un original mal élevé, parce que je ne ramène pas Mrs Adley dans ma voiture?

Elle dit sincèrement:

—C'est vrai... j'ai été surprise...

Il eut un rire mordant.

—Enfant naïve!... N'avez-vous pas vu qu'elle serrait la main de sa fille, pour lui rappeler la leçon apprise?

Serena répéta d'un air stupéfait:

—La leçon?

—Eh oui! Elle joue en ce moment la sacrifiée. Avant de partir, elle a ordonné à l'enfant: "Tu diras devant lady Felborne que tu es fatiguée, que tu ne peux plus marcher..." C'était très attendrissant! Lord Felborne devait être touché par tant de détresse et d'humilité!... Malheureusement, il a déjoué la petite comédie!

Serena s'écria:

—Oh! je ne puis croire!... Vous êtes en effet trop sceptique, Ralph!

Il dit entre ses dents:

—Je suis payé pour cela!

En rentrant, les époux aperçurent lady Sabina, qui se promenait dans le parc. Elle les salua de loin, avec un sourire... Serena dit à son mari avec compassion

—Pauvre femme, son infirmité doit lui être bien pénible!... Est-elle ainsi depuis longtemps?

—Cela lui advint deux ans avant mon départ, à la suite d'un incendie qui lui causa une violente frayeur. Depuis lors, elle est restée sourde et un peu déséquilibrée. C'est une excellente personne, que j'ai toujours préférée à son aînée.

Au bout d'un instant il ajouta:

—Cette surdité est en effet bien désagréable, pour elle et pour autrui... Elle a été cause de la mort d'Emil Adley.

—Comment cela?

—Voici ce que m'a raconté Dickson: Emil souffrait d'un mal qui s'aggrava à la suite d'une chute de cheval. Le médecin interdit les vins généreux qu'aimait un peu trop le malade."Pas même un verre", précisa-t-il... Quand il fit cette défense, les deux sœurs et Mrs Adley se trouvaient là. Sabina ne l'entendit pas, naturellement, et personne n'eut l'idée de la lui répéter.

"Un soir qu'il était seul, morose, s'ennuyant terriblement et furieux qu'on le privat de toute boisson alcoolique, il demanda un verre de porto à Sabina... et elle le lui donna, puisqu'elle ne savait pas. Dans la nuit, Emil fut pris d'une crise violente qui l'emporta.

—Oh! Comme lady Sabina doit être désolée!

—Elle resta longtemps sombre, presque muette... Sa sœur et Mrs Adley ne lui ont jamais pardonné cette erreur.

Ondulation permanente Nestlé!

Mesdames, essayez notre nouvelle machine à onduler les cheveux, la meilleure au Canada.

Ce modèle perfectionné vous donnera satisfaction.

Téléphonez pour votre appointement.

PUNDE & BOEHM

182 rue Peel — Tél. Up. 3161

262 S.-Catherine Est — Tél. Est 6320

MONTREAL



—Mais elle n'est pas responsable, pauvre femme!... Il est certain que Mrs Adley doit difficilement oublier ce qui changeait à un tel point sa situation!

—A tel point, en effet! répéta Ralph.

X

Serena dut s'initier le lendemain à sa tâche de maîtresse de maison. Mrs Beckwint, la femme de charge, et les autres serviteurs se montrèrent empressés et elle ne rencontra aucune des difficultés auxquelles elle avait craint de se heurter.

Après le lunch, elle alla s'asseoir avec son ouvrage sur la terrasse. Devant elle, les jardins s'étendaient, féeriquement ornés de fleurs.

La jeune femme s'émerveillait, en songeant: "Tout cela est à Ralph... tout cela..."

Puis sa pensée se reporta vers Jane Adley. Quelle terrible déconvenue avait dû être la sienne, quand il lui avait fallu renoncer à tout espoir de devenir un jour maîtresse de ces domaines! Quelle rancœur elle devait conserver à l'égard des nouveaux châtelains...

Cependant, on n'en pouvait rien discerner, car toujours, elle restait douce, gracieuse... même devant la glaciale attitude de Ralph.

Oui, glaciale, presque insultante, à force d'indifférence. Mais il semblait à Serena que, placée dans cette situation, elle serait partie sur l'heure, plutôt que de supporter cette insulte.

Et de constater cette bassesse morale, Serena ne sentait pas diminuer son antipathie à l'égard de la blonde Jane.

Qu'allait faire Mme Adley? Serena n'entendait pas parler de départ, et Ralph n'était pas revenu sur ce sujet.

A ce moment de ses réflexions, Serena entendit la voix d'un domestique qui demandait à Lord Felborne:

—Lady Dorothy sollicite de Votre Seigneurie un moment d'entretien.

—Informez-la que je l'attends.

Peu après l'accent doucereux de lady Dorothy s'éleva...

—Pardonnez-moi de vous déranger, Ralph...

—Vous ne me dérangez pas, ma cousine.

Puis lady Dorothy reprit, d'un ton hésitant:

—Vous n'ignorez pas, mon cher Ralph, que ma sœur et moi étions sous la dépendance de lord Henry...

—Vous continuerez de vivre ici, ou à Felborne-House, si vous aimez mieux habiter Londres. Je vous servirai la même pension qu'auparavant.

—Je vous remercie... je vous remercie bien vivement...

Il y eut un silence, puis la voix hésitante reprit:

—Et... permettez-moi de vous le demander, Ralph... quelles sont vos intentions à l'égard de Jane?...

—Vous êtes sans doute chargée par Mrs Adley de vous en informer, ma cousine?

—Je... non... c'est de moi-même... La pauvre enfant m'inspire tant de pitié!

—Je compte faire quelque chose pour la fille de mon cousin. Elle aura la jouissance de White-Cottage, et je lui servirai une rente de cent cinquante livres.

Lady Dorothy reprit d'une voix frémissante de déception contenue...

—Est-ce que... Jane devra s'y installer bientôt?

—Dès que j'y aurai fait faire quelques réparations. Mais Mrs Adley reste toujours libre d'aller vivre autre part, si elle ne trouve pas cette installation à son goût.

—Vous savez bien que ce serait impossible. Elle n'a aucun moyen d'existence. Voici longtemps qu'elle a vu disparaître la petite somme qui lui venait de ses parents—cinq cents livres, je crois.

—Chez les couturiers, les modistes, les bijoutiers?

Quelle intonation de moquerie!

—Oh! Elle n'est pas frivole, la chère enfant! Mais il lui fallait tenir son rang... C'est ainsi qu'elle a dû faire quelques petites dettes, en ces derniers temps...

—Des dettes?... qu'elle me demande de payer?

—Oh! Ralph, elle n'oserait pas! C'est moi qui vous supplie de... d'avoir pitié...

—A combien se montent ces dettes?

—Trois cents livres, je crois... peut-être plus...

—Je les payerai.

Il y eut un remerciement confus, des sièges remués. Puis ce fut le silence.

Serena restait pensive. Elle songeait: "Comment cette femme peut-elle avoir si peu de fierté?... Ou bien est-ce vraiment lady Dorothy qui fait cette démarche de sa propre autorité?... Oui, ce doit être... Et Ralph se montre bien peu généreux!"

Vers quatre heures, la jeune femme vint au seuil du cabinet de travail.

—J'ai envie de faire une promenade dans le parc, Ralph. Mais je serai rentrée pour l'heure du thé.

Elle gagna le parc et au hasard, elle prit une allée qui aboutissait à un rond-point garni de bancs. Sur l'un de ceux-ci étaient assises lady Dorothy et Nell. La petite fille se leva et vint à elle.

—Oh! bonjour, my lady!

Serena embrassa l'enfant, puis s'approcha de lady Dorothy.

—Vous vous promenez, Serena?

—Oui, mais je crains de me perdre, dans ce parc immense.

—Il vous faudrait la compagnie de Jane, qui le connait bien. Mais elle n'est pas en humeur de promenade!...Il lui faut songer à sa nouvelle installation... Ralph donne à Nell la jouissance d'un petit cottage où Jane va établir sa résidence, avec l'enfant...

Lady Dorothy leva les yeux au ciel.

—...Elle ,si élégante, si raffinée!... Il lui était permis d'attendre mieux que cela, de la part d'un ami d'enfance.

—Un ami d'enfance?

—Mais oui, ils ont été élevés ensemble, et ils avaient une vive affection l'un pour l'autre. Mais le comte de Felborne ne se souvient plus des sentiments de Ralph Hawton!

—Voilà maman! annonça Nell.

Jane s'avançait d'un pas glissant, les yeux attachés sur Serena.

—... Je venais chercher Nell dit-elle, pour la faitre goûter. Maintenant, c'est moi qui m'occuperai d'elle, car il n'est plus question de gouvernante...

Elle attirait contre sa jupe le petit visage au teint trop blanc, en un geste tendre.

—...Oui, ma Nell, c'est moi seule qui vous soignerai...

Un sanglot lui coupa la voix.

—Pardonnez-moi... mais, à certains moments, mon courage fléchit... Cette demeure a été mon home ,si longtemps!

Elle porta son mouchoir à ses yeux, et dit dans une plainte pathétique:

—Ah! je n'aurais pas attendu cela de "lui!"

... Quand Serena quitta les deux femmes et l'enfant, elles ne savait plus que croire au sujet de Jane Adley.

Etait-il exact, comme le prétendait Ralph, qu'elle jouait la comédie?...

Ce soir-là, quand il entra dans le salon, Jane lui dit d'un ton ému:

—Je vous remercie, lord Felborne, de ce que vous voulez bien faire pour ma petite Nell.

Il répliqua froidement:

—J'accomplis mon devoir à l'égard de la fille de mon cousin, comme chef de famille. White-Cottage sera dans une dizaine de jours à votre disposition.

Quelle mélancolique douceur, dans le regard qui s'attachait sur lord Felborne!

Ralph,sans paraître s'en appercevoir, s'asseyait près de lady Sabina et lui demandait des nouvelles de sa santé. Au cours du repas, il parla d'un séjour prochain qu'il allait faire à Londres.

Mrs Adley demanda:

—Vous ne connaissez pas notre capitale, lady Felborne?

—Non ,pas du tout.

—Vous la verrez à un bon moment, en pleine "season".

—Ma femme ne m'accompagnera pas. Cet hiver seulement, elle fera connaissance avec Londres, après sa présentation à la cour.

Serena attachait sur son mari un regard de surprise. Il ne lui avait pas dit un mot de ce voyage. Pourquoi l'annonçait-il ainsi, avant de lui en avoir parlé?

Elle se força de sourire ,en disant:

—Oh! cette présentation!... Ne m'en parlez pas, Ralph! Je n'en dormirai pas plusieurs semaines à l'avance!

—Vous aurez tort, ma chère, car il n'y a pas lieu de se tourmenter, quand on va vers un triomphal succès... Qu'en dites-vous, Mrs. Adley?

Ce fut d'une voix calme que la jeune veuve répondit:

—Je crois que lady Felborne sera l'ornement du prochain "drawing-room" de Sa Majesté.

—Vous voyez, Serena?... Mrs Adley vous prédit également le succès. Avec votre beauté et les célèbres joyaux de Felborne, qui pourrait donc rivaliser avec vous?

Quelque chose, dans l'accent de Ralph, frappa Serena. Les yeux baissés, elle pelait un fruit, machinalement, tandis que Ralph continuait à parler de leur future installation hivernale à Londres.

Jane, de la même voix tranquille, disait quelques mots, émettait une réflexion. Lady Dorothy parlait aussi, rappelait des souvenirs de sa jeunesse. Mais chez elle, un observateur eût senti l'effort, et la colère étouffée.

Quand Serena se retrouva seule avec son mari, elle lui demanda:

—Vous ne m'aviez pas dit, Ralph, que vous comptiez vous absenter?

En adressant cette question à son mari, la jeune femme venait s'asseoir près de lui, sur le grand canapé où il avait pris place.

—C'est vrai; je n'y ai pas songé. Cette absence sera d'ailleurs fort courte.

—Et puis ,vous ne me laisseriez pas seule trop longtemps?

Elle penchait vers lui sa tête charmante, et l'enveloppait d'un regard de tendresse à la fois timide et ardente.

—Auriez-vous peur de rester ici sans moi?

—Peur, non... mais je trouverais les jours longs et tristes.

—C'est que vous êtes encore un peu trop sentimentale. Mais cela vous passera... Donc, la semaine prochaine, je pars pour

Londres, où je sejournerai une dizaine de jours.

Serena s'exclama:

—Dix jours!...Et vous dites que ce n'est pas pour longtemps!

Il rit de nouveau, en détournant son regard des beaux yeux veloutés.

—Vous verrez que ces quelques jours passeront vite.

Et il se replongeait dans sa lecture.

XI

Les jours suivants, Serena vit peu son mari, occupé avec les hommes d'affaires. Fort heureusement, elle avait le travail, la lecture, et les promenades dans le parc, auxquelles l'engageait Ralph.

—Prenez de l'exercice, profitez de l'air dont nous jouissons ici, lui répétait-il.

Elle s'en allait donc, seule, un peu mélancolique... Parfois, cependant, elle avait une petite compagne. Deux ou trois fois, Nell s'était trouvée sur son passage et elle l'emmenait dans sa promenade, s'amusant de ses réflexions, jouissant de l'affection si vive que lui témoignait cette petite créature.

Après le départ de Ralph, Serena, qui avait pu retenir ses larmes devant lui, les laissa déborder enfin.

Elle avait l'impression qu'il devenait plus froid à son égard, depuis quelque temps—depuis leur arrivée ici... Avaient-elles donc vu juste, Mme de la Ridière et Simonne, en lui prédisant qu'il regretterait vite ce mariage?

Au retour d'une promenade elle croisa Mrs Adley, qui s'apprêtait à sortir.

—Je vais jusqu'à White-Cottage, expliqua-t-elle. Cela me fera un but de promenade... Et vous voilà seule, lady Serena? Il me semble que lord Felborne aurait pu vous emmener quand même.

—Je l'aurais gêné pour ses affaires, qu'il veut mener rapidement.

—Oh! une femme très aimée gêne-t-elle jamais son mari?

Serena rougit un peu.

Une femme très aimée?... Etait-elle cela pour Ralph?

Mrs Adley poursuivait d'un ton de compatissante douceur:

—Ce séjour à Londres vous aurait été certainement agréable. Il faut accepter ces petites manifestations de l'indépendance, de l'égoïsme masculins. Je le sais par expérience.

Elle soupira et s'éloigna d'un pas lassé.

De nouveau tourmentée par l'anxiété, au sujet des sentiments de Ralph à son égard, Serena devenait mélancolique.

Deux jours après le départ de Ralph, elle prit froid en restant le soir à songer, sur la terrasse. Un très gros rhume se déclara qui dégénéra bientôt en bronchite. Mrs Beckwint, qui l'entourait de soins dévoués, appela le médecin.

Le docteur Dugvil déclara que le mal serait vite enrayé.

Mrs Beckwint écrivit aussitôt à lord Felborne pour l'informer de la maladie de sa femme. Sa Seigneurie lui ayant recommandé de le faire, au cas où lady Felborne serait souffrante.

Trois jours plus tard arrivait une lettre de Ralph. Il s'informait de la santé de sa femme, sans faire allusion à sa maladie, et annonçait qu'il prolongerait son absence, ayant à se rendre en France.

Cette indifférence affecta cruellement Serena. La fièvre revint plus forte. Le médecin hochait la tête, en disant à Mrs Beckwint:

—J'aimerais mieux que lord Felborne fût là!

Un peu de mieux se manifesta enfin, dans l'état de Serena. Ce jour-là, elle écrivit à son mari, quelques lignes, aussi froides qu'elle put, sans dire un mot de sa santé. La réponse lui parvint de Paris. Ralph annonçait son retour pour la fin de la semaine.

Quand Serena apprit cette nouvelle à lady Dorothy et à Jane, la premère s'écria:

—Ah! il se décide enfin à revenir?... Heureusement, il vous trouvera presque remise, ma chère enfant. Il y compte bien, sans doute, car... les hommes n'aiment guère les malades!

Jane approuva, en ajoutant avec une douce mélancolie:

—Il nous faudrait jouir toujours de la plus parfaite santé, pour ne pas les mécontenter.

Ce fut avec un mélange d'angoisse et de désir que Serena attendit ce retour. Elle voulut se lever, pour ce jour-là, et revêtit un peignoir de laine blanche qu'elle avait fait au pavillon. Elle était si délicieusement jeune et jolie que Bessie, sa femme de chambre, s'arrêta un moment pour la contempler quand elle fut étendue sur une chaise longue, dans le salon voisin de sa chambre.

Jane Adley eut sans doute la même impression, quand elle vint s'asseoir un instant près de la jeune femme ,dans l'après-midi, car ses yeux s'attachaient avidement sur elle et semblaient ne pouvoir s'en détourner.

Jane se leva au bout de cinq minutes. Il lui fallait répondre à une de ses amies, qui venait de lui écrire une lettre désespérée.

—La pauvre chère est si malheureuse! Son mari sous prétexte d'affaires, passe une partie de sa vie loin d'elle, occupé à se distraire, tandis qu'elle se morfond dans un vieux manoir... Je vais essayer de la consoler, de l'encourager un peu... Elle aimait tant son Andrew! Ah! vraiment, qu'il est difficile de savoir ce que vaut un homme!

Elle se tut un moment, le regard songeur, et secoua la tête.

—C'est une si tendre nature ,cette Lizzy! Elle faillit mourir, lors de la naissance de son dernier enfant. Son mari se trouvait alors sur le continent—à Deauville, je crois ,où il était assidu au Casino. Il prétendit n'avoir jamais reçu la dépêche lui annonçant l'état si grave de sa femme, et arriva tranquillement une quinzaine de jours plus tard...

Elle secoua la tête, en souriant avec amertume.

—Je ne dis pas qu'ils sont tous ainsi... Enfin, il faut se résigner, continuer d'accomplir son devoir. C'est ce que je vais écrire à ma pauvre Lizzy.

Quand elle fut partie, le cœur de Serena se serrait sous l'étreinte d'une anxieuse tristesse. Jane Adley venait d'entr'ouvrir une porte sur des horizons nouveaux pour elle.

Elle ne s'arrêtait pas à l'idée que Ralph avait usé d'un prétexte, pour cette absence. Mais il prolongeait peut-être son séjour parce qu'il n'était aucunement pressé de revoir cette petite Serena qu'il n'aimait plus ,sans doute...,

Un tremblement fébrile l'agita, quand elle entendit dans le corridor le pas ferme de son mari. La porte du salon s'ouvrit et Ralph entra vivement, la physionomie tendue, le regard anxieux...

—Que me dit-on, Serena?... Vous avez été malade?

Il prit sa main en attachant des yeux émus, inquiets, sur le visage amaigri où montait en ce moment une vive rougeur.

Elle balbutia:

—Comment?... Vous le saviez... Je vous l'ai écrit et Beckwint aussi.

—Je n'ai jamais reçu un mot de Beckwint... Et rien dans vos lettres, n'a pu me donner l'idée que vous fussiez malade.

—Cependant ces deux lettres ont été écrites! Bessie a pris la mienne pour la joindre au courrier. Et celle de Beckwint était partie deux jours avant.

—Je vais faire une enquête immédiate à ce sujet. Deux lettres perdues, c'est un peu trop fort!... Mais parlons de vous. Que vous est-il donc arrivé?

Il mettait un baiser sur son front, sans quitter la main brûlante qui tremblait un peu dans la sienne. Son regard adouci, ému, enveloppait la jeune femme... Et le cœur de Serena se dilata, soudainement.

Elle lui parla de sa maladie et il se déclara très mécontent de ce qu'on ne lui eût pas télégraphié.

—Beckwint s'est conduite ridiculement, en cette circonstance!

—Mais elle vous a écrit...

—Oui, évidemment... C'est bizarre, cela!... Avez-vous dîné, ma chère Serena?... Non?.... Eh bien! je vais donner l'ordre qu'on nous serve tous deux ici, et je reviens.

Il fit un pas puis s'arrêta:

—Dites-moi, pourquoi, dans vos lettres, vous ne faisiez pas allusion à votre santé?... Ceci, encore, m'a maintenu dans l'erreur.

Elle rougit et ses cils battirent sur son regard gêné.

—Je ne voulais pas vous ennuyer à ce sujet...

—Comment?... Je ne comprends pas. Il pouvait être question en cette circonstance d'inquiétude, mais non d'ennui...

Elle balbutia:

—Comme vous ne m'en parliez pas, dans vos lettres, je croyais que... que vous n'y attachiéz pas d'importance.

—Ah! bon! Vous me jugiez complètement indifférent à votre maladie?

Des larmes remplissaient les beaux yeux... Ralph s'avança et mit sa main sur la chevelure brune.

—Il faut calmer cette folle imagination-là, Serena. Je dois vous assurer que je suis quelque peu peiné de constater combien vous doutez de mon affection pour vous.

Elle le regarda avec une surprise joyeuse.

—Oh! Ralph!... pardonnez-moi!... Je suis folle, c'est vrai! Toujours, vous avez été si bon!... C'est parce que je vous aime tant, que je... que je m'inquiète à tort...

Elle saisit la main de son mari et y appuya ses lèvres.

Ralph tressaillit.

Il retira sa main en disant, d'une voix dont les intonations mécontentes et railleuses semblaient un peu forcées:

—Quelle petite romanesque vous êtes! Bientôt ,vos idées évolueront, et vous deviendrez une jeune femme très raisonnable... telle que je désire que vous soyez.

Il s'éloigna, laissant Serena toute frémissante, partagée entre une joie indécise et la tristesse inquiète que venaient de jeter en son âme les dernières paroles de Ralph.

XII

Avec lord Felborne était revenu Christopher, qui avait terminé en France les divers arrangements nécessités par le départ de son maître. Ralph, au passage, avait salué les Sorbin, et serré la main de

M. Beckford. Quant à Simonne et à sa grand'mère, il les avait oubliées, ainsi qu'il le dit en souriant à Serena.

La jeune femme murmura:

—Pauvre cher petit pavillon!... Je l'aimais bien... J'y ai été heureuse...

—Croyez-vous ne pas l'être ici?

—Oh! je ne veux pas dire cela!... Mais l'existence était plus simple, là -bas...

Elle n'osa ajouter: "Et que nous étions aussi plus proches l'un de l'autre!"

—Dans trois mois d'ici, vous aurez changé de sentiments, je vous l'affirme!... Et, tenez, voici qui va peut-être commencer de dissiper vos regrets...

Il alla prendre des écrins qu'il avait déposés sur une table en entrant, et revenant à Serena:

—Ceci vous prouvera que je ne vous oubliais pas.

Il ouvrit les écrins. Sur le satin des gemmes précieuses étincelaient, admirablement serties.

—Oh! que c'est beau!... Vraiment, c'est trop beau!... Je n'ai jamais rien imaginé de semblable!

Il détacha un collier d'émeraudes et le mit un instant autour du cou de la jeune femme.

—Oui, cela vous ira très bien...

Serena considérait les bijoux superbes. D'un coup d'œil anxieux, eût-on dit, Ralph suivait sur sa physionomie toutes ses impressions.

—Oh! c'est merveilleux!... Je vous remercie, Ralph, de m'avoir ainsi... royalement gâtée!

Ses yeux souriants se levaient sur lui.

—Oh! je suis très remercié, du moment où vous êtes contente!... D'ailleurs, avec des bijoux, des toilettes, on est toujours sûr de faire plaisir à une femme.

Dans l'accent de Ralph, une note de froid sarcasme la surprit, l'impressionna désagréablement.

Elle dit d'un ton sérieux:

—C'est assez naturel—à condition que nous ne mettions pas ces satisfactions en première ligne, dans notre existence.

—Voilà!... Mais combien feront passer les satisfactions inférieures avant le devoir, avant la simple honnêteté?

Elle dit gravement:

—Oh! beaucoup plus que vous ne le pensez, je l'espère!

D'une main un peu nerveuse, il remit les bijoux dans leurs écrins... L'animation un instant apparue sur le visage de Serena s'évanouissait, et ses yeux redevenaient mélancoliques.

Ralph jeta un regard vers elle.

—Je crois, mon amie, que nous ferons bien de mettre en pratique les prescriptions que le docteur vous a faites, c'est-à-dire la promenade en voiture. Votre mine a besoin de se refaire. Pour obtenir ce résultat, nous irons chercher l'air vivifiant de la forêt.

Elle eut un sourire qui éclaira tout son visage, en répondant:

—Oh! je ne demande pas mieux!

Car ces promenades, avec Ralph, ce serait délicieux... Et peut-être... peu à peu, arriverait-elle à vaincre cet obstacle qu'elle sentait entre lui et elle!

Vers la fin de l'après-midi, lady Dorothy apprit à Serena que Mrs Adley quitterait demain Leinborough-Castle pour White-Cottage.

—Elle viendra vous faire ses adieux, si vous le voulez bien?

—Je ne serai pas ici demain, précisément! Dites à Mrs Adley que j'irai lui rendre visite, ma cousine... Et j'espère bien que nous verrons encore quelquefois Nell par ici?

Lady Dorothy murmura, en prenant un air pathétique:

—Ma pauvre Jane s'imagine que Leinborough-Castle lui sera fermé, à elle et à son enfant... Je lui dis bien cependant que la... l'antipathie de lord Felborne à son égard n'ira pas jusque-là, et qu'elle pourra venir me voir quelquefois.

—Mais certainement! Je suis persuadée que Ralph trouvera cela fort naturel...

Lady Dorothy leva les yeux au ciel en marmottant:

—Je le lui dis... je le lui dis...

Quand Serena parla à son mari de la visite promise à White-Cottage, Ralph eut un froncement de sourcils.

—Oui, faites cette visite, mais tenez-vous sur la réserve, car Mrs Adley est du bois dont on fait les intrigantes... d'autant plus que je ne suppose pas qu'elle ait à votre égard des sentiments très bienveillants.

Ces paroles laissèrent la jeune femme un peu intriguée.

Jane qui n'avait pas, la veille, paru au dîner, vint ce soir-là s'asseoir pour la dernière fois à sa place, près de Serena. Pas une fois, elle ne fit allusion à son départ, jusqu'au moment où, prenant congé, elle dit à Serena:

—J'aurai donc, lady Serena, le très grand plaisir de vous voir à mon nouveau logis?

—Je compte en effet vous y faire une visite, mistress Adley.

—Vous serez la très bienvenue!... Et, une fois de plus, lord Felborne, laissez-moi vous remercier, au nom de ma petite Nell...

Puis e le ajouta, d'un ton de timide déférence:

—Si vous accompagnez lady Felborne, lors de sa visite, ce sera un précieux honneur pour White-Cottage, et pour ses occupantes.

Ralph dit avec une froide politesse:

—Je ne vois pas que cela me soit possible, mistress Adley... Mais je vous souhaite heureuse existence, dans votre nouveau logis.

Serena, qui regardait en ce moment la jeune veuve, vit se contracter le fin visage, et s'assombrir les yeux si bleus...Tout aussitôt, Jane dit du même air doux et grave:

—Je vous remercie, my lord.

Une huitaine de jours plus tard, Serena se rendit à White-Cottage.

Ce petit logis s'élevait à deux kilomètres environ du château.

Ainsi que l'apprit Jane à Serena, ce cottage, bâti un siècle auparavant, avait toujours abrité des parentes pauvres.

Elle dit cela sans amertume.

La petite Nelly semblait triste, un peu souffrante. Jane expliqua qu'elle ne pouvait se consoler d'avoir quitté Leinborough-Castle.

—C'est une nature sensible. Puis ici, nous sommes bien solitaires!... Si au moins, chère lady Felborne, elle pouvait vous voir quelquefois, car elle s'est prise d'affection pour vous.

Serena dit spontanément:

—Mais amenez-la moi, souvent!.... Je ne demande pas mieux!

—Vous êtes bonne, lady Serena!

Deux mains fraîches saisissaient celles de Serena...

—... Mais je n'oserais... Lord Felborne pourrait en être mécontent...

—Je ne crois pas... En tout cas, je puis venir moi-même...

—Oh! oui, venez!... venez voir une pauvre solitaire!

Serena regretta aussitôt cette offre imprudente, en songeant à ce que son mari lui avait dit, au sujet des relations avec Mrs Adley.

Mais elle pensa:

"Je m'arrangerai pour voir la mère le moins possible. Il me sera facile d'envoyer chercher Nell, de temps à autre"

Lord Felborne laissait maintenant sa femme faire seule ses promenades. Il était, disait-il, fort occupé avec ses régisseurs. Le domaine se trouvait en mauvais état, et il entrevoyait déjà maintes améliorations à y apporter.

Cependant, Serena pensait parfois que, s'il l'eût voulu, il pouvait...

Mais elle s'efforçait de ne pas s'attacher à cette idée que Ralph s'éloignait d'elle volontairement. Devant lui, elle restait discrètement gaie, d'humeur égale et charmante.

Sa santé se remettait vite. Ralph veillait à ce qu'elle exécutât les prescriptions du docteur Dugvil. Il ne négligeait rien de ce qui pouvait la distraire. Des livres, des revues arrivaient pour elle de Paris... Ralph lui offrit une charmante voiture attelée d'un petit cheval, qu'elle pouvait conduire elle même.

—Ce sera plus agréable pour vous, déclara-t-il.

Serena remerciait, mais sans élan. Et, en se rappelant certaines de ses paroles, Serena songeait:

"S'imagine-t-i que tout son luxe, tous ses présents peuvent compenser l'affection qu'il semble me retirer, après me l'avoir montrée un peu—si peu!—dans les premiers temps de notre mariage?"

XIII

Un après-midi, Serena vint s'asseoir avec Nell au bord du petit lac.

Elle avait été chercher l'enfant à White-Cottage. Elle avait trouvé Mrs Adley astiquant les vieux meubles, la jeune servante n'arrivant pas à faire la moitié de l'ouvrage. Le sourire aux lèvres, Jane disait:

—Heureusement, je puis l'aider... Cela m'occupe... de manière un peu fatigante, il est vrai, car je n'y suis pas accoutumée.

Serena lui offrit de l'aider. Mais la jeune veuve se récria:

—Oh! par exemple!... Avec vos jolies mains

—Mes jolies mains se connaissent à cette sorte de travaux et à d'autres plus durs!

—Comment cela?

En quelques mots, Serena lui dit qu'elle avait été sa vie.

Jane laissait échapper de petites exclamations de pitié...

—Oh! vraiment!... Pauvre chère!... Oui, je vois... vous avez connu des jours durs... Mais c'est fini! Ralph.. lord Felborne, veux-je dire, a agi à votre égard de façon chevaleresque.

Maintenant Serena regrettait d'avoir ainsi parlé d'elle-même. A nouveau les conseils de méfiance donnés par Ralph lui revenaient à l'esprit... Mais, devant Jane, elle les avait oubliés. Non prévenue, Serena aurait eu confiance en elle. Mais Ralph devait la connaître, lui...

Le regard pensif de Serena suivait le vol d'une libellule. Puis ce regard vint à Nell, et s'y arrêta...

Serena ne retrouvait plus chez l'enfant la vivacité des premiers temps. Il semblait qu'une préoccupation demeurât sans cesse dans ce petit cerveau, et gênat jusqu'aux mouvements de Nell.

Elle témoignait à Serena une affection très ardente, et restait longuement assise près d'elle.

La jeune femme lui sourit, puis reprit l'ouvrage qu'elle emportait dans ses promenades.

Il y avait presque deux mois qu'elle était arrivée avec Ralph à Leinborough-Castle. Elle commençait d'y avoir ses habitudes ,ses occupations réglées, et de s'attacher à la vieille demeure seigneuriale, où tout d'abord elle s'était sentie si dépaysée.

Elle ne voyait guère Ralph qu'aux repas et à l'heure du thé. Parfois, après le dîner il restait près d'elle, une demi-heure. Puis il se retirait, pour travailler dans son appartement.

Pourquoi semblait-il ainsi s'écarter d'elle?... Vainement, elle cherchait à en découvrir le motif.

La voix de Nell l'enleva tout à coup à ses réflexions.

—Voilà lord Felborne!

Serena vit son mari qui venait vers elle.

Il tendit une lettre à sa femme, en répondant par un bref "bonjour, petite" au craintif salut de Nell.

—C'est d'Emilienne... Elle doit être en vacances, maintenant.

C'était en effet une lettre de la cadette des Beckford. Elle se trouvait au logis paternel, et confiait à sa cousine combien, au bout de quelques jours seulement, elle s'y trouvait malheureuse, par la faute de sa grand'mère, de sa sœur et de son frère.

"En outre, je suis malade—très, très anémique, dit le docteur. Mais Simonne prétend que cela se guérira tout seul. En attendant, je me sens bien faible, et je crois que je suis en train de m'en aller

"Grand'mère et Simonne sont furieuses de voir que tu ne leur écris pas. Elles disent que tu fais la fière maintenant... Mais moi, je suis bien sûre qu'il n'en est rien et que tu aimes toujours ta petite Emmy".

Pauvre Emmy, comme on sentait qu'elle souffrait!... Ah! si elle avait pu la faire venir quelque temps ici, pour jouir de cet air pur, et l'éloigner de sa grand'mère, de sa sœur...

Lord Felborne en entendant le froissement de la feuille que repliait sa femme, se détourna.

—Que vous dit votre cousine, Serena?... Rien de nouveau chez les Beckford?

—Rien du tout... Mme de la Ridière et Simonne m'en veulent, de ce que je ne leur écris pas...

—Bien dommage, vraiment!... Il faut convenir qu'elles ont de l'aplomb!

—Maintenant, c'est Emmy qui endure leurs méchancetés. La pauvre petite m'écrit une lettre bien triste... Voulez-vous voir?

Ralph parcourut rapidement la lettre et la rendit à sa femme.

—Elle doit être malheureuse... Si cela vous fait plaisir, Serena, invitez-la à venir passer un mois ou deux ici?

—Cela ne vous contrariera pas trop?

—Mais aucunement, si elle ne ressemble pas à sa grand'mère et à sa sœur.

—Oh! non, certes! Sans cela, je n'aurais pas d'affection pour elle?

Ralph se mit à rire.

—Eh bien! adressez-lui votre invitation, en la faisant passer par M. Beckford... Les autres vont être furibondes! Elles sont capables d'empêcher la petite de venir!

—Ce n'est pas impossible... Il faudrait que mon cousin eût le courage d'imposer sa volonté.

—Enfin, nous verrons!... Vous partez?

Serena répondit:

—Oui. Je vais reconduire Nell à sa mère.

Lord Felborne regarda sans bienveillance l'enfant, qui restait muette, les yeux baissés.

Ils s'engagèrent dans le sentier qui longeait le lac, sur la droite. Ralph qui suivait sa emme dans la sente étroite, se rapprocha d'elle quand le chemin s'élargit. Il dit d'un ton mécontent:

—Je crains que vous ne voyiez trop souvent Mrs Adley, Serena.

—Peut-être... en effet. J'y ai été entraînée à cause de l'enfant... Puis je n'ose avoir l'air de repousser les amabilités...

Il eut un rire sardonique.

—Vous en avez un peu pitié, au fond, j'en suis sûr... Elle a vu que vous étiez bonne, que l'enfant vous intéressait... et elle vous joue la comédie de la mère inquiète pour l'avenir de sa fille, de la femme résignée sous les coups de l'adversité...

Il rit de nouveau

—...Ah! comédienne!... Mais je comprends que vous vous y laissiez prendre, Serena, puisque moi, autrefois...Mieux vaut que je vous le dise. Vous comprendrez alors ma façon d'agir à son égard... Elle et moi avons été fiancés, il y a six ans.

—Fiancés! fit Serena.

—Oui... Nous n'en avions encore rien dit à personne, lorsque Adley vint s'installer ici. Aussitôt Jane lui plût... et elle... Celui-là était le futur comte de Felborne... Moi, je semblais destiné à rester Ralph Hawton, dépourvu des biens de ce monde. Elle partit pour Londres, chez une amie, et m'écrivit une lettre pour se dégager de sa promesse. Elle disait qu'elle s'était trompée, qu'elle n'avait pour moi qu'une affection fraternelle. C'est le moyen classique pour s'excuser, dans un cas semblable... Tout aussitôt, mes yeux se sont ouverts, et j'ai reconnu— un peu tard—la vérité de ces paroles dites un jour par ma mère, qui n'avait pas de sympathie pour Jane:' Je crains que cette enfant ne soit que duplicité..." Il n'y avait bien que cela, en effet, dans cette âme de jeune fille. Affamée de luxe, de grande vie, elle n'avait pas balancé à renier ses promesses pour choisir celui qui devait réaliser ses rêves ambitieux

Serena dit d'une voix indignée:

—C'était odieux!... Je compr nds Ra ph, que vous n'ayez pu oublier.. surtout si vous l'aimiez beaucoup...

Il eut un léger rire

—Oui comme peut aimer un jeune homme de vingt-quatre ans, croyant à mille choses stupides telle que la sincérité du cœur féminin Ah! Jane Delson s'est chargée de me désabuser!... Vous comprenez maintenant pourquoi je la connais si bien?

Serena murmura:

—Oh! oui, je comprends!

—Vous concevez quels doivent être les sentiments de cette femme, à votre égard, quand e le vous voit jouissant de tout ce qui fa sait l'objet de ses rêves. Elle ne peut que vous haïr... et chercher à vous nuire.

—Eh bien! je me tiendrai sur mes gardes, désormais... Il n'y a que l'enfant qui est si gentille...

Ralph dit avec ironie:

—Mrs Adley s'en sert pour vous apitoyer et vous attirer Oh! elle est habile!

—Il est vrai que si vous ne m'aviez pas prévenue contre elle, je l'aurais peut-être crue sincère... Cependant, dès le premier jour, elle ne m'a pas plu..

—Oui, quelque chose vous repoussait en el.e... C'est que vous êtes s différentes... du moins pour le moment...

—Comment, pour le moment? demanda Serena surprise

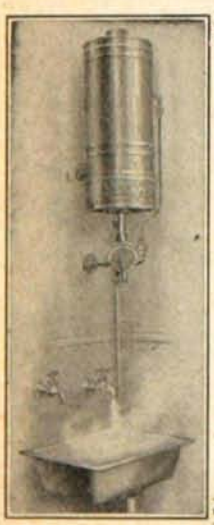
Il hésita, puis se mit à rire.

—Eh oui! Qui me dit que, dans quelques années, vous ne serez pas devenue fausse et perfide, comme Jane et comme d'autres?

—Oh! Ralph!

Le reproche douloureux des beaux yeux veloutés, fit tressaillir lord Felborne. Son regard s'adoucit , et il prit la main de la jeune femme pour la glisser sous son bras.

—Ne prenez pas mes paroles au tragique! Je suis persuadé qu'entre vous et Jane



"PRESTO"

APPAREIL CHAUFFANT L'EAU
INSTANTANEMENT

Suppression du réservoir. *Suppression des allumettes.* *ÉCONOMIE de gaz, de temps.*

DÉMONSTRATION SUR DEMANDE.

THE PRESTO MANUFACTURING CO.

Tél. EST 4430 340, RUE AMHERST, MONTRÉAL

Adley, il existera toujours un abîme...

Pendant un moment, ils marchèrent en silence. Puis Ralph dit d'un ton railleur:

—Pour achever de vous édifier sur Jane Adley, je vais vous montrer quelque chose...

Il déplia un papier sous les yeux de sa femme.

—... Voici une note de couturière, toute récente, au nom de Mrs Adley, mais qui m'est adressée. Comme j'ai payé les factures antérieures à la mort de mon cousin, on s'est imaginé que j'allais continuer ou, tout au moins, on a voulu faire cette tentative... Qu'en dites-vous, Serena? Que possède-t-elle en fait de fierté, ou même de simple dignité, la femme qui, ayant été souffletée de mon indifférence, de mon dédain, dès le premier jour où j'ai paru à Leinborough-Castle, ne craint pas de s'abaisser à de telles manœuvres, par intérêt, par esprit de lucre?

Serena, stupéfaite, murmura:

—Est-ce possible?... Vraiment, est-elle inconsciente, ou...

—Cynique?... La seconde hypothèse est la bonne, croyez-moi. Malheureusement pour elle, je suis devenu trop clairvoyant. Aussi vais-je, de ce pas, lui reporter la note qui s'est "égarée" chez moi. Elle comprendra, et n'y reviendra plus.Maintenant, ne parlons plus de cette peu intéressante personne... Et puisque nous voilà près du nouveau cottage des Molwell, allons le visiter.

XIV

Sur une éminence boisée, au-dessus de la petite rivière qui longeait le parc, s'élevait un grand cottage à peine achevé. Lord Felborne le destinait à la famille de de son fidèle Christopher. Ralph, connaissant l'affection que Christopher portait à sa sœur Esther et à ses neveux, leur donnait une situation qui les mettait tout à coup dans l'aisance.

Esther Molwell se trouvait à la porte du cottage, avec sa fille Janie. Lord et lady Felborne visitèrent l'habitation non encore meublée. En sortant, Ralph dit à sa femme, en lui désignant la jeune fille, une gentille blonde toute rougissante:

—Vous plairait-il, Serena, d'avoir cette jeune personne comme seconde femme de chambre?... Je sais que ce serait son rêve.

—Oh! bien volontiers!

—Donc, c'est entendu?... Vous êtes consentante, mistress Molwell?

—Je crois bien, Votre Seigneurie!... C'est un honneur pour nous et une grande joie!

Tandis que Ralph et Serena s'éloignaient, Janie dit avec enthousiasme:

—Comme elle est belle! Quels yeux magnifiques!...

Esther secoua la tête.

—Oui... Mais votre oncle Christopher prétend qu'elle n'est pas bien heureuse. Non pas que Lord Felborne soit mauvais pour elle!... Mais il n'est pas ce qu'il devrait être... Et pourtant, elle est si charmante!...

White-Cottage se trouvait à cinq minutes de l'habitation des Molwell. Comme Ralph et Serena s'en approchaient, les sons d'un piano parvinrent jusqu'à eux.

Lord Felborne dit:

—Elle joue une romance de Mendelssohn, autrefois mon morceau préféré! Quelle coïncidence!.. Ecoutez!... Quel art, dans la façon de nuancer!... Et là encore, elle sait exprimer des sentiments qu'elle n'a jamais éprouvés.

Nell sonna à la porte du cottage. Lady Dorothy, qui ouvrit, eut un sursaut à la vue des visiteurs; puis un sourire forcé vint à ses lèvres.

—Ah! vous venez faire une petite visite à la solitaire?...

Ralph dit tranquillement:

—Non, il s'agit de réparer une erreur.

Jane apparut dans le vestibule, souriante, jolie dans sa toilette de deuil.

—Quelle bonne surprise!... Entrez donc, je vous en prie!

—Inutile, mistress Adley. Je voulais simplement vous remettre ce papier, qui s'est égaré chez moi par une erreur d'adresse.

Il lui tendait la note qu'il avait, tout à l'heure, montrée à Serena.

Une rougeur monta aux joues de Jane qui s'écria d'un ton de confusion:

—Oh! pardon!... Quelle ridicule erreur! Veuillez l'excuser my lord!... Cette couturière aura perdu l'adresse que je lui avais donnée...

—Sans doute. Enfin, vous pourrez remédier à cela, maintenant.

—Certes, et tout aussitôt!... Quoiqu'il n'y ait rien de pressant, car maintenant je n'aurai pas besoin de ses services, d'ici longtemps!

Puis souriant de nouveau, elle demanda:

—Vous allez nous faire le plaisir de prendre le thé avec nous?

—Je regrette de devoir vous répondre par un refus. Ma femme et moi rentrons à l'instant au château.

Ils prirent congé, brièvement, de la jeune femme et de lady Dorothy. Quand ils furent à quelque distance, Ralph dit à Serena.

—Eh bien! vous l'avez vue?... Je lui donne un soufflet et elle n'en est que plus aimable! C'est vraiment délicieux! Elle joue supérieurement son rôle!...

Je voudrais bien savoir si Dorothy est sa dupe ,ou sa complice. Vous avez remarqué comme elles sont intimes?

—En effet. Lady Dorothy se rend quotidiennement chez Mrs Adley.

—Il en a toujours été ainsi. Au contraire, Sabina, comme ma mère, n'a jamais eu de sympathie pour Jane.

Serena fit observer:

—Je la crois bien atteinte, cette pauvre Sabina! On la sent très fatiguée, à certains jours surtout.

—Elle dit cependant qu'elle n'est pas plus mal... C'est une bonne personne, celle-là...

Au bout d'un instant de silence, il conclut, d'un ton d'impérieuse décision:

—Je ferai comprendre à Dorothy que ces relations me déplaisent, et qu'il faut choisir entre Mrs Adley et nous.

Serena fit observer:

—Ce serait peut-être exagéré...

Il la regarda, d'un air ironique.

—Vous vous imaginez que ces femmes-là ont un coœur sensible comme le vôtre?... La sympathie qui les rapproche est faite de défauts communs, de haines semblables.

—De la haine?. . Pourquoi lady Dorothy en aurait-elle?

—Le sais-je?Elle détestait lord Felborne, parce qu'elle était sous sa dépendance, ma mère, parce qu'elle était bonne, et que lord Henry lui témoignait beaucoup de considération.. . moi, parce que je la perçais à jour... et maintenant parce que j'ai rejeté dans le néant les rêves ambitieux de sa chère Jane... Quant à vous , Serena...

Son regard glissa sur le charmant visage.

—... Quant à vous, il apparait très évident qu'en dépit de ses airs doucereux à votre égard, vous n'êtes pas beaucoup mieux partagée. Ainsi donc. défiez-vous d'elle, défiez-vous de Jane. Tenez la première à l'écart, discrètement, et quant à l'autre... eh bien! tournez- ui le dos. si cela vous convient! C'est tout ce qu'elle mérite.

Serena dit pensivement:

—C'est la petite fille qui me fait de la peine. Elle a l'air triste, je trouve, depuis quelque temps.

—Je le regrette, puisqu elle était une distraction pour vous... Mais nous vous en trouverons d'autres. Dans quelques jours, la première période de notre deuil étant passée, je vous mènerai rendre visite aux principales personnalités des alentours, et vous pourrez prendre part à quelques réunions, en donner même à Leinborough-Castle, car nous ne sommes pas très rigoureux, en Angleterre, pour le deuil.

Serena murmura

—Je ne sais trop si ce sera une distraction pour moi...

—Que dites-vous là?

—Je serai gauche ,gênée...

Il répéta, avec un petit rire d'ironie:

—Gauche?... gênée?

Son regard enveloppait la jeune femme, souple, aisée, infiniment élégante. Les derniers rayons du soleil éclairaient l'harmonieuse beauté de ce visage, le pur et doux éclat de ces yeux noirs si veloutés.

Ralph ajouta d'un ton moqueur:

—Vous vous calomniez, ma chère. Si j'étais plus habile faiseur de compliments, je vous en adresserais un, pour vous rassurer. Mais point n'en sera besoin, je crois. Vous devinerez vite ce que l'on pensera de vous, et toute inquiétude disparaîtra.

Cette ironie impressionna désagréablement la jeune femme. Arrivés au château, chacun d'eux gagna son appartement.

Jos. Lagarde
113, rue Bordeaux

BEAUX rugs neufs, — Spécialité [tapis, prêtarts et rideaux]. Nous sommes dans notre maison privée, pas de dépenses, notre assortiment est complet.

ACHETEZ maintenant, n'attendez pas la hausse de mai. Avec un léger acompte on vous le gardera pour le temps désiré

Tél. Est 3217 W.

Bessie en habillant sa maitresse pour le dîner, lui apprit que lady Sabina était souffrante et qu'elle ne quitterait pas sa chambre ce soir.

Aussitôt habillée, Serena se rendit chez lady Sabina qu'elle trouva assise dans un fauteuil, avec une Bible ouverte sur les genoux.

Une lueur de contentement passa dans les yeux mélancoliques, à la vue de la jeune femme.

—Ah! que vous êtes gentille de venir!... Rien que de voir votre joli visage et vos beaux yeux pleins de lumière, je me trouve mieux!

Serena s'assit près d'elle.

—Je suis malheureusement rentrée tard; sans quoi, je serais venue plus tôt vous tenir compagnie.

—Vous vous promeniez, ma chère enfant?

—Oui. J'avais été chercher Nell, et nous sommes restées assises près du lac. Puis Ralph est arrivé. Comme il avait un mot à dire à Mrs Adley, il est venu avec moi reconduire l'enfant.

Lady Sabina demanda d'un ton hésitant:

—Vous voyez souvent Jane?

—Assez souvent, à cause de Nell que j'aime bien. Mais Ralph m'ayant éclairée au sujet de la mère, il me faudra cesser presque complètement les rapports avec elle.

—Eclairée?... C'est-à-dire qu'il vous a appris... leurs fiançailles d'autrefois, déloyalement rompues par elle?

—Oui, c'est cela.

Lady Sabina secoua la tête. Un sourire de mépris glissait entre ses lèvres pâlies.

—Ah! je comprends que Ralph n'oublie pas une pareille insulte!... Un homme comme lui, rejeté pour se voi préférer un Emil Adley!... Et après avoir reçu des assurances d'éternel attachement!.. Quel abîme de duplicité, que le cœur de cette femme!

—Oui, vraiment!... Je ne puis comprendre!...

—Oh! non, vous ne pouvez la comprendre, dit Lady Sabina, car vous êtes tout autre!... Vous êtes loyale, incapable d'une bassesse ou d'une hypocrisie... Et si bonne, avec cela!... Ah! Ralph doit être bien heureux!

Les yeux de Serena se détournèrent.

Heureux?.. Il ne lui avait jamais dit qu'il le fut, par elle.

La jeune femme se força à sourire, en disant

—Vous me jugez avec beaucoup d'indulgence, ma cousine.

—Non pas! Je suis même certa ne de ne connaître qu'une part e de vos qualités... Mais, pour en revenir à Jane, je dois vous dire: méfiez vous!

—Ralph m'a déjà avertie.

—Il a bien fait!... Ne vous le dissimulez pas, ma chè e enfant: elle vous fera tout le mal qu'elle pourra.

Il y eut un long silence... Serena, pensive, laissait errer son regard autour d'elle, sur les vieux meubles noyés dans l'ombre. Lady Sabina la considérait avec une émotion mélancolique.

Une question était sur les lèvres de Serena: "Savez-vous s'il l'aimait beaucoup?" Elle n'osa la formuler... D'ailleurs, lady Sabina semblait lasse, et, le jour s'évadant, elle ne devait plus suivre qu'avec difficulté le mouvement des lèvres de son interlocutrice.

Serena descendit pour rejoindre Ralph qui s'entrenait avec lady Dorothy. A la seu e vue de la physionomie de celle-ci, la jeune femme comprit qu'il venait de lui laisser entendre son déplaisir au sujet des rapports trop fréquents avec White-Cottage. Mais elle ne vit pas le coup d'œil sournoisement haineux dont, au passage, la grat fiait la vieille demoiselle.

XV

La révélation de Ralph avait expliqué à Serena une certaine face du caractère de son mari: ce scepticisme au sujet des sentiments féminins qu'il lui avait plus d'une fois laissé entrevoir.

Parce qu'une femme s'était jouée de lui, avait marché sur sa promesse, par intérêt, il semblait s'imaginer que toutes—ou presque— étaient capables de semblables vilenies.

La déception d'autrefois avait introduit en lui le poison de la défiance.

Puis une autre souffrance s'imposait à Serena. Cet amour que Ralph lui refusait, silencieusement, une autre l'avait connu... Et, s'il fallait en croire la vivacité de son ressentiment, que les années ne semblaient pas avoir affaibli, il avait aimé de toutes les forces de son cœur la femme fourbe et ambitieuse qu'il accablait aujourd'hui de son mépris.

Mais celle qui lui était si tendrement attachée, celle qui était prête pour lui à tous les sacrifices, ne trouvait plus chez ui que cette défiance, fruit de son amère désillusion.

Serena avait écrit à Emil enne pour lui faire part de l'invitatio de Ralph. La fillette répondit aussitôt, en disant toute sa joie. Sa grand mère et sa sœur, furieuses d'être laissées de côté par lord Felborne, avaient essayé d'empêcher qu'elle répondit par une acceptation. Mais M. Beckford, inquiet de voir sa fille si faible, avait parlé ferme contre son habitude, et les deux femmes devaient baisser pavillon.

"Donc, dans huit jours, ma chère Serena, je serai près de toi, concluait Emilienne. Papa veut m'accompagner jusqu'à Londres. Là, il me mettra dans le train, et j'espère arriver sans encombre à Tringham".

Ralph déclara:

—Il faut inviter votre cousin à venir passer quelques jours ici, en y accompagnant sa fille.

Elle objecta:

—Je ne voudrais pas que ce fût un ennui pour vous?

—Mais aucunement! Je n'ai toujours reproché qu'une chose à M. Beckford: sa faiblesse coupable, qui laisse tyranniser les innocents. Autrement, je n'aurais eu que sympathie pour lui.

A quelques jours de là, Ralph emmena sa femme dans une tournée de visites.

Serena avait déjà vu ces personnalités du voisinage, au moment des obsèques de lord Henry, et un peu après, quand elles étaient venues faire à Leinborough-Castle leur visite de condoléances. Les nouveaux châtelains furent accueillis avec un empressement plein de déférence.

Serena, délicieusement vêtue de blanc, n'avait jamais été plus jolie. Sans doute Ralph ne s'en aperçut-il pas, car il ne sortit de ses lèvres aucun compliment. Et, au retour, il sembla à la jeune femme qu'il était distrait, préoccupé.

L'arrivée d'Emilienne fit diversion aux soucis de Serena.

Emmy plut à lord Felborne, ainsi qu'il le déclara à sa femme. Et la sympathie fut réciproque.

—Comme il est bien, ton mari! répétait la fillette à Serena. Et très aimable, très accueillant... Ce n'est pas ainsi que me le representaient grand'mère et Simonne! Elles m'ont prédit: "Tu ne tarderas pas à revenir, car tu en auras bientôt assez de la morgue de lord Felborne, et des manières de Serena qui doit en faire des embarras, maintenant!"

Jetant ses bras autour du cou de sa cousine, Emmy ajouta:

—Quant à ce dernier point, je n'en ai rien cru du tout... Et au sujet de lord Felborne, me voici rassurée. Oh! je me doutais bien que tout cela n'était que racontars de jalouses.

M. Beckford, de son côté, se trouvait dans l'enchantement. Leinborough-Castle l'émerveillait. Ralph le promena dans le domaine, et il partit convaincu que son ancienne pupille était la plus heureuse femme de la terre.

Le lendemain de son départ, Serena, au retour de la messe où elle assistait presque chaque jour, se rencontra avec son mari qui revenait de sa quotidienne promenade à cheval.

Jetant les rênes de sa monture à un domestique, il vint l'aider à descendre de voiture. Tandis qu'ils gravissaient les degrés conduisant au hall, Ralph dit d'un ton d'ironie légère:

—Vous devenez de plus en plus fervente... Vous allez faire l'édification des catholiques du pays, comme autrefois la "pieuse" miss Delson.

La jeune femme s'arrêta pour le regarder, tandis qu'elle ripostait:

—Penseriez-vous que, moi aussi, je joue la comédie de la dévotion?

Il eut un geste de protestation.

—Oh! non, non!... Serena! Sur ce point-là, je vous crois sincère!

—Sur ce point-là?... Pas sur d'autres?

Avec un sourire forcé, Ralph répondit:

—Mais sur d'autres aussi, ma chère amie! Je n'ai aucune idée de vous confondre avec une Jane Adley!

A l'extrémité du hall apparut à ce moment lady Dorothy, dont la mine paraissait soucieuse.

Elle annonça:

—Je viens de faire demander le docteur Dugvil, pour Sabina. Elle a passé une très mauvaise nuit et, ce matin, les étouffements ne cessent pas.

Serena se rendit près de la malade qui l'accueillit avec un sourire.

—Vous êtes bonne de vous déranger...

—Ralph va venir dans un moment, dit Serena en serrant la main qui lui était tendue.

—Ralph est très bon aussi...

Une crispation passa sur le visage blêmi, et les paupières bleuâtres s'abaissèrent un instant.

—Il vous aime beaucoup, ma cousine. Il m'avait déjà parlé de vous, en me montrant votre photographie...

La jeune femme s'interrompit. Oubliant l'infirmité de la vieille demoiselle, elle venait de lui parler vainement, puisque ses yeux étaient clos

Mais les paupières se soulevèrent et lady Sabina dit à mi-voix:

—Oui, ma photographie... Il l'a emportée, avec celle de lord Henry, quand il a quitté Leinborough-Castle...

La jeune femme songea:" Mais elle entend donc mieux qu'on ne le pense?... J'ai parlé d'un ton ordinaire, et même plutôt bas, cependant..."

Lady Sabina poursuivait:

—C'est Jane qui a été cause de tout... Lord Henry se laissait volontiers circonvenir, et elle en profita pour l'exciter contre Ralph, à propos de légères contesta-

tions qui s'étaient élevées entre eux. Après ses fiançailles avec Emil, elle s'arrangea pour faire survenir une brouille complète entre ces deux hommes, qui s'aimaient cependant...

Serena écoutait avec attention. Elle souhaitait connaître ce qui avait trait au passé de Ralph!... Cependant elle objecta:

—Vous allez vous fatiguer, cousine!

—Non... Cela me fait du bien de vous parler... Je disais qu'elle les avait brouillés.. Mais lord Henry ne fut pas longtemps dupe. Après le mariage d'Emil, il se montra froid, à l'égard de Jane, en dépit des cajoleries de celle-ci. Il regrettait d'avoir rompu avec Ralph. A ses derniers moments, c'est le nom de Ralph qu'il a prononcé. J'étais là, j'ai entendu...

Elle s'interrompit, tandis qu'une faible rougeur montait à ses joues blêmes.

—...Je veux dire...Dorothy m'a répété... Et puis j'avais vu sur ses lèvres...

On frappa à ce moment. C'était Ralph, qui venait prendre des nouvelles de la malade.

—Oh! je ne vais pas bien du tout!... Ce cœur m'étouffe... Bientôt, peut-être...

Ses yeux s'emplirent d'effroi.

—J'ai tellement peur de mourir

Serena pressa la main brûlante.

—Oh! ma cousine, n'avez-vous pas confiance en la miséricorde de Dieu?

—Il n'y a pas de miséricorde pour moi!

Serena protesta:

—Il y en a pour tous! Dieu accueille tous les repentirs... Et d'ailleurs, ma pauvre cousine, je ne crois pas que vous ayez de bien grands crimes sur la conscience!

Les paupières se soulevèrent un instant, et Serena crut voir passer une lueur de tragique désespoir dans les yeux.

La malade murmura:

—Dieu est juge!

XVI

Une amélioration se manifesta dans l'état de lady Sabina.

Serena venait fréquemment la voir. Sa charmante sollicitude et l'affectueux intétérêt de Ralph reconfortaient la malade. Mais , dès que sa sœur venait, sa physionomie changeait, devenait sombre, et elle ne parlait plus.

Elle semblait toujours poursuivie par la terreur des jugements divins... Un jour elle dit à Serena:

—Ah! que vous êtes heureuse d'avoir la confession!...

Serena dit avec émotion:

—Mais vous pouvez y recourir aussi?... Il vous suffit de reconnaître que dans le catholicisme se trouve la vérité, et le pardon divin vous sera donné, comme à nous.

Lady Sabina joignit les mains:

—Ah! le pardon!... le pardon!

Serena, devant cette angoisse, se demandait quelle faute secrète pesait sur la conscience de la malade.

La jeune femme faisait avec Emilienne de longues promenades en voiture. Elle voyait peu son mari, occupé aux améliorations qu'il faisait faire, dans le château et dans le domaine. Il lui témoignait la même sollicitude tranquille et froide... De tout ce qu'elle avait appris, depuis quelque temps, ressortait pour Serena le soupçon qu'il l'avait épousée dans le but de réaliser une triomphante vengeance contre Jane Adley.

Elle avait beau s'efforcer d'éloigner cette idée, elle lui revenait sans cesse.

Des habitantes de White-Cottage, on n'entendait plus parler. Serena évitait de diriger par là ses promenades...

Un après-midi, tandis qu'elle se trouvait près de lady Sabina, Deborah, la femme de chambre attachée au service des deux sœurs, entra tout à coup, la mine bouleversée...

—My lady... on ramène lord Felborne... blessé!...

—Blessé?

En jetant ce cri de terreur, Serena s'élançait hors de la chambre.

Dans le hall Ralph était étendu sur une civière. Des linges tachés de sang enveloppaient sa tête. A la vue de sa femme, il fit un mouvement pour se soulever, en disant avec vivacité:

—Ce n'est rien, Serena!... rien!

Elle lui prit la main.

—Oh! Ralph, qu'est-ce donc?... Il faut faire demander le docteur Dugvil, tout de suite!...

Ces mots s'adressaient aux domestiques. L'un d'eux répondit:

—Une automobile part pour Tringham, my lady.

—Alors, portez lord Felborne dans sa chambre.

Le premier saisissement passé, la jeune femme se révélait énergique, adroite, aidant avec intelligence Christopher, puis, ensuite, le médecin.

L'accident était dû à un madrier, tombé sur la tête de Ralph, tandis qu'il visitait l'usine d'électricité en construction.

Le docteur Dugvil déclara:

—Votre Seigneurie en sera quitte pour peu de chose, après tout! La blessure est profonde, mais sans gravité réelle.

Ralph avait refusé que personne demeurât près de lui pendant la nuit... Mais, vers une heure, Serena, inquiète, vint voir s'il dormait, s'il n'avait pas besoin de quelque chose...

Elle se pencha vers le blessé qui attachait sur elle des yeux brillants.

—Donnez-moi un peu de quinine, Serena. J'ai la fièvre.

Elle lui prépara la quinine et déclara qu'elle allait rester avec lui.

—Non , je ne le veux pas, dit Ralph. Christopher s'est mis tout habillé sur son lit. Quand je sonnerai, il sera là...

—Je ne doute pas du dévouement de Christopher. Mais il m'est doux de vous donner ces soins, Ralph, de veiller sur vous.

Elle posa sa main souple et fraîche sur le front brûlant, en couvrant le blessé d'un regard de tendresse émue.

Ralph prit cette main et la fit descendre jusqu'à ses lèvres.

—Eh bien! restez,ma petite Serena, si vous le voulez.

Elle s'installa dans un fauteuil. Chaque fois qu'elle dirigeait ses yeux vers le blessé, elle rencontrait son regard, qui se détournait aussitôt.

Au bout de quelque temps, la jolie tête s'inclina sur le dossier du fauteuil, et Serena tomba dans une somnolence qui l'engourdissait...

L'état du malade prit très vite une tournure favorable. Il put bientôt se lever, s'asseoir sur la terrasse.

Près de lui se tenait Serena. Elle semblait deviner tous ses désirs. Parfois, il avait un geste affectueux qu'il semblait aussitôt regretter

Souvent Emilienne venait causer avec lui. Il faisait remarquer à sa femme que la fillette commençait à prendre meilleure mine, à devenir gaie.

Serena ripostait:

—C'est à vous qu'elle le doit... Aussi vous en est-elle reconnaissante, je vous assure.

Lady Dorothy et sa sœur se tenaient à l'écart: la première, parce qu'elle n'était pas les bonnes grâces de Ralph, et lady Sabina à cause de son état de santé.

Un matin, Serena trouva la vieille demoiselle plus sombre qu'à l'ordinaire.

Son regard voilé par la souffrance morale s'attachait sur la jeune femme... Et, tout à coup, elle murmura, en joignant les mains:

—Oh! priez pour moi, Serena!... priez!.. Ce poids sur ma conscience!... Si vous saviez!...

Elle s'affaissa sur ses oreillers dans une crise de suffocation.

Serena et la femme de chambre lui donnèrent les soins nécessaires. Cette nouvelle alerte avait affaibli lady Sabina.

—La pauvre cousine ne sera plus pour longtemps avec nous! dit Ralph, quand sa femme lui rapporta l'incident. D'ailleurs, le docteur Dugvil ne m'a pas caché qu'elle avait, au plus, quelques mois à vivre.

Les deux époux se trouvaient assis, après le dîner sur la terrasse, devant le cabinet de travail. Lord Felborne, silencieux, tenait ses paupières demi-baissées. Mais entre les cils un regard attentif et ardent se glissait vers la délicieuse figure de femme, tout éclairée par les grands yeux d'Andalouse.

Serena dit tristement:

—Elle est en effet bien changée. En outre, elle se tourmente beaucoup... Elle a des craintes très vives ,au sujet de la mort. On dirait qu'un lourd fardeau pèse sur sa conscience.

—Oh! Pauvre Sabina! Que pourrait-elle bien avoir à se reprocher de très grave?

—Je me le demande, aussi...

Pensivement, elle laissait errer son regard sur les jardins éclairés par la lune. Les parterres, les bassins de marbre aux eaux tranquilles se découpaient dans la clarté bleuâtre, qui baignait les arbres immobiles.

Serena se pencha en avant...

—Qu'est-ce donc, là-bas?... Cette ombre qui parait avancer?... Voyez-vous, Ralph?

—En effet... C'est une enfant, je crois...

—...Vêtue de blanc... Serait-ce... Nell?

Tout en parlant, la jeune femme allait au-devant de l'arrivante imprévue.

C'était bien Nell... Nell, haletante, secouée de frissons, qui se jetait entre les bras de Serena.

—Voyons, Nell!... Qu'est-il arrivé?

—Je voulais vous voir!... Maman m'empêchait... Elle disait que vous ne vouliez plus...

—Vous seriez-vous sauvée, sans rien dire?

—Oui...

—Mais c'est très mal! Votre maman va être très inquiète...

Ralph eut un petit rire en murmurant·

—Oh! oui, en effet!

Et il demanda à l'enfant;

—Comment avez-vous fait pour partir, sans qu'on vous entende?

La petite voix tremblante répondit:

—Maman a oublié de fermer la porte, avant de se coucher. Alors, quand elle a été endormie, je me suis levée tout doucement, j'ai mis ma robe... et je suis sortie. Mais j'avais peur, toute seule...Une fois je me suis retournée, j'ai cru voir maman loin sur le chemin... Mais ce n'était pas elle, elle dormait trop bien quand je suis partie.

—Oui, elle dormait... évidemment... Eh bien! ma petite, on va vous reconduire, et je pense que vous n'aurez plus l'idée de vous enfuir, une autre fois.

Serena protesta...

—Oh! Ralph, à cette heure!... Elle est fatiguée, émotionnée...

Il l'interrompit:

—Andrew la portera. Mais elle rentrera ce soir chez sa mère,

La jeune femme n'osa insister. Ralph donna ses ordres à un domestique... Serena embrassant la petite fille, lui dit avec douceur:

—Vous allez retourner avec Andrew, ma chérie. Soyez bien raisonnable.

Nell dit d'une voix étouffée:

—Est-ce que c'est vrai, que vous ne voulez plus venir?

—Je ne peux pas... je suis trop occupée...

—Oh! quand vous aurez un moment, vous viendrez, dites?...

Serena baisa la joue humide de larmes, en répondant:

—Oui, peut-être... Allez avec Andrew.

Nell dit d'une voix sanglotante:

—Maman va se fâcher... je serai battue!

Ralph laissa échapper, entre ses dents:

—Ce serait le comble!...

Andrew s'éloigna, avec l'enfant dans ses bras. Nell agitait ses mains, en signe d'adieu, à l'adresse de Serena. Ralph dit en se penchant un peu:

—Une fois de plus, vous me taxez de dureté Serena?

Elle leva sur lui ses beaux yeux ou brillaient des larmes.

—Cette pauvre petite obéissait à son affection pour moi...

—Et aux suggestions de sa mère.

—Oh! Ralph!

—Certainement... Voici comment la chose s'est passée. Jane Adley a tout rempli le cerveau de l'enfant du désir de vous revoir, tout en la persuadant que vous ne reviendriez plus. Quand elle l'a vue à point, elle a feint de s'endormir profondément, en "oubliant" de fermer la porte... Et la petite s'est enfuie pour venir vous trouver,—l'idée a pu lui en être suggérée facilement. On escomptait que vous la garderiez cette nuit. Demain matin, nous aurions vu venir une mère éplorée. Effusions, larmes, rien n'aurait manqué...

Serena écoutait avec stupéfaction.

—Ralph, comment savez-vous?...

—Je ne sais pas, je devine... Evidemment, je regrette d'être obligé d'agir ainsi, à l'égard de cette enfant, dont la mère se sert comme d'un instrument.

—C'est odieux! dit Serena.

—Jane Adley ne regarde pas à une vilenie près... A propos, je ne vous ai pas informée du résultat de l'enquête, au sujet de ces lettres disparues, pendant mon absence?

La jeune femme fit un signe négatif.

—Eh bien! je suis arrivé à la quasi-certitude qu'elles ont été soustraites par cette femme.

—Par Mrs Adley!...

—La correspondence est jetée dans une boîte dont il existe deux clefs: une est entre les mains de John, chargé de remettre ce qu'elle contient au facteur; je détiens l'autre, Jane ,du temps déjà de lord Henry, avait pu en faire faire une autre. Cette idée m'a été donné par Sabine, qui, lorsqu'elle m'écrivait, faisait porter sa lettre à la poste de Tringham ,tant elle se défiait de cette femme.

—C'est incroyable... Mais quel est son but?

—Tentative de désaccord entre nous. Son cœur est rempli de jalousie à votre égard. Vous occupez la place qu'elle avait rêvé d'être la sienne, près du comte de Felborne , jeune ou vieux, bien ou mal bâti, intelligent ou stupide... Car c'est sa haute position qu'on épouse avant tout...

Il eut un rire de froid sarcasme.

—...Et la comtesse de Felborne, c'est vous, au lieu d'elle. En vérité, comment ne vous détesterait-elle pas?

Il se penchait vers elle, et ses lèvres effleurèrent le front tiède.

Serena eut un tressaillement léger. Une joie soudaine gonflait son cœur...

XVII

Le lendemain, un billet de Mrs Adley fut remis à Serena.

La jeune veuve exprimait ses regrets au sujet de l'escapade de Nell.

"Je m'étais endormie très fatiguée, ajoutait-elle, et je n'ai rien entendu... J'espère que lord Felborne n'en voudra pas trop à la pauvre petite, qui n'a agi que par excès d'affection pour vous".

Serena pensa avec mépris:

"Fourbe!... Hypocrite!... Ah! Ralph doit bénir le ciel, qui lui a épargné d'être l'époux d'une pareille femme!"

Dans l'après-midi, la jeune femme se rendit avec son mari à Wysmarck-Court, où lady Burnett donnait une petite réunion intime. L'élégance discrète de sa toilette blanche rehaussait encore sa beauté. Il était impossible de rêver femme plus charmante, ainsi que le déclara miss Violet Treenby, tante de lady Burnett, à lord Felborne, avec qui elle s'entretenait.

Une lueur d'orgueil passa dans les yeux bruns, qui s'attachèrent pendant un moment à Serena.

Ralph dit avec un sourire:

—Je crois en effet que ma femme est douée de toutes les perfections, physiques et morales.

Au retour il demanda:

—Avez-vous pris plaisir à cette réunion, Serena?

—Très grand plaisir. Les Burnett me sont sympathiques et j'aime ce milieu sérieux, distingué...

—Bien des jeunes femmes le trouveraient trop sérieux. Vous-même, quand vous aurez goûté aux grandes mondanités, quand vous serez devenue l'une des personnalités à la mode...

—Ralph, tenez-vous beaucoup à ce que je devienne une de ces femmes?

—Mais pas du tout! Vous le deviendrez, parce que vous prendrez goût au monde, aux adulations, quand vous les connaîtrez. C'est chose presque inévitable, pour une femme jeune et jolie surtout.

Son regard enveloppait longuement le charmant visage qui se redressait en un mouvement de protestation.

—Vous vous trompez!... Car, quoi que vous en pensiez, je ne désire aucunement une vie de plaisirs, soyez-en assuré.

—Oui, j'en suis certain, car je sais que vous êtes sincère.

Rien ne pouvait être plus précieux que cette parole, dans l'état d'inquiétude où se trouvait son cœur. Ralph ,ainsi, l'assurait de sa confiance...

Comme l'automobile approchait du château, elle croisa Mrs Adley.

Ralph fit observer:

—Elle vient sans doute d'un rendez-vous avec Dorothy. J'ai appris que celle-ci continuait de la voir. Il faudra que cela cesse, car je ne me soucie pas d'avoir chez moi une espionne.

—Croyez-vous vraiment?...

—J'en suis persuadé. Mrs Adley se renseigne ainsi sur nos faits et gestes, dans l'espoir de nous nuire.

Il murmura, les sourcils froncés:

—Je regrette de lui avoir laissé la jouissance de White-Cottage.

Le soir de ce jour, un domestique vint leur annoncer:

—Deborah fait prévenir vos Seigneuries que Lady Sabina semble très mal.

Ils montèrent chez la malade. Elle étouffait, les yeux pleins d'angoisse... En attendant l'arrivée du médecin, Serena et la fenmme de chambre donnaient à lady Sabina les soins voulus. Peu à peu, le cœur affolé se calma. Cette fois encore, la mort s'éloignait... Quand le docteur arriva, tout péril immédiat semblait conjuré.

Le médecin dit à Ralph, en partant:

—Elle passera dans une autre crise, très prochainement, sans doute.

Lord Felborne en revenant vers la chambre de sa parente, se heurta presque, dans le corridor, à lady Dorothy qui rentrait, en se glissant le long des murs comme une conspiratrice.

Ralph lui barra le chemin.

—Ah! c'est vous, Dorothy?... Vous étiez en promenade??

—O...ui... La soirée est si belle...

—En effet... Et la société de Mrs Adley vous est plus agréable que celle de votre soeur, qui a failli mourir pendant ce temps-là.

Lady Dorothy bégaya:

—Mourir?... Sabina?... Et que dites-vous?... Je n'ai pas vu Jane...

—Vraiment?... Elle ne vous a pas donné rendez-vous ce soir, dans le parc?

Les yeux pâles de lady Dorothy se troublèrent, sous le regard moqueur de Ralph.

—Mais non...aucunement... Connaissant votre désir...

Il l'interrompit froidement:

—Trêve de mensonges! Tout cela est inutile. Vous continuez de voir Mrs Adley. Eh bien! il est plus simple que vous vous installiez chez elle. Il est vrai qu'elle sera ainsi privée des petits renseignements que vous lui fournissiez. Mais on ne peut pas tout avoir!

Lady Dorothy dit d'une voix rauque:

—Ralph!... je ne sais ce que signifie...

—Vous le savez parfaitement. Toujours, vous avez été l'alliée de cette femme. Maintenant vous cherchez un moyen de mettre la désunion entre ma femme et moi...

—Je vous assure...

—Oh! ne niez pas! Dès le début,j'ai vu le jeu se dessiner. Par le moyen de l'enfant, on cherchait à capter la confiance de Serena. Maintenant, votre plan est déjoué. Et je vous conseille de renoncer à toute tentative de ce genre, si vous ne voulez que je prenne des mesures radicales.

Il se dirigea vers la chambre de la malade, laissant lady Dorothy anéantie.

Lady Sabina demanda:

—Qu'a dit le docteur, Ralph?

—Qu'il faut vous tenir bien calme, ma cousine, et que cette crise n'est pas plus grave que les autres.

—Si, je le sens... Une encore, peut-être, et ce sera fini...

Ses yeux semblaient s'enfoncer dans les orbites creusées.

Ralph se pencha vers elle.

—Ne vous tourmentez pas, Sabina! En vous soignant beaucoup, vous éviterez une nouvelle crise...

Elle secoua la tête.

—Non, je ne crois pas...

Elle se tut un moment, puis demanda:

—Et Dorothy, où est-elle?... Comment ne l'ai-je pas vue?

La physionomie de Ralph se durcit.

—Dorothy?... Elle était en conférence avec Jane dans le parc. Je viens de lui signifier ma façon de penser. Je crois qu'elle a compris.

La malade eut un geste d'indignation.

—Toujours sa sympathie pour cette Jane!... Défiez-vous de celle-ci, Ralph... et vous, Serena...

—C'est bien ce que nous faisons!... Mais je me retire. Restez-vous encore un peu Serena?

Ce fut lady Sabina qui répondit:

—Oh! oui, oui, je vous en prie!...

La jeune femme dit aussitôt:

—Mais je ne demande pas mieux!... Par exemple, il faudra essayer de dormir.

La malade murmura:

—Dormir!... Voici longtemps que je ne peux plus!

Ralph se retira, laissant les deux femmes seules dans la grande chambre éclairée par une lampe voilée de vert.

Pendant un moment, ce fut un silence complet. Puis la voix de la malade s'éleva, faible, tremblante d'angoisse...

—Oh! Serena, j'ai peur!

La jeune femme posa sur les cheveux grisonnants sa main fraîche et douce.

—Ayez confiance en Dieu, ma cousine, et abandonnez-vous à sa miséricorde.

—Il n'y a pas de miséricorde pour une criminelle comme moi!

L'accent tragique fit tressaillir la jeune femme.

Dans les yeux bleus de la malade passait une lueur d'épouvante... Elle saisit la main de Serena, et la serra entre ses doigts fiévreux.

—C'est affreux!... Comment ai-je pu faire cela?... Serena, je veux tout vous dire. Ce remords m'étouffe!...

Elle appuya sa main libre contre sa poitrine haletante.

—... D'abord, je ne suis plus sourde... plus du tout...

Cet aveu ne surprit pas trop Serena qui avait bien cru s'apercevoir que cette surdité n'existait pas.

—... Je l'ai été pendant quelque temps. Un jour, je m'aperçus que j'avais recouvré l'ouïe... Je m'arrangeai pour que nul ne s'en doutât, afin de mieux surveiller ainsi les agissements de Jane et de Dorothy. Une sourde... On pouvait chuchoter sans crainte d'être entendues, et comploter les meilleurs moyens de circonvenir lord Henry, qui devenait peu bienveillant à l'égard de Mrs Adley, comme s'il se fût douté que les soi-disant propos de Ralph, rapportés naguère par elle, n'étaient que d'odieux mensonges.

"Puis advint la maladie d'Emil..."

La voix de la malade fléchit, devint indistincte.

Serena, se rappelant les circonstances de la mort d'Emil Adley, comprit tout à coup.

Les lèvres agitées d'un tremblement, elle demanda:

—Vous aviez entendu?... la défense du médecin?

Un "oui" rauque sortit de la bouche crispée.

Serena terrifiée, s'écria:

—Oh!... Non ,ce n'est pas possible!

Lady Sabina gémit sourdement:

—Si!... Oh! je crois que j'étais vraiment folle. ce jour-là!...

—Mais pourquoi?... pourquoi?

—Je ne voulais pas que Jane devint comtesse de Felborne... Je voulais que Ralph prît sa revanche... Et j'ai commis... ce crime....

Pâle, frissonnante d'horreur, Serena recula instinctivement.

—Ah! vous me méprisez, maintenant?...

Serena se pencha vers elle.

—Non, ma cousine... Mais je me demande... comment vous avez pu..

—Moi aussi, je me le demande!... Et depuis j'ai connu le remords. Voilà pourquoi j'ai tellement peur de mourir!

—Dieu pardonne à tous les repentirs, dit Serena. Il suffit de s'accuser humblement...

—S'accuser?... A l'un de vos prêtres?... Oui... voilà ce que je désire!

—C'est facile. Je puis demander à l'abbé Twinks de venir vous voir. Si vous êtes disposée à devenir catholique, il prendra les dispositions nécessaires.

—Oui, oh! oui!... à cause de la confession... Et quand ce sera fait... vous me mépriserez peut-être moins Serena?

La jeune femme appuya ses lèvres sur le front brûlant.

—Je ne vous méprise pas, ma pauvre cousine. Tous ,nous sommes sujets à la tentation, et nous ne sommes pas assurés de n'y pas succomber.

—Oh! vous, non!... jamais vous n'auriez fait cela!... Vous êtes une âme forte, une âme toute de lumière. Mais moi, j'avais une piété sans profondeur... Enfin, j'ai commis ce crime... Et j'en demande pardon à Dieu...

—Demain j'irai avertir l'abbé Twinks que vous désirez le voir.

—Merci! Vous êtes bonne... Je vous demande encore une grâce; c'est de répéter à Ralph l'aveu que je viens de vous faire... Moi, je n'aurais pas le courage... Je pressens qu'il sera si... si indigné!... Et il me serait trop pénible de voir le mépris dans ses yeux!

—Je ferai selon votre désir... Maintenant, calmez-vous, chassez vos inquiétudes, car déjà, devant votre repentir, Dieu vous a pardonné, j'en suis certaine.

—Ah! chère enfant, béni soit le jour où vous êtes entrée dans cette demeure!... Sans vous, je n'aurais peut-être pas eu le courage d'avouer...

La jeune femme gagna son appartement et se laissa tomber au hasard sur un siège... Cette révélation l'avait bouleversée jusqu'au fond de l'être. Et elle prévoyait quel effet elle produirait sur Ralph... Car son haut rang, il le devait au crime de la malheureuse femme qui avait cédé à sa haine contre Jane et à son affection pour Ralph...

—Seigneur, quelle terrible chose! murmura Serena.

La femme de chambre entra. Serena se laissa revêtir d'un peignoir, et coiffer pour la nuit. Puis elle s'assit de nouveau, près de la fenêtre ouverte, et retomba dans ses réflexions.

Le silence s'était fait partout, au dehors et à l'intérieur du château. Serena songea: "Ralph doit être couché... Il est encore faible, et a besoin de repos... Peut-être ferai-je mieux d'attendre quelques jours, pour lui apprendre cette triste chose, qui va lui donner tant d'émotion..."

Un bruit de porte la fit sursauter. Quelqu'un entrait dans le salon voisin. Puis la haute silhouette de Ralph apparut au seuil de la chambre.

—Comment, pas encore au lit, Serena?... J'ai vu de la lumière qui s'échappait de votre fenêtre... Vous n'êtes pas souffrante?

—Non, pas du tout... Je m'attardais, en pensant... Mais vous-même, comment êtes-vous encore debout? Vous savez qu'il vous faut des ménagements...

—Oh! je me sens très fort, maintenant. J'ai simplement grillé quelques cigarettes, bien étendu dans un fauteuil, ce qui n'a rien de bien fatigant

Son regard ne quittait pas les yeux qui semblaient gênés, hésitants... Posant sa main sur les cheveux bruns qui tombaient en natte sur le peignoir blanc, il demanda:

—Qu'y a-t-il, Serena?... Quelque chose vous tourmente,vous inquiète?

Les yeux noirs se voilèrent un instant sous leurs cils tremblants.

—Mais...qui vous fait penser?...

—Je le vois sur votre physionomie... Allons, dites-moi ce que c'est...

Assis sur l'accoudoir du fauteuil, il répéta:

—Dites-moi, Serena...

Elle murmura, en l'enveloppant d'un profond regard de tristesse:

—J'aurais voulu attendre encore, parce que la communication que j'ai à vous faire



sera pénible...

—Qu'est-ce donc?... Parlez vite..

Alors, elle lui répéta l'aveu de lady Sabina... Il sursauta, avec un cri d'indignation.

—Elle a fait cela?... Elle a sciemment amené la mort d'Emil?... Ah! c'est odieux!

Serena appuya sur son bras ses mains frémissantes.

—La malheureuse est tourmentée par le remords...

—C'est possible, mais il n'en reste pas moins que je suis le bénéficiaire de son crime!... Et cette pensée m'est odieuse!

—Oh! certes, je le comprends!...

Elle attachait sur lui ses beaux yeux émus, si profondément tendres. Ralph attira contre lui la jeune femme ,en disant d'une voix changée:

—Vous êtes bonne toujours, ma Serena. Mais il faut que je sache tout... La pauvre femme a commis cette faute par affection pour moi, je le comprends, avec l'idée de me venger...

Sa joue s'appuya un instant sur les cheveux de Serena. Puis il dit d'une voix un peu étouffée:

—Vous aviez raison, la vengeance est une chose mauvaise, indigne, qui fait souffrir coupables et innocents...

Parlait-il pour lui, en ce moment? Pour lui qui s'était vengé de Jane avec tant de subtil raffinement?

Les beaux yeux veloutés, qu'éclairait un émoi profond, se levèrent sur le visage penché. Mais ils virent de si merveilleuses choses dans le regard de Ralph, qu'ils se fermèrent un moment ,comme éblouis.

Une voix frémissante murmura:

—Ma Serena si chère!... C'est vous qui m'avez appris la beauté supérieure du pardon... Ah! Serena, vous avez vaincu ma défiance!... Mais prenez garde de ne pas me décevoir jamais, car je souffrirais trop, vous aimant comme je vous aime!

XVIII

Le lendemain, l'abbé Twinks vint voir la mourante. Celle-ci affirma sa volonté de mourir catholique. Elle se confessa, et le prêtre revint lui apporter le viatique et l'extrême-onction.

Maintenant, la mort ne l'effrayait plus, puisqu'elle était pardonnée. Elle offrait en expiation ses souffrances et l'impression pénible causée par la réprobation qu'elle devinait chez Ralph, bien que celui-ci ne lui en témoignât rien.

Humblement, quand il était entré le matin, la malade avait demandé:"Voulez-vous me pardonner?" Et il avait répondu: "Vous avez le pardon de Dieu, ma cousine. Le mien ne peut vous être refusé..." Tout s'était borné là.

Le lendemain, dans l'après-midi, lord Felborne emmena sa femme jusqu'à l'usine. Le cœur de Serena tressaillait de bonheur. Car, enfin, elle se savait aimée...! si profondément aimée! Les ombres, qui commençaient de s'écarter légèrement, depuis deux jours, s'étaient évanouies subitement hier.

Elle comprenait qu'il s'était défié d'elle, qu'il avait craint de lui donner son amour, après la dure expérience déjà subie, du fait de Jane Delson. Sous sa froideur apparente, sous son calme orgueilleux, il avait une âme sensible, redoutant les heurts, les déceptions.

A mesure que passaient les jours, il découvrait toutes les qualités de cette jeune âme, et s'assurait de sa droiture, de la pure et ardente affection dont il était l'objet. Alors, il avait laissé parler son cœur.

Et, comme il le disait, c'était vraiment maintenant leur lune de miel.

Quand il eut jeté un coup d'œil sur les travaux en cours, il renvoya la voiture, ayant décidé avec Serena de rentrer à pied.

Chemin faisant, elle lui dit:

—Beckwint m'a appris ce matin que la petite Nell est très malade.

—Vraiment?... Cette pauvre enfant! Je crains qu'elle ne soit guère bien traitée par sa mère!.

—Non, pauvre mignonne! Et quelle éducation lui donnera-t-elle?

—Probablement, elle en fera une hypocrite, comme elle... A ce propos, l'aveu de lady Sabina m'a démontré qu'un tort grave leur a été fait. Et quelle que soit la valeur morale de Mrs Adley, je me crois tenu d'assurer largement son existence et celle de sa fille.

—En effet, sans la faute de notre pauvre cousine, Mrs Adley serait la comtesse de Felborne.

—Mais il faudra qu'elle quitte ce pays. Je ne veux pas la savoir près de vous.

Il glissa la main de sa femme sous son bras, en accompagnant ce geste d'un long regard d'amour.

Serena lui sourit, en répliquant:

—Qu'ai-je à craindre d'elle, maintenant, si nous sommes sûrs de notre affection réciproque?

—Oh! pas grand-chose, évidemment!... Néanmoins, il m'est désagréable de la savoir là. Elle pourra habiter Londres, y mener la vie élégante... Et il est probable que Dorothy la suivra.

—Elle n'a pas reparu au château?

—Non, Deborah l'a informée de ma part qu'elle pouvait venir voir sa sœur mourante. Je ne sais si elle viendra.

Ils firent quelques pas, puis Ralph demanda:

—Dites-moi Serena, puisque le temps est si beau, voulez-vous que nous allions jusqu'à l'abbaye?

La jeune femme acquiesça joyeusement. Les ruines de l'abbaye étaient un de ses lieux de prédilection.

Il restait d'assez importantes parties de ce lieu de prière et de travail, dévasté par les soldats de la reine Elisabeth. L'église n'avait plus de voûtes, mais on pouvait encore admirer la sveltesse de ses colonnes, l'élégance de ses fenêtres dont les ouvertures béantes étaient envahies par une folle végétation de lierre et d'arbustes échevelés. Serena, un peu fatiguée, s'assit sur une pierre, tandis que Ralph allait voir une source qui coulait près de là, et que son régisseur lui avait dit être prête à tarir.

Les minutes s'écoulaient, et Serena songeait, évoquant une fois de plus les doutes, les inquiétudes des mois passés, puis le bonheur qui tout à coup lui était donné...

Une voix de femme l'enleva à sa rêverie.

—Ah! lord Felborne!... Quelle bonne surprise!

Serena tressaillit. C'était Jane Adley... Elle rencontrait Ralph qui revenait de la source.

Lord Felborne répondit, froid et sarcastique:

—Bonne... cela dépend. Je ne puis, d'ailleurs, vous interdire de la considérer comme telle.

—Oh! non, vous ne le pouvez pas!... Et il n'est pas en votre pouvoir de me faire oublier mes torts... ma folie...

La voix de la jeune veuve devenait pathétique. Serena comprit quelle avait dû être la puissance de séduction de cette femme, alors que Ralph croyait à sa sincérité.

—Vos torts?... Votre folie?... Ceci est de la vieille histoire, sur laquelle il est inutile de revenir.

Le ton de Ralph était glacial, et resta tel durant tout l'échange de paroles qu'entendait Serena, frémissante et attentive.

—De la vieille histoire?... Oh! Ralph, si vous saviez ce que j'endure!... Mon remords... mon désespoir... vous les connaissez...

Elle s'interrompit, attendant une protestation qui ne vint pas.

—...Vous me détestez maintenant, après m'avoir aimée... Car vous m'avez aimée, Ralph?

—Rassurez-vous, la racine de ce sentiment n'était pas bien profonde, et il y a beau temps que cette amourette de jeune homme trop naïf a été oubliée. N'ayez donc aucun remords à ce sujet.

—Le remords?... Il me poursuivra toute ma vie! Je ne puis oublier quels jours heureux j'ai vécus, pendant nos fiançailles... Puis un vent de démence a soufflé sur moi, et... et j'ai essayé de me persuader que je ne vous aimais plus... Mais j'ai dû reconnaître que je m'étais trompée, en croyant pouvoir vous oublier...

La voix se brisa dans un sanglot.

—Vraiment?... Ce dut être après la mort d'Emil, quand je devins le futur comte de Felborne?

—Ah! ne m'insultez pas ainsi par votre cruelle raillerie! Déjà, vous vous êtes si bien vengé!... Car votre mariage lui-même a concouru à ce but! Cette jeune femme vous ne l'aimez pas... Oui, j'en suis sûre! Avouez-le donc! vous l'avez épousée simplement dans un but de représailles contre moi?

Son accent devenait violent.

Ralph dit avec le même calme:

—Je pourrais ne pas répondre à cette question indiscrète. Mais, pour couper court à vos suppositions, je veux vous apprendre ceci: oui, j'ai eu d'abord, en épou-

THE GREENWICH SHOP

FOUR SIXTY NINE GUY STREET

Pour la décoration d'un intérieur, Madame Lilian Mendelssohn, qui est une experte dans l'art de choisir une nuance, ou de draper une tenture se fera un plaisir de vous fournir absolument gratuitement, les idées et les suggestions innombrables, dont son goût artistique et l'originalité de ses vues sont une source inépuisable.

UNE VISITE AU SALON DE THE S'IMPOSE !

Tél. Up. 4789

LILIAN W. MENDELSSOHN,
Hôtesse.

sant miss Dochrane, l'idée de me venger plus sûrement de vous. Mais je n'ai pas été long à mettre ce motif au second plan, et à voir en elle, non un instrument de représailles, mais une femme ardemment, uniquement chérie.

—Je ne le crois pas!

—Libre à vous!... Bonsoir.

—Non!... un instant!... Ralph, écoutez!... Votre ressentiment me fait mourir!... Il me faut votre pardon!... Oh! pour l'obtenir, je ferai ce que vous voudrez!...

—Ce serait inutile. Le mélodrame n'a aucune prise sur moi. Vous m'êtes complètement indifférente.

Quelques minutes après, Serena voyait apparaître son mari.

Il avait un pli de mépris aux lèvres, qui s'effaça dès qu'il eut rencontré le regard ému de Serena

Il vint à la jeune femme et s'assit près d'elle.

—Vous avez tout entendu, sans doute, ma chérie?

Elle fit oui de la tête.

—Vous voyez son manque de dignité? Elle croyait pouvoir me reconquérir, à force de platitude. Ah! si elle voyait le mépris dont mon cœur est plein à son égard!... et la place souveraine qu'occupe dans ce cœur ma bien-aimée Serena!

Elle murmura, d'une voix heureuse:

—Mon Ralph!

XIX

Pendant les deux jours suivants, l'état de lady Sabina resta stationnaire.

Puis un matin, Deborah trouva sa maitresse sans vie.

Lord Felborne accourut près de la défunte. Serena ne se trouvait pas là: elle était allé visiter une jeune femme qui venait d'avoir son neuvième enfant.

En revenant, elle laissa chez sa mère le jeune groom Jemmy. La distance était courte jusqu'au château et le cheval fort paisible. Il lui était souvent arrivé de revenir ainsi seule.

Comme la voiture tournait, à un coude du chemin, Serena vit, venant vers elle, lady Dorothy, et pensa avec déplaisir: "Quelle ennuyeuse rencontre!"

Lady Dorothy s'arrêta, en disant, avec autant de calme que si rien ne s'était passé entre Ralph et elle:

—Bonjour, Serena... Comment va Sabina?

La jeune femme répondit froidement:

—Elle est très mal. Le docteur craint une terminaison subite.

—Ah! elle est si mal?... Je ne puis me rendre près d'elle, après ce que Ralph m'a dit... D'ailleurs, je suis exténuée, car je soigne depuis plusieurs jours cette pauvre Nell... Vous avez su peut-être qu'elle était bien malade?

—Oui... Ne va-t-elle pas mieux?

—Non. Je la trouve même plus affaiblie ce matin.

—Pauvre petite!... Le docteur paraît-il inquiet?

—Oui, depuis hier soir surtout... Jane est au désespoir.!

Lady Dorothy porta son mouchoir à ses yeux.

—...Cette chère mignonne!... Elle parle souvent de vous. Ce matin encore, elle disait: "Est-ce que lady Serena ne viendra pas me voir?..." Ralph est si... si dur... Il ne vous permettrait pas...

Une émotion avait saisi la jeune femme, à la pensée de la petite qui se mourait si près d'ici. Elle aussi aurait aimé à la revoir... Mais Ralph l'autoriserait-il?...

Lady Dorothy lisait sans doute ses hésitations sur l'expressif visage, car elle dit d'un ton insinuant:

—Ne pourriez-vous entrer un instant, simplement?... Nell, si elle doit nous quitter, emporterait au moins cette dernière joie...

Serena se dit que Ralph la désapprouverait peut-être?... Et, d'autre part, cette pauvre petite mourante?...

—Ce serait tellement bon de votre part! reprit lady Dorothy. Oubliez un instant les griefs de Ralph contre Jane... Si vous saviez comme elle les expie durement! Et voici, pour l'achever, cette maladie de sa petite Nell!

Après une dernière hésitation, Serena déclara:

—Eh bien! je vais voir Nell.

Lady Dorothy monta dans la voiture, Serena arrêta son cheval devant la porte de White-Cottage et descendit. Lady Dorothy la précéda jusqu'à la chambre de l'enfant et, ouvrant la porte, elle annonça:

—Nell, voici Lady Serena.

Se soulevant dans son lit, Nell tendit les bras...

—Lady Serena!... Oh!

Serena l'embrassa longuement.

—Ma chérie!... C'est vilain d'être malade! Il faut guérir bien vite!

Puis elle s'assit près de Nell et lui parla tendrement. L'enfant appuyait câlinement contre la joue de la jeune femme son petit visage brûlant.

Lady Dorothy avait disparu... Dix minutes s'étaient écoulées, quand une porte s'ouvrit, laissant apparaître Jane.

Elle vint à Serena, la main tendue.

—Chère lady Felborne, quelle bonté de votre part! Ma petite Nell désirait tant vous revoir!

Serena se leva, en attachant sur l'arrivante ses yeux fiers.

—C'est en effet pour Nell que je suis venue.

Et, se penchant vers Nell, elle ajouta, d'un ton doux et tendre:

—Au revoir, ma chérie. Laissez-vous bien soigner.

Elle embrassa l'enfant qui demanda d'un ton suppliant:

—Vous reviendrez, dites?... Je vous reverrai?

Devant ce petit visage malade et ce regard de prière, Serena répondit:

—Je tâcherai, ma petite Nell.

Les petites mains serraient celles de Serena. La jeune femme mit un dernier baiser sur la joue de Nell et se dirigea vers la porte.

Jane la suivit. Dans le vestibule, la veuve dit d'un ton suave:

—Merci encore, lady Serena. Je n'oublierai pas le sacrifice que vous avez fait pour mon enfant, en risquant de mécontenter lord Felborne.

Serena la regardant.

—Gardez vos remerciements, mistress Adley. Inutile de feindre avec moi, car je sais à quoi m'en tenir!

—Vous partagez donc les injustes préventions de votre mari?

—Injustes?... N'ayez pas l'aplomb de prononcer ce mot-là! Mais ce sujet n'a pas à être traité entre nous...

—Au contraire, je désire beaucoup que nous le traitions!

Serena fit un pas vers la porte. Mais Jane lui barra le chemin.

—Comme vous êtes pressée!... Lord Felborne s'irritera si vous êtes en retard?... Il n'est pas facile, le beau Ralph! Ayant découvert certains côtés fâcheux de son caractère, j'ai accepté la demande d'Emil, en dépit de l'amour que j'éprouvais pour Ralph.

—Ne mentez pas, Madame! dit Serena. Vos fourberies sont inutiles avec moi.

Jane eut un petit rire aigu.

—Vraiment?... Peut-être allez-vous encore m'accuser de mensonge, si je vous dis que Ralph m'aimait ardemment. Et, si je le voulais, maintenant encore, je le reprendrais. Vous, il ne vous a épousée que par esprit de vengeance. Mais déjà, je le sais, il vous délaisse...

Serena l'interrompit froidement:

—Vous êtes dans l'erreur, mistress Adley. Près de lord Felborne, je n'ai rien à désirer en fait de bonheur... Quant à l'opinion qu'il peut avoir à votre égard, je la connais, ayant entendu votre échange de paroles, l'autre jour, près des ruines de l'abbaye.

Serena sortit, cette fois Jane lui laissant le chemin libre, en ricannant d'une voix dépourvue de toute suavité:

—Je vous souhaite la continuation de votre bonheur conjugal, belle lady. Voilà ma seule façon de me venger.

Serena sortit et, montant en voiture, s'éloigna avec un soupir de soulagement.

Pour la première fois aujourd'hui cette mauvaise créature avait laissé tomber son masque de douceur et Serena avait vu la haine et la fureur éclater dans ce regard.

Heureusement que Ralph la connaissait bien, maintenant, et qu'il n'y avait pas à craindre qu'elle le reprît jamais, comme elle s'en vantait!

Serena fut interrompue dans ses réflexions par une embardée de la légère voiture. Le cheval donnait depuis un instant des signes d'agitation... Serena essaya de le calmer, de le maintenir. Mais, au bout d'un moment, elle s'aperçut avec inquiétude qu'elle n'en était plus maîtresse. La bête s'emballait.

La jeune femme tenait ferme les guides, tout en songeant avec anxiété: "Pourvu qu'un obstacle ne se trouve pas devant lui!"

Maintenant s'allongeait une route encaissée entre deux talus... L'animal s'y engagea. Serena se demandait si la voiture n'allait pas verser, ou se briser...

Puis une prairie apparut, coupée par le chemin et, plus loin, la rivière...

La rivière!... Le cheval galopait dans cette direction., et si rien ne l'arrêtait, il s'y jetterait, entraînant la voiture...

Serena jeta un ardent appel vers le ciel:

—O mon Dieu, ayez pitié de moi!

La rivière assez profonde à cet endroit, coulait entre de hautes berges. Serena songea:" C'est fini!... Ralph, mon cher Ralph, vous ne me reverrez plus!"

Le cheval atteignait la rivière. Il y eut

Tél. Plateau 998

Mademoiselle PRINGLE

ELECTROLYSE

Enlèvement rapide de poils follets, duvets etc... cure garantie.

4 ans d'expérience dans les hopitaux.

232 Sherbrooke Ouest - - Apt. 1

un choc, une plongée terrible... Serena sentit à la tête une vive douleur, et perdit connaissance. Un cri s'éleva, dans le silence de la campagne:

—Au secours!... Au secours!

Un homme accourait vers le lieu de l'accident. C'était Christopher, le valet de chambre de lord Felborne. Il avait aperçu la voiture emportée par le cheval furieux, mais n'avait pu arriver à temps pour empêcher le drame.

Debout sur la berge, il enlevait son veston, tout en clamant encore:

—Au secours!... au secours:

Puis il plongea... Il réussit à saisir le bras de Serena. Excellent nageur, il regagna la berge en soutenant la noyée. Des paysans qui, ayant entendu ses cris d'appel, accouraient en hâte, l'aidèrent à sortir de l'eau, et à transporter la jeune comtesse vers le château. Comme ils y atteignaient, le docteur Dugvil, appelé pour constater la mort de lady Sabina, traversait le hall en compagnie de lord Felborne. Celui-ci s'élança vers la jeune femme qui semblait morte, avec son visage livide, ses yeux clos.

—Le cheval emballé a précipité my lady dans la rivière, expliqua Christopher. Heureusement, j'étais là, j'ai pu arriver à temps!

—A temps?... Sera-ce à temps?

Ralph saisissait la main glacée de Serena et attachait sur le visage immobile des yeux pleins d'angoisse.

Peu après, Serena était étendue dans son lit, et le docteur Dugvil s'occupait de lui faire reprendre connaissance. La syncope occasionnée par une forte contusion à la tête. due probablement à un choc contre une partie de la voiture, céda bientôt aux soins du médecin et Ralph, avec un soupir de soulagement, vit se soulever les paupières et les beaux yeux se fixer sur lui.

Penché vers la jeune femme, il lui dit tendrement:

—Ce ne sera rien, ma Serena! Rien du du tout, je vous assure!

—Mais qu'ai-je donc?

—Il vous est advenu un accident qui, heureusement, n'aura pas de suites fâcheuses.

—Un accident?... Quoi donc?

Puis la mémoire lui revint...

—Ah! oui, Kalet s'était emballé!... je ne pouvais pas le retenir... et je suis tombée...

—Oui, c'est cela. Mais ,grâce à Dieu, Christopher s'est trouvé là, pour vous sauver.

—Oh! mon ami, j'ai bien cru que tout était fini, que je ne vous reverrais jamais!

Le soir, la jeune femme ne s'endormit qu'assez tard. Quand elle se réveilla, Ralph était assis près de son lit.

—Comment vous trouvez-vous, chère Serena?

—Mieux, mon ami. Hier, j'avais comme un voile sur le cerveau... Ce matin, il s'est écarté...

—Allons, je crois que vous serez vite sur pied, ma chèrie!

—Je l'espère aussi!... Mais qu'a-t-il pu avoir, ce pauvre Kalet, pour s'emporter ainsi?

—Ce qu'il a eu?... Je puis vous le dire. Hier, on l'a retiré de la rivière et, sous son harnais, on a trouvé des feuilles d'une certaine plante qui accosionne des démangeaisons terribles, au point que l'animal le plus tranquille devient furieux.

—Est-ce possible, dit la jeune femme. Mais comment expliquer la présence de cette plante?

—Ah! voilà!... C'est le point qu'il faut élucider.

Serena attachait sur lui des yeux qui, peu à peu, devenaient chercheurs, puis s'emplissaient d'effroi et d'une sorte d'horreur...

Ralph se pencha vers elle.

—Vous soupçonnez quelqu'un?... Dites-moi ce que vous pensez!

—Je n'ose... Vraiment, ce n'est pas possible!... Et, d'ailleurs, comment aurait-elle pu?...

La jeune femme s'interrompit. Il semblait qu'une idée lui vint subitement...

—Qui elle?... Jane Adley?

—Oh! Ralph, je n'ose l'imaginer!... Mais je sortais de chez elle...

—Comment?... A quel propos?

Serena raconta ce qui s'était passé en n'omettant rien des paroles échangées entre Jane et elle.

Ralph, avec une colère contenue, déclara:

—C'est cette misérable qui a tenté de vous faire périr. Tandis que vous étiez près de sa fille, elle a glissé la plante sous le harnachement du cheval.

—Vous croyez qu'elle serait capable?...

—Pour moi, il n'y a pas de doute. Tout concorde à prouver qu'elle est le criminel auteur de cette tentative de meurtre... tout, jusqu'aux paroles qu'elle a prononcées à votre départ.

Serena joignit les mains.

—C'est épouvantable!... Je ne puis le croire encore!

—Elle vous hait, et, à tout prix, elle voulait détruire notre bonheur...Maintenant, il s'agit de lui infliger la punition qu'elle mérite. En justice, il serait peut-être difficile d'apporter la preuve formelle de cet attentat, car, en dehors de Dorothy, qui ne compte pas, votre arrêt à White-Cottage n'a pas eu de témoins. Mais je saurai 'atteindre d'autre manière...

Quand, une heure plus tard, il arriva à White-Cottage, il n'y trouva que lady Dorothy, demeurée près de la petite Nell, morte dans la nuit.

Ralph se rendit compte qu'elle ignorait la tentative criminelle de Jane. Celle-ci était partie la veille, en déclarant qu'elle ne pouvait supporter la vue de l'agonie de sa fille. Elle se rendait à Londres, d'où elle devait envoyer son adresse à lady Dorothy.

Ralph dit avec ironie:

—Vous l'attendrez longtemps!

—Pourquoi donc?

—Parce que cette misérable a tenté de faire périr ma femme!

—Elle a...? begaya lady Dorothy.

—Oui, et moi qui la connais bien, je ne m'en étonne guère. Et pendant ce temps, vous négligiez votre pauvre sœur qui est morte hier.

—Sabina est morte!... Et... et Jane aurait?... Non , ce n'est pas possible!

—Cela est cependant... Dites-moi, à quel motif obéissiez-vous quand vous avez engagé ma femme à venir voir l'enfant?

—A quel motif?... Mais... parce que Nell désirait....

Il l'interrompit froidement:

—Pas de fausses raisons!... Vous étiez sa complice pour attirer Serena dans un guet-apens...

Dorothy protesta:

—Oh! non, non !... Je ne connaissais rien de ses projets. Mais elle m'avait dit ce matin-là: "Je voudrais voir cette Serena, seule à seule, et lui parler de tout ce qui me gonfle le cœur, lui montrer que, moi aussi, j'ai été aimée de Ralph, et lui faire craindre un retour de cet attachement". Alors, rencontrant lady Felborne, j'ai eu l'idée de l'amener ici... Je vous demande pardon, Ralph! Elle faisait de moi ce qu'elle voulait... Je ne croyais pas qu'elle fût si mauvaise...

Il dit avec un mépris irrité:

—Vous auriez pu le constater depuis longtemps. En tout cas, vous n'ignoriez pas ses menées sournoises contre ma femme. Sur ce point, vous étiez même sa complice. Je ne l'oublierai pas, soyez-en sûre.

Lady Dorothy baissait les yeux sous le regard de Ralph. Celui-ci ajouta:

—Je vais donner des ordres pour les obsèques de l'enfant. Je vous laisserai la jouissance de White-Cottage, avec une rente suffisante pour vos besoins—car Leinborough-Castle vous sera fermé, plus que jamais.

Il quitta le cottage, laissant lady Dorothy effondrée, sous le poids de cette réprobation qui la reléguait dans la solitude de White-Cottage.

XX

Quelques jours plus tard, Serena pouvait se promener dans les allées du parc.

Ralph l'avait entourée d'une sollicitude jamais démentie. De plus en plus, la jeune femme se sentait aimée.

Emilienne avait aidé à soigner sa cousine. Elle savait se montrer fort discrète, et Ralph appréciait mieux de jour en jour ses charmantes qualités.

—Il faudra l'enlever tout à fait à la tyrannie de sa grand'mère et de sa sœur, disait-il à Serena. Nous ferons achever son éducation et nous assurerons son sort matériel.

Un après-midi, Ralph et Serena rencontrèrent dans le parc la fillette, qui tenait une lettre à la main. Elle avait la figure bouleversée, les yeux pleins de larmes... Serena s'écria:

—Qu'as-tu Emmy?... Une mauvaise nouvelle?

—Papa m'écrit qu'il est ruiné,et grand'mère aussi... Une affaire de banque...

Elle tendait la lettre à Serena. Ralph, penché sur l'épaule de sa femme, lut en même temps qu'elle... M. Beckford annonçait qu'un banquier, chez lequel se trouvaient sa fortune et celle de Mme de la Ridière, venait de se suicider, après d'énormes pertes d'argent. La liquidation ne donnerait qu'une somme infime. "C'est la ruine, concluait M. Beckford. Il ne me reste que ma sutuation, pour vous faire vivre tous. Simonne n'a plus de dot, toi non plus... Heureusement, l'idée de mettre notre argent dans cette banque vient de ta grand-mère, alors je peux rétorquer vertement les reproches qu'elle essaye de me faire... Avec les goûts, les habitudes de ces dames, et leur incapacité en fait de travail, qu'allons-nous devenir?"

Serena dit avec émotion:

—Pauvre cousin!... Que d'ennuis pour lui en perspective!

—Oui, approuva Ralph, la vie sera intenable... Mais ne pleurez pas, Emmy, nous verrons à arranger cela...

Il la regardait avec affection.

—...Vous demeurerez avec nous. Quant à votre père, nous lui apporterons toute l'aide nécessaire.

—Oh! que vous êtes bon... que vous êtes bon, mon cousin!...

Ralph coupa court à ses remerciements en disant:

—C'est à Serena que vous le devrez. Elle m'a appris à être bon, et à pardonner les offenses.

Puis lord Felborne ajouta:

—En octobre, nous irons faire un séjour à Paris. Au passage, nous nous arrêterons à Echanville, et je verrai à m'arranger avec M. Beckford.

***

Un après-midi d'octobre, M. Beckford entra dans le salon et dit à sa belle-mère et sa fille :

—Lord Felborne, Serena et Emilienne viennent de débarquer à Douvres. Ils arriveront demain matin et déjeuneront ici!

—Vous avez reçu une dépêche?

—Non, lord Felborne m'a téléphoné.

Mme de la Ridière se leva avec agitation.

—Il faut tout préparer!...Simonne, il faudrait voir à trouver quelqu'un pour faire le déjeuner. Léonie cuisine si mal!

—Oui, je vais m'en occuper... Puis je vais envoyer chercher une dinde à la ferme..

—Et vous Charles, téléphonez à Echanville, chez le pâtissier, pour qu'il nous expédie un suprême au café, deux assiettes de petits fours, un plum-cake et des gâteaux secs variés, pour le thé...

—Mais il me semble, objecta M. Beckford, que nous n'avons pas besoin de faire tant de cérémonies et de dépenses...

—Vraiment, il vous semble?... Faudrait-il donc recevoir le comte de Felborne, pair d'Angleterre, comme le premier venu? Vous n'avez pas le sentiment des convenances

Ce jour-là, et dans la matinée du lendemain, il y eut grand remue-ménage à travers la maison. Mme de la Ridière et Simonne préparaient leurs toilettes. Aussi étaient-elles resplendissantes, quand, vers onze heures, elles vinrent s'asseoir dans le salon pour attendre les voyageurs.

Un peu avant midi, enfin, Eustache qui guettait, lui aussi, annonça l'approche d'une automobile, avec un valet de pied assis près du chauffeur.

M. Beckford se rendit au-devant des arrivants, à la grille du petit jardin qui précédait la maison. Il avait dû subir auparavant une algarade de sa belle-mère, au sujet de sa tenue qu'elle jugeait "trop sans façon". Recevait-on en simple complet veston un comte de Felborne, pair d'Angleterre, etc.?

A lui seul, lord et lady Felborne témoignèrent de la cordialité. Une politesse hautaine de la part de Ralph, répondit aux démonstrations d'amabilité de la grand'mère et de la petite-fille. Celles-ci cachaient sous des sourires forcés leur vexation et leur colère de voir Serena si visiblement heureuse, si délicieusement jolie dans un costume dont la sobre élégance faisait paraître plus vulgaires leurs extravagantes toilettes. Puis encore, Mlle Beckford jetait vers sa sœur de malveillants regards. Elle lui en voulait furieusement d'être la protégée de Ralph et de Serena, de jouir du luxueux bien-être qui entourait lord Felborne et sa femme.

Le déjeuner était assez bien réussi, cependant Mme de la Ridière, avec des mines prétentieuses, crut devoir s'excuser:

—Vous trouverez ce repas bien modeste, my lord. Nous avons fait de notre mieux, avec les petits éléments dont nous disposons.

—Je n'en doute pas, Madame. Mais Serena et moi n'avaons pas oublié les temps difficiles, et nous sommes prêts à nous accommoder de tout

Simonne, moins inintelligente que sa grand'mère, perçut l'allusion ironique et rougit de dépit.

Après le déjeuner, M. Beckford emmena Ralph fumer dans son bureau. Mme de la Ridière entreprit de questionner Serena sur son genre d'existence, sur ses relations. La jeune femme avait là une occasion de se venger, en étalant le spectacle de sa vie de grande dame. Mais elle avait l'âme trop délicate pour prendre ainsi sa revanche. Cependant, ce qu'elle dit, en réponse à leurs questions, suffit à augmenter leur jalousie furieuse à l'égard de cette jeune femme si radieusement belle, si visiblement heureuse, comblée de tous les dons de la fortune.

Quand Ralph et M. Beckford rentrèrent, ce dernier addressa à Serena un regard de reconnaissance. Ralph, en s'asseyant, annonça, en s'addressant à Emileinne assise près de sa cousine:

—Eh bien! tout est convenu, Emmy. Votre père vous confie à nous ,pour la fin de votre éducation.

Le visage de la fillette s'éclaira de joie.

—Oh! mon cousin!... Oh! papa!... Elle allait à son père et lui jetait ses bras autour du cou.

Mme de la Ridière s'exclama:

—Comment, my lord, vous voulez?... vous voulez vous embarrasser de cette petite fille?

—Emmy est charmante, et a su conquérir mon affection, après celle de Serena.

Simonne jeta vers sa sœur un noir regard.

La mine heureuse de la fillette, sa jolie toilette de voyage et cette affection très visible dans les manières de lord et de lady Felborne à son égard, tout cela excitait déjà la jalousie de l'aînée. Emilienne vivrait dans cette ambiance de luxe, d'existence aristocratique..., tandis que sa sœur mènerait une vie obscure, gênée, sans parvenir à trouver un épouseur! Ah! vraiment, c'était trop!... Et Simonne, aujourd'hui mieux que jamais, se trouvait la plus malheureuse créature du monde.

Ralph et sa femme repartirent vers cinq heures, se dirigeant vers Paris, où ils devaient passer deux semaines. Ils laissèrent Emilienne, qu'ils reprendraient au retour pour l'emmener à Leinborough-Castle.

Quand l'automobile se fut éloignée, M. Beckford annonça d'un ton joyeux:

—Lord Felborne est généreux! Savez-vous ce qu'il m'a offert?... Une rente de six mille francs!

—Six mille francs!...s'exclama Mme de la Ridière. C'est très joli en effet... Il s'est montré si froid... pour moi et pour Simonne...

—C'est que... il a quelques raisons d'être mécontent de vous, convenez-en.

Mme de la Ridière se redressa, l'air agressif.

—Des raisons? Lesquelles? Nous avons toujours été prévenantes à son égard... en dépit de ses grands airs...

—Trop prévenantes d'abord... et ensuite peu agréables, pendant les fiançailles. Or, il ne l'a pas oublié, non plus que la façon dont vous traitiez Serena.

Mme de la Ridière, stupéfaite, ne reconnaissait plus son gendre, dans cet homme qui osait parler franchement, et lui faire de reproches... à elle, à elle!

Enfin, elle bégaya:

—Je ne sais comment vous osez, Charles! C'est inouï! Après tous les soins dont j'ai entouré votre pupille...,

M. Beckford éclata tout à fait.

—Ah! c'est trop fort! Vous osez me dire cela, après tout ce que vous avez fait souffrir à cette pauvre enfant!... A la fin, j'en ai assez, de toutes ces hypocrisies! Une fois pour toutes, je vous le dis, si vous n'êtes pas satisfaite, je ne vous retiens pas ici. Mais quant à des reproches, je n'en entendrai plus!

Et sur ce, M. Beckford sortit en claquant la porte.

Mme de la Ridière, interloquée, put enfin balbutier:

—Mais il est fou, ton père!... il est fou!.. Ah! cela ne se passera pas ainsi! Il me faut des excuses, sinon je quitte cette maison...

Une pensée lui traversa soudainement l'esprit... Elle n'était plus la belle-mère riche. Maintenant, il ne lui restait rien, et elle se trouvait à la charge de son gendre.

Cette constatation l'atterra. Avec un gémissement, elle s'affaisa sur un fauteuil.

—Ah! Dans quelle situation je me trouve!... Au moins, si tu étais mariée, ma petite Simonne, j'aurais pu me refugier près de toi.

Simonne, les yeux sombres, la bouche mauvaise, lança dans un ricanement de rage:

—Mariée!...Ah! bien oui, je peux y compter, maintenant! On se charge de l'avenir d'Emilienne, qui ,elle, est destinée à demeurer vieille fille. Mais de moi, on ne s'occupe pas, on ne paraît pas soupçonner que j'existe!

Elle se détourna, les dents serrées... Dans une allée du jardin passait à ce moment M. Beckford, ayant Emilienne à son bras.

L'aînée la suivit d'un regard de colère jalouse. Dire que cette petite insignifiante, infirme, aurait un sort plus fortuné que la belle Simonne!... Et là-bas, sur la route de Paris, la superbe automobile emportait une jeune femme très belle, très aimée, et son mari, ce lord Felborne avec lequel bien peu d'hommes eussent pu soutenir la comparaison, en fait de beauté virile et d'élégance aristocratique.

Simonne serra les poings, en murmurant:

—Oh! comme ils prennent leur revanche! Nous sommes à leur discrétion, maintenant, et ils le savent!

* * *

Cette revanche, Ralph ne la voulut pas pousser jusqu'à l'extrême.

Ayant appris, au cours de l'hiver, qu'un assez bon parti se présentait pour Simonne, il s'employa à faciliter ce mariage, au point de vue pécuniaire. Le prétendant, Marcel Brûlart, fils d'un notaire d'Echanville, et son futur successeur, était un gros garçon vaniteurx et paisible, d'intelligence moyenne et de bonne réputation. La perspective de s'unir à la cousine du comte de Felborne, un des principaux seigneurs d'angleterre, le flattait énormément. En outre, Simonne lui plaisait. Cependant, ces deux considérations n'auraient pu le faire passer sur l'absence de dot, et ce fut le geste généreux de lord Felborne, constituant une rente à la parente de sa femme, qui décida du mariage.

Le mariage fut célébré au mois de mai suivant. Ralph et Serena n'y vinrent pas, mais se firent remplacer par un riche cadeau, qui adoucit un peu le dépit de Simonne et de sa grand'mère, lesquelles avaient souhaité ardemment la présence de lord et de lady Felborne.

Mme de la Ridière eut, peu après, une forte désillusion. Elle avait compté vivre près de sa petite-fille, après le mariage de celle-ci, car elle s'ennuyait à la campagne. Mais Simonne déclara sans ambages à son aïeule que cette combinaison ne lui agréait pas.

—Il est beaucoup plus simple et plus logique que vous continuiez de vivre chez papa, avec Eustache, grand'mère. Et, de plus, je crois que Marcel serait peu satisfait de l'arrangement que vous proposez.

C'était lui dire qu'on ne se souciait pas de sa présence. Il lui fallut donc demeurer chez son gendre, qui se montrait correct pour elle, d'ailleurs, ne lui refudsait rien

du nécessaire, mais ne se laissait plus gouverner comme autrefois. Emilienne, de temps à autre, venait passer un mois chez son père. Elle se fortifiait, devenait une jeune fille charmante, très affectueuse pour M. Brockford qui la chérissait, et très fière de son filleul, le petit lord Henry, né à Leinborough-Castle un beau matin de printemps.

On n'avait plus entendu parler de Jane Adley, quand, trois ans après, Ralph, en ouvrant un journal illustré, vit sa photographie, accompagnée de l'entre-filet suivant:

MISS JANE BROWN

a charmante actrice du Joyeux-Casino, sur laquelle un jeune étudiant russe tira trois coups de revolver, la semaine dernière. Son état est désespéré. On croit à une vengeance.

Ralph, en montrant ce passage à sa femme, fit observer:

—C'est ainsi qu'elle devait finir. A force de froide coquetterie, de duplicité, elle a exaspéré une de ses victimes, qui a cédé à la colère et s'est vengée. Je souhaite que cette malheureuse ait eu un moment de repentir. Mais ,hélas! elle était si profondément hypocrite, si gangrenée par le mensonge!

Lady Dorothy, informée de cette fin, se contenta de dire:

—Elle m'a fait bien du mal! J'étais aveuglée par elle et, sans que je m'en aperçoive, elle me menait jusqu'au crime! Que Dieu lui pardonne!

La vieille demoiselle habitait Leinborough-Castle. Sur la demande de Serena, Ralph avait abrégé son exil à White-Cottage. Elle portait maintenant aux nues la jeune lady Felborne et, jamais plus, ne prononçait le nom de celle qui avait été "sa chère Jane".

FIN

Dans le prochain numéro:

L'Abbé Constantin (au complet) par Ludovic Halevy

LA REVUE MODERNE
publiée à Montréal par Madame Madeleine Gleason-Huguenin, 147, rue S.-Denis, et imprimée par la Cie de Pub. La Patrie Ltée, 120-E. rue S.-Catherine
Adresse postale: Casier 35, Station N. Montréal. Téléphone: Est 1418.

UN HOMME D'HONNEUR

Par GAILLARD de CHAMPRIS

(Suite)

Pontaillac, qui s'était levé, se rassit. Il se résignait à une semonce comme lui en avaient tant infligé jadis sa mère et son oncle l'évêque, et le souvenir de ces algarades réveillant celui de ses fredaines, la résignation lui devenait facile: bien plus, se rappelant par quels artifices il transformait en attendrissements les colères et les menaces en promesses, il se flattait que, satisfaite et fatiguée par son effort oratoire, Marie-Thérèse ne saurait pas résister à l'assaut suprême de ses prières et de ses larmes. Il la laissa donc continuer.

—Nous n'étions pas mariés depuis six mois, que vous retourniez à vos maîtresses. Vous en aviez dans votre monde, vous en aviez ailleurs. Vous y avez mis d'abord quelque discrétion; et si vous m'avez alors beaucoup menti, vos mensonges ont pu vous paraître charitables. Puis, quand vous m'avez crue assez indifférente ou assez soumise, vous vous êtes dispensé de toute retenue Est-ce qu'un gentilhomme doit quelque chose à celle qu'il a daigné prendre pour femme?—Le serment qu'il lui a prêté devant les hommes et devant Dieu? il importe moins que la promesse d'un collier faite à une fille ou la dette contractée envers le laquais d'un tripot!—Aussi, vous ne vous êtes pas contenté de me trahir, vous m'avez ruinée, vous avez ruiné vos enfants, pour combler des coquines et des aigrefins. Grâce à vous , le vivre, le couvert, et jusqu'à nos menus plaisirs, nous tenons tout de la charité!

Les Fontaillac mendiants, voilà qui doit flatter votre orgueil, vous si chatouilleux sur l'honneur! Mais non, vous trouvez cela tout naturel. Votre nom, votre prestance, vos succès mondains ne vous permettent-ils pas d'être entretenu à votre tour? Votre droit vous paraît si évident qu'il supprime à vos yeux celui de tous les autres; et quand, par miracle, les enfants que vous avez abandonnés pensent sortir de la misère, vous prétendez les dépouiller de nouveau. Que deviendront-ils ensuite? Que l'une languisse dans un couvent, que l'autre contracte, sous le nom de mariage, un marché déshonorant; peu vous importe . Vous aurez pu payer vos dettes de jeu; et vos enfants devront se consoler en pensant que, grâce à leur malheur, leur père peut parader dans les bars à la mode. Cela je ne le permettrai pas; de cet argent qui ne m'appartient plus déjà, vous n'aurez pas un sou. Mes précautions sont prises et parce que je vous sais capable de tout, j'en prendrai d'autres s'il le faut.

Au ton de Marie-Thérèse, à son regard implacable, plus encore qu'à ses paroles elles-mêmes, Elzéar sentit la vanité de tout espoir.

—Alors, c'est votre dernier mot? fit-il en se levant.

—C'est mon dernier mot.

—C'est bien, je sais ce qu'il me reste à faire.

A son tour, il avait parlé fermement. Marie-Thérèse comprit sa menace et devina qu'elle était sincère. Cet homme léger, égoiste et vaniteux jusqu'à la cruauté, retrouvait un reste de fierté, et fidèle, dans son erreur même, à sa conception de l'honneur, songeait à mourir.

La Comtesse réprima donc le haussement d'épaule et le sourire dont elle avait failli d'abord exprimer son scepticisme. A plus forte raison, réprouvera-t-elle l'espoir de délivranace qui voulait naître en elle. Sûre d'être quitte envers ses enfants, elle se crut tenue encore envers celui dont elle portait le nom.

Elle entrevit un moyen de le sauver. Mais prévoyant ses résistances, elle usa de ruse et affecta de railler.

—Le Comte ne Pontaillac ne se tue pas parce qu'il s'est fait gruger dans un tripot par un rastaquouère.

—Un tripot, un rastaquouère! protesta Pontaillac. Sachez Madame, que je n'en suis pas encore là. J'ai joué, oui, mais au cercle Royal, et j'ai pour créancier mon ami le Duc de Montgomery.

Marie-Thérèse tenait le renseignement qui lui était nécessaire; mais fidèle à sa tactique, elle répondit négligemment:

—D'ailleurs peu importe. De toute façon, n'est-ce pas, vous avez vingt-quatre heures?

—Vingt-quatre heures, juste.

—Demeurez donc tranquille.

—Que prétendez-vous faire?

—Moi, rien.

—Alors?

—Qui sait? On a vu s'arranger tant de choses!...

Et se dérobant à toute explication, elle laissa son mari sur cet espoir incertain.

Rentrée chez elle, elle écrivit en hâte deux pneumatiques, l'un pour son notaire; l'autre pour proposer un rendez-vous au duc de Montgomery.

Puis elle se rendit à l'église où, non contente de confier à Dieu sa misère, elle implora la lumière et la force nécessaires pour accomplir ces devoirs contradictoires: défendre ses enfants contre leur père, et ne pas réduire au désespoir le père qui les voulait ruiner.

(à suivre à la page 65)



LETTRES INTIMES : "CE QUE FEMME VEUT"

Mes chères lectrices,

Une bien belle campagne est en ce moment poussée par l'Association Catholique de la Jeunesse, et à cette campagne la femme devrait prendre une large part, puisqu'il s'agit d'enrayer un mal social dont sa délicatesse et son sentiment souffrent cruellement. Nos jeunes gens catholiques sont partis en guerre contre le blasphème et les "sacres" injurieux et nous ne saurions trop louer une propagande qui tend à nous débarrasser d'une véritable plaie. Vous avez toutes entendu ,mes chères lectrices, pousser de ces horribles imprécations qui soulagent la violence de certains hommes dans leurs ennuis ou leurs contrariétés. Quelques-uns emploient des jurons anodins, et qui sont tout simplement vulgaires, sans insulter à notre foi dans ses délicatesses les plus sacrées, mais d'autres injurient en termes que l'on ne saurait écrire, tout ce que nous adorons et ce que nous aimons, tout ce qu'ils adorent et aiment eux-mêmes. Par quelle aberration épouvantable de telles paroles peuvent être dites, comment un catholique pratiquant peut-il se livrer à des horreurs de langage aussi pénibles, le fait semble inexplicable, mais il existe, nous le savons, dans toute sa plénitude et sa laideur.

Le mal est de plus en plus grand; il est temps de travailler à l'abattre, temps plus que jamais, puisque des enfants aujourd'hui n'ont pas honte, du haut de leur huit, dix et douze ans, de prononcer. en pleine rue. des mots infâmes qui insultent la Religion dans ses personnes les plus augustes, cette religion même qu'ils apprennent dans la famille et à l'école, et qu'il osent, les petits misérables, insulter honteusement, et sans trop comprendre, espérons-le, la brutalité de leur acte. Combien de fois n'ai-je pas entendu, dans nos rues les plus peuplées d'enfants, dire de ces mots grossiers qui soulèvent de dégoût, toujours, et affligent cruellement quand ils tombent de bouches enfantines. Et cela était jeté tout simplement. Le fils après le père,voilà. Je me rappelle un incident pénible. C'était au fond du nouvel Ontario, dans l'une de ces paroisses fraichement peuplées par des Canadiens-français. Nous sortions d'un congrès de colonisation où des prêtres avaient pieusement et patriotiquement parlé. Nous avions respiré des heures durant, une atmosphère d'harmonie et de foi, et au sortir d'un banquet où tout avait été fraternel et aimable, nous voyions l'un des convives, mis en rage par un cheval récalcitrant qui refusait d'obéir aussi vite qu'il l'aurait voulu, se livrer devant toute l'assistance qui sortait comme lui de ce dîner si cordial, se livrer à une colère abominable qu'il exhala en imprécations insensées et terribles contre le Christ, la Vierge, et les mots sonnaient dans l'air et montaient sinistrement vers le Ciel. Je regardais le bon missionnaire qui était tout pâle. Un moment, je crus qu'il allait défaillir. Je murmurai, indignée: "Mon Père, comment se fait-il..." "Ma pauvre petite enfant, me répondit-il bien bas, ils ne sont pourtant pas méchants, ils ne manqueraient ni la messe, ni les offices, ni de secourir leur prochain... Mais voilà, quand ils se choquent, ils voient rouge, et sacrent comme des damnés... Je n'arrive pas à les corriger de ce terrible défaut... Je les fais convenir de leurs torts, ils ont honte de leurs paroles, et promettent bien de ne plus recommencer, et à la prochaine colère, l'accès revient comme une maladie... Mais, ajouta le saint homme, n'allez pas croire qu'ils sont tous comme celui-là... Voyez-vous sur la route toute seule, cette jeune femme qui tend les bras vers le blasphémateur, elle supplie et elle pleure, et elle avance près de la voiture, au risque de se faire écraser, tant elle voudrait mettre fin à une scène qui la révolte et la crucifie. Si quelqu'un peut avoir raison de cette brute en furie, c'est elle, et elle seulement. Elle est bonne et vaillante, peut-être réussira-t-elle à dompter son homme"

En lisant le projet de campagne des jeunes Catholiques, je revoyais nettement cette scène, et je me disais que les femmes doivent prendre une part décisive à cette croisade, et aider à l'épuration du langage, par les moyens les plus persuasifs et les plus convaincants. La majorité des femmes sont toutes puissantes sur l'esprit de leurs maris, les mères gardent un indiscutable ascendant sur le fils, les soeurs exercent souvent une influence heureuse et les fiancées ont peut-être plus de pouvoirs encore que toutes les autres femmes ensemble... Comment ne pas nous servir de cette force pour la consacrer au bien des âmes que nous aimons, car religieusement, le blasphémateur est un être de scandale et de honte, et socialement il est un personnage discrédité et dont l'on redoute le voisinage. Ces façons d'être sont humiliantes pour les familles, elles rabaissent l'homme, diminuent la femme et avilissent les enfants. Elles sont un mauvais exemple abominable, et ceux qui les commettent ne semblent pas, souvent, se douter de l'odieux de leur conduite. La question religieuse à part, ces excès sont d'un mauvais genre absolument déplorable, et que ne devraient jamais se permettre des gens bien élevés.

Nous avions toujours déploré ces défaillances de langage chez certains de nos compatriotes, mais nous n'allions pas jusqu'à les considérer comme un vice national, lorsque le livre "Jolicoeur, le tommy canadien" de Maël vint nous apprendre que nous avions la spécialité des jurons odieux et même maladifs. Cela nous cingla comme un coup de fouet. Le français ne jure pas, et surtout il ne blasphème pas. Il use tout au plus, et notamment dans le militaire, de quelques expressions un peu fortes qui n'insultent ni les gens ni les choses. Le coloris de langage de nos pioupious étonna un inter-

prête au point qu'il écrivit tout un livre fortement émaillé d'expressions qui , malheureusement ne restaient pas toujours dans le pittoresque et tombaient trop fréquemment dans l'odieux. Ici, nous en fûmes douloureusement émus. Mais tout en protestant, dans le fond de notre conscience nous admettions que M. Mael, en somme, n'avait fait que peindre, en l'exagérant, bien entendu, un état de chose qu'il convient plus que jamais de détruire. Tout nous y invite. La chose est malsaine,immorale, vulgaire, vilaine. Elle nous humilie et nous diminue. Tranchons dans le vif, enlevons cette pourriture, aseptisons tout, et guérissons le mal atroce. Tous et toutes, soyons à la tâche. Mettons toutes nos influences en oeuvre, et faisons tant et si bien que les Canadiens-français auront tôt fait de se laver de cette tare qui gangrène toutes les classes de la société, et devient le fait du prétendu raffiné comme de l'homme sans éducation, quand un mauvais sentiment les livre l'un et l'autre à leurs bas instincts.

Et nous gagnerons cette cause, si le proverbe reste vrai: Ce que femme veut...

MADELEINE.

NOTE—Je recommande à nos lectrices, la lecture du prospectus de la nouvelle Compagnie de la Revue Moderne, Imprimeurs-Editeurs Limitée, où elles trouveront entr'autres renseignements, des détails importants concernant nos cercles de la Revue Moderne, et les bienfaits qu'ils devront accomplir un peu partout. Quelques-uns et quelques-unes nous écrivent pour nous demander si ces Cercles seront féministes? Ces Cercles seront libres, absolument libres de propager les idées qui leur sembleront les meilleures, pourvu, bien entendu, que ces idées soient utiles et morales. La question féministe étant absolument libre, même au point de vue catholique, elle pourra être adoptée ou répudiée, suivant les sentiments des membres. La preuve absolue que cette question est essentiellement libre au point de vue religieux, c'est que nous voyons des prêtres la défendre tandis que d'autres la combattent. C'est donc une question d'appréciation au point de vue social tout simplement.

MADELEINE

L'entre Nous

Alice B.—Merci pour votre bonne appréciation de notre Revue. Le choix du roman est difficile, nous voudrions tant plaire à nos lecteurs. Vous verrez que notre goût a rencontré le vôtre, puisque nous avons dans ce numéro un roman de Delly!

Simone W.—Il faudrait avant de vous répondre, connaître ce roman, et s'il vous plaisait de nous en faire parvenir une copie, nous pourrons vous dire au bout de quelques jours, exactement ce que nous pouvons faire pour vous. Je comprends que vous aimiez le beau pays d'en bas de Québec, où l'on trouve avec l'air salin, des paysages merveilleux. Dépêchez-vous vite de guérir pour les revoir dès les premiers beaux jours de l'été.

Michel Tremor.—Votre petit travail n'est vraiment pas mal, mais il nécessiterait d'être travaillé de façon encore fort attentive avant que nous puissions en autoriser la publication dans la "Revue Moderne". Je suis très sensible à l'excellente opinion que vous avez de notre Revue, et je souhaite qu'elle continue de remplir son rôle qui est de vous plaire encore et toujours plus.

Qui veut aimer!—Comme je vous remercie pour toutes les bonnes paroles que vous dites de notre Revue! Et comme vous savez bien les dire! Nous nous efforçons de faire le journal intéressant, et nous sommes bien récompensés quand nos lecteurs nous disent que nos efforts ne sont pas perdus. —J'ai été en effet très malade durant plusieurs semaines. Mais Dieu merci, tout va très bien maintenant. Ma fillette n'a pas encore 20 ans, — elle est toute fière de ses 17 printemps. Les enfants apprécient-ils toujours les parents comme vous le croyez?— Elle semble très contente de sa maman. Encore une fois merci pour les jolis compliments et les charmants souhaits, etc... à bientôt, charmante amie.

Jehanne.—Pourquoi n'écririez-vous pas, si vous en avez un tel désir? Vos premiers essais ne vous donneront peut-être pas toute la satisfaction que vous en attendrez, car il faut toujours acquérir des procédés d'expression qui nous manquent fatalement au début. Plusieurs se désolent devant cette pénurie du style impuissant à tracer les sentiments et les sensations qui s'agitent en eux. Avec de la persévérance, l'on dompte facilement ces déboires, et l'on arrive à donner de soi-même tout ce que l'on veut offrir et cela dans des termes satisfaisants. Si vous avez souffert, vraiment souffert, vous pouvez écrire...

Coup d'ailes.—Je vais lire avec beaucoup d'attention votre petit article et croyez bien que si le comité de lecture de La Revue en autorise la publication, je serai entièrement favorable à une décision qui me permettra d'exaucer le rêve d'une amie charmante.

Rose de lauriers.—J'espère en effet que l'erreur déjà commise ne se renouvellera pas, et j'y apporterai d'ailleurs une attention toute particulière. Il est plus que probable que vous allez obtenir cette fois, un résultat plus satisfaisant, car de toutes parts, l'on nous affirme que rien ne donne plus de satisfaction que ce procédé de correspondance. Je vous remercie de votre lettre affectueuse et gentille.

A. Fournier.—Je suis malheureusement obligée de vous retourner les "pensées' que vous m'avez adressées, car j'ai déjà de ce côté, une telle abondance de matières que je ne saurais pour le moment en accepter de nouvelles.

Ruth D. P.—Comme vous êtes gentille d'accepter l'idée des cercles de "La Revue Moderne". Je suis sûre d'avoir en vous une collaboratrice de tout premier choix. Je veux doter ces cercles davantage, et ils ne feront que grandir et susciter un intérêt digne des efforts accomplis. Je voudrais connaître votre véritable nom, afin de pouvoir communiquer avec vous dans le plus bref délai. Recevez d'avance mes sincères remerciements.

Vita.—Je voudrais pouvoir compter sur vous pour la fondation des cercles de "La Revue Moderne" dans votre intéressante ville. Ne voudriez-vous pas me prêter votre concours? Je voudrais consacrer tous mes loisirs à l'organisation de ces cercles et susciter un peu partout une émulation agréable, de cette façon aussi nous arriverons à découvrir des talents qui s'ignorent eux-mêmes, car nous aurons le soin d'organiser parmi les membres des cercles, des concours littéraires qui seront couronnés de prix assez tentants pour motiver des efforts intéressants. De plus, nous travaillerons au développement du goût des femmes canadiennes en organisant des expositions d'arts féminins qui seront tout d'abord précédés de l'envoi de patrons, modèles, etc., donnant une idée du travail et des conditions dans lesquelles il doit s'accomplir, pour en faciliter la vente dans les grands centres. J'ai déjà vu dans des expositions, des travaux merveilleux, exécutés sur une matière inférieure et dans un délire de couleurs qui en empêchaient l'achat aux femmes de goût. Il faudrait donc cultiver le goût afin de rendre le travail productif. Voilà une action qui peut obtenir des résultats de tout premier ordre. Vous voyez que les projets sont vastes, et qu'il faut s'adresser à la bonne volonté de chacun pour obtenir des résultats appréciables, aussi je compte absolument sur vous.

Berthe G.—Je vous fais envoyer ces numéros de la revue. Je vous remercie de vos souhaits gracieux.

Violette.—A votre place j'assortirais les portières à la teinte de l'ameublement et des tapis, de façon à obtenir un ensemble plus harmonieux et plus discret. Je trouve que les portières qui tombent tout simplement sans draperie ni fion, ont une allure beaucoup plus distinguée actuelle-

ment que les draperies trop élaborées. Si vous adoptez un genre de portières, il faudra le renouveler pour les fenêtres en ayant soin de mettre le rideau simplement à l'égalité de la tablette. Vous pouvez très bien supprimer la portière de la porte d'entrée qui nécessiterait une autre teinte, sur votre passage, assortie également aux autres portes. Si vous voulez une véritable bibliothèque, vous faites mieux de choisir des meubles plus sobres en cuir. Votre projet de meubles de passage me semble dans l'un et l'autre cas très bien choisi. Je suis très contente de pouvoir vous aider à meubler un "home" où se manifeste un goût si profond et si sûr. Je suis très sensible aux lignes charmantes que vous consacrez à La Revue Moderne.

Violette.—A votre place je consulterais M. Armand Desrosiers, un artiste en ameublements et dont d'ailleurs vous trouverez l'adresse dans la grande annonce publiée en première page intérieure de la couverture de La Revue Moderne.

Marion P...—Elle n'est pas revenue à Montréal depuis cette visite dont vous parlez. 2° C'était un jeudi. 3° M. le Maire Martin est un des membres du Conseil Législatif.

Arthur Piette, L...—Avez-vous reçu ma lettre? Le renseignement est,je crois, assez exact. Ecrivez au plustôt, avant qu'il ne retourne en Europe.

Adrienne la liseuse.—Cet auteur est mort depuis douze ans. Il n'a pas laissé de fils. N'importe lequel de nos libraires vous procurera ses ouvrages.

Arthur P.—Cet artiste n'est pas mort comme vous le croyez. Il s'est trouvé, parmi ses camarades, des cœurs d'une belle générosité qui sont venus à son secours.
Ils l'ont aidé avec une rare générosité 2° Je ne connais pas leurs plans. 3° Oui. 4° Son mari est mort de la grippe, durant la dernière épidémie.

Micheline.—Adressez-vous chez les Révérendes Sœurs de la Congrégation, rue Sherbrooke ouest. On enseigne certainement l'anglais dans cette maison.

J. L. Dixon.—Voulez-vous m'envoyer votre adresse et je me ferai un plaisir de vous faire parvenir ce programme. 2° M. Riddez demeure au numéro 327 de la rue S. Denis. 2° Une de ses sœurs lui survit; elle demeure à La Rivière du Loup

Marthe Brien.—Votre pièce a été remise à notre critique, qui en jugera. J'espère que son jugement vous sera favorable.

Allouette légère.—Je connais bien ce joli village. Vous allez, j'en suis persuadée y prendre un bon repos. Je vous souhaite de revenir avec toute votre belle santé de jadis.

Arlette la recluse.—Avez-vous consulté ce médecin dont je vous parlais il y a deux mois, je crois? Je ne connais rien à ce médicament, et je vous conseille de ne vous en servir que sur prescription de votre médecin. Mais n'attendez donc pas que la maladie fasse plus de progrès, alors que le médecin n'y pourra plus rien. Hâtez-vous de vous soigner et dans quelques semaines rien n'y paraîtra plus.

Spécialité, Traitement du Cuir chevelu
Rayons Violets
Shampooing
Massage
Ondulations
Institut Capillaire (Dames)
Mme R. Borremans 212 Rue Cherrier, près St-Denis
Tél. Est 330
donner Satisfaction par un travail soigné a des prix modestes.

Un lecteur assidu.—Ce volume n'est plus en librairie, et je ne sais pas où vous pourriez en trouver un exemplaire.

Les jolis yeux bleus.—Je ne vois réellement pas pourquoi vous vous priveriez de ce plaisir.

Inquisiteur.—Mais oui, le Premier ministre de France est bien l'ancien Président. En voici un qui ne se laisse pas mener facilement; certain premiers ministres d'autres grandes puissances viennent de le constater. La France est le flambeau qui éclaire le monde; et elle l'éclairera longtemps encore. Le Maréchal est, je crois, dans le moment, au Japon en mission diplomatique. Botrel donnera peut-être encore un concert, avant son départ, au bénéfice de l'Union Nationale Française, mais ce n'est pas encore certain.

Pierrot.—Ce 17 janvier était un jeudi. Je ne me suis jamais occupée de cette "science", à laquelle du reste je ne crois rien du tout.

Antoinette L.—Vous trouverez ces patrons dans n'importe lequel de nos grands magasins. Demandez donc les "Grandes Modes", chez Déom.

Une mère désolée.—Comme je vous plains! Je ne connais pas le remède que vous cherchez. Les moyens à employer sont si difficiles qu'il vaut mieux vous armer de courage et endurer encore. Quand il vous deviendra absolument impossible d'endurer cette enfant, qui vous maltraite tant, il faudra demander le secours de la loi, et la faire enfermer dans une maison de correction. Je ne vois pas d'autre moyen. Pauvre mère! Je vois comme vous vous êtes dévouée. Mais qui sait, votre enfant qui passe une bien vilaine période s'amendera peut-être? Il y a évidemment chez cet enfant une hérédité que votre médecin pourra peut-être combattre. 2° Vous ne devez rien espérer de ce côté là. 3° Son premier nom est bien Arthur, et il demeure à l'adresse mentionnée.

Antoinette.—C'est leur Cathédrale. 2° Il est mort en 1903. 3° Non, le fils n'a certainement pas le même talent. 4° Il demeure à Paris.—Vous êtes la bienvenue.

Maximilienne.—C'est votre estomac qui est malade? Alors voyez le médecin immédiatement, au lieu de courir le risque d'aggrave rle mal, avec ces drogues de charlatan. C'est peut-être peu de chose, et un traitement de quelques semaines vous remettra d'aplomb. Envoyez-moi une enveloppe à votre adresse, et je vous donnerai ce renseignement avec plaisir.

Corinne de Bondy.—Merci pour les bons souhaits. Vous ne sauriez croire comme il m'est agréable d'entendre dire du bien de la Revue! Elle a eu un beau succès, grâce à la bonne sympathie de tant de bonnes amies. Et des lettres comme la vôtre nous encouragent à continuer notre effort. Encore une fois merci.

Mauricette de B.—Tous ces ouvrages sont à l'index. 2° Nous nous proposons de publier cet ouvrage. 3° Ce poète est encore tout vivant, et ne semble pas, du tout, avoir envie de trépasser bientôt, si j'en juge par son apparence de santé.

Pierrot blanc.—Ce jour était bien un mardi, comme je vous l'ai déjà dit, et non un jeudi comme le veut votre ami.

Henri L. P.—Ces annonces nous sont remises telles qu'elles, nous ne les rédigeons pas nous-mêmes; et si nous nous avisions d'en modifier le texte, on refuserait, dans bien des cas, de nous payer pour leur insertion dans le journal.

Les Ailes Brisées.—Adressez-vous à l'Agence Hones, rue St-Jacques pour ces renseignements. En voyageant avec eux vous vous éviterez tous ces ennuis; ils se chargent de tous ces détails.

Marie-Louise P.—Je suis heureuse d'apprendre votre rétablissement. Comme vous avez dû trouver le temps long! Tout va bien aller maintenant. Je vous le souhaite.

Coucou.—Pourquoi aller chercher si loin, ce que vous avez ici, chez les nôtres? Ce n'est pas une "habitude", c'est une manie. Allons, mon cher Coucou, pas tant de malice, et envoyez-moi ce manuscrit au plutôt. Le comité de censure vous dira ce qu'il vaut. Mais, je vous préviens, hâtez-vous.

La maman de Rirette.—Votre pensée est excellente et je vais m'occuper incessamment de donner satisfaction au désir de la maman de Rirette.

Madeleine des Pins.—Combien votre lettre est réconfortante et je la lis avec un plaisir que je vous prie d'imaginer! La sympathie est bonne à tout moment de la vie, mais on l'apprécie peut-être encore davantage, après avoir vécu quelques semaines à l'écart du monde. La grippe m'a obligée, voyez-vous, à une "retraite fermée" d'où je sors renouvelée et accessible plus que jamais à toutes les suggestions que voudront bien me faire mes lectrices dévouées. Vous savez avec quelle affection je vous range dans cette catégorie. Je connais un peu la mentalité que vous me dépeignez, mais il est certain que le progrès qui s'insinue partout, mettra aussi sa marque dans vos alentours, et que vous en suivrez la marche avec votre esprit vif et éclairé. Je n'ai pas eu le temps encore de lire votre petit sketch, mais je ne manquerai pas de lui donner une place, si toutefois le comité de lecture ne se montre pas trop intransigeant.

Perle brisée.—Je trouve votre belle grande lettre que je vais lire à tête reposée, avant de lui donner une plus longue réponse. Je viens ici tout de même, placer un mot d'affection qui vous prouvera que vous n'êtes pas oubliée à "L'Entre-Nous".

(à suivre page 63)

LES CHOSES FEMININES

Par SOEUR MARTHE

PIGEONS AUX PETITS POIS

Bridez quatre pigeons avec les pattes en dedans; les mettre dans une casserole avec du lard fondu et deux petits oignons; les saler etles faire revenir. Quand ils sont de belle couleur, ajouter ½ livre de petit-salé coupé en gros dés. Mouiller à moitié de hauteur avec du bon bouillon, parfumé à l'arôme Patrelle. Continuez l'ébullition sur feu modéré jusquà ce que les pigeons soient à moitié cuits. Leur mêler alors un litre de pois écossés et un peu de persil. Couvrir la casserole, la retirer sur feu doux et sauter le ragoût de temps en temps. Quand les pigeons sont à point, les égoutter, les débarder, les dresser, enlever le bouquet et les oignons, lier les petits pois avec un morceau de beurre manié; les verser sur les pigeons.

ALOYAU ROTI

Ayez un aloyau qui contienne tout le filet. Enlevez les os de l'échine, aplatissez la bavette et repliez-la jusqu'au filet. Parez l'aloyau pour lui donner la forme d'un carré long. Ficelez et couvrez la partie du filet qui est à découvert d'une couche degraisse de rognon de bœuf, puis enveloppez l'aloyau de deux feuilles de papier bien collé que vous aurez graissé. Ficelez-le et mettez-le enbroche. Glacez et servez, jus de viande dessous.

POUR VERIFIER LA QUALITE DU BEURRE

Mettez-en un peu dans une cuillère que vous ferez chauffer doucement sur legaz. Le bon beurre bout doucement une fois fondu, tandis que tout succédané ou tout beurre frelaté crépite et saute comme de la graisse, parce qu'il en contient, ou pis.

OEUFS A LA COQUE

Mieux vaut couvrir vos œufs d'eau bouillante retirée du feu et les laisser cinq minutes, que de les laisser deux ou trois minutes dans une eau qui continue à bouillir sur le feu. Dans le premier cas, ils sont plus digestifs et nourrissants.

Pour toutes les ménagères

LES SAUCISSES DE

CONTANT

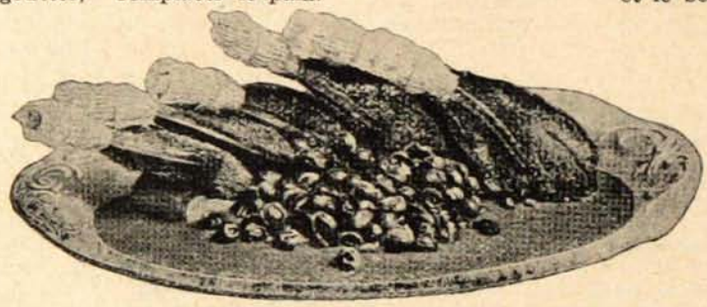
(porc frais exclusivement)

sont exquises

Essayez - les!

HARENGS BORDELAISE

Videz, essuyez les harengs (un par personne). Otez les têtes, posez sur le gril chaud. Retournez lorsqu'ils sont frits et faites cuire de l'autre côté. Mettez dans un plat allant au feu, quelques cuillerées d'huile, du persil, des échalotes, de l'ail, de la ciboule, une tomate en morceaux (ou si la saison des tomates est passée, trois cuillerées de sauce tomates), faites cuire cinq minutes à feu vif, salez légèrement. Posez doucement les harengs frits et servez chaud dans le plat même, avec des pommes de terre cuites à l'eau salée, qui pourront remplacer le pain.



COTELETTES DE MOUTON GRILLEES

Vos côtelettes étant parées et bien aplaties au couperet, mettez-les sur le gril après les avoir brossées avec du beurre fondu, tournez vos côtelettes deux ou trois fois durant la cuisson, arrosez-les à chaque fois de beurre fondu, salez et poivrez, quand elles sont à point, servez sur un lit de cresson ou entourées de pommes de terres frites.

OEUFS POCHES A LA PORTUGAISE

Pocher les œufs, puis éplucher trois oignons d'Espagne, les partager, les blanchir et les creuser; faire une farce composée de deux tomates épluchées et concassées, cuites dans un peu d'huile; ajouter des champignons hachés, du maigre de jambon, du persil, du sel et du poivre. Ranger les oignons dans un plat, arroser avec de l'huile et faire gratiner au four. Dresser les œufs sur chaque oignon rempli de farce et arroser avec du jus de viande.

CUISSON D'UN JAMBON

Les qualités essentielles d'un jambon dépendent de sa cuisson. Il faut d'abord envelopper le jambon de foin, ensuite le faire bouillir dans de l'eau, de manière à ce que le liquide dépasse le jambon.

Au bout d'un quart d'heure, retirez le foin et mettez le jambon dans un court-bouillon chaud, composé d'eau, légumes, poivre, gigembre, sauge, romarin, etc.

CHOU ROUGE MARINE

Coupez un chou rouge en petites lanières, avec un couperet; blanchissez-le à l'eau bouillante. Laissez-le refroidir, égouttez-le, mettez-le dans un plat creux et arrosez-le avec un verre de vignaigre. Au bout de deux heures, retirez de la marinade vos lanières de chou, égouttez-les, mettez-les à cuire avec saindoux, sel, poivre et épices. Mouiller avec un peu de bouillon, parfumé à l'arôme Patrelle. La cuisson terminée, servez.

BEURRE INSTANTANE

Voici un procédé anglais pour se préparer soi-mêmes le beurre nécessaire au repas du déjeuner. Nous supposerons qu'il faille faire le beurre nécessaire à une seule personne. On prend une assiette à potage sur laquelle on dispose une feuille de papier brouillard, bien propre, de manière que les bords de la feuille de papier dépassent ceux de l'assiette. On enfonce légèrement, vers son milieu, le papier dans le creux de l'assiette et on verse dessus toute la crème que l'assiette peut contenir. Au bout d'un quart d'heure, le lait a passé et le beurre est entièrement formé sur le papier. On peut obtenir le beurre en deux minutes, en prenant une feuille de papier plus grande, de manière à recouvrir entièrement le carré en ramenant le papier angle contre angle. Il suffit de comprimer légèrement les angles retournés contre la crème pour obtenir en quelque sorte la séparation instantanée. Le beurre ainsi obtenu n'a pas une grande fermeté, mais beaucoup de personnes le préfèrent sous cet état pour le manger de suite. Ce procédé est tellement simple qu'il est étonnant de le voirsi peu répandu.

RIZ A LA CREOLE

Prenez une quantité de riz; faites bouillir dans une quantité double d'eau, avec un gros morceau de beurre, poivre et sel; en le remuant avec une cuiller pour qu'il n'attache pas; dès qu'il bouillira bien, mettez votre casserole sur le coin du fourneau en la couvrant hermétiquement et sans remuer le riz qui ne doit plus être touché ni découvert, jusqu'à ce qu'il ait entièrement absorbé l'eau, et que les grains soient bien cuits et séparés.

Économie Réelle!

La seule preuve réelle que puisse fournir un aliment se trouve dans sa valeur nutritive.

Certains produits paraissent économiques parce qu'ils ne coûtent pas cher, mais c'est une erreur de ne considérer que le prix seul.

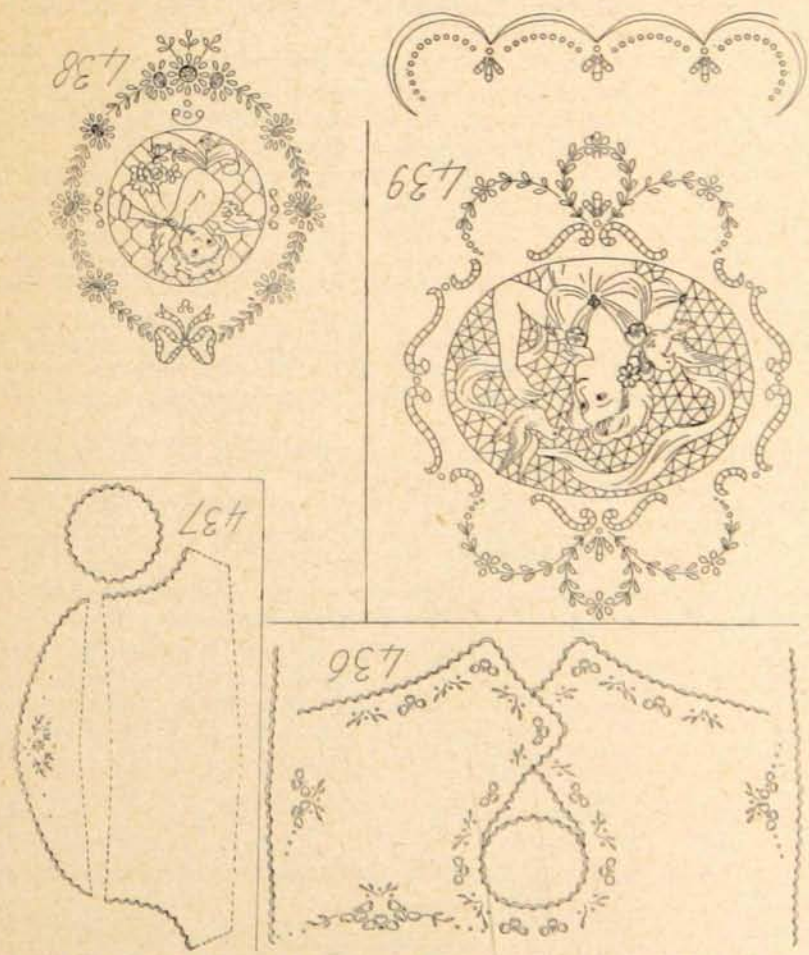
La véritable économie consiste à acheter des aliments pour leurs propriétés reconstituantes et cela est particulièrement important dans les périodes de surmenage ou lorsque la maladie affaiblit l'organisme.

Soumis à une épreuve absolument scientifique le BOVRIL est peut-être l'aliment le plus économique du monde.

Tout ce qu'il y a de bon dans le bœuf est contenu dans le

BOVRIL





436—Robe d'enfant 4-6-8 ans. Patron 20 cts., étampé sur coton fini toile ou nansouk. Pour 4 ans, 98 cts. 6 et 8 ans $1.25.

437—Bonnet pour bébé, patron 15 cts., étampé sur coton fini toile ou nansouk, 39 cts.

438—Motif pour rideau de porte grandeur 15x13. Patron 15 cts.

439—Rideau de porte avec feston. Grandeur 27x18. Patron 25 cts. Etampé sur coton fini toile 36x20. Prix $1.25.

L'ENTRE NOUS

(*suite de page 61*)

Une amie de La Revue.—Merci de porter ce bel intérêt à notre Revue; c'est un bon encouragement. 2° C'est un homme; il n'habite pas Montréal. 3° Lord Shaughnessy est un irlandais catholique. Il doit être très riche. 3° Sir Lomer Gouin est le nouveau ministre de la justice dans le Gouvernement King. 5° Je n'y connais rien du tout. 6° J'ignore les raisons qui l'ont empêché de revenir. Bonjour, amie curieuse!

Louis H. P.—La société dont vous parlez n'existe plus. Le ministère de l'agriculture, à Québec, vous donnera tous ces renseignements. Ces pamphlets vous seront fournis gratuitement.

La Maman de Louise.—Comme les prédicateurs précédents il fera probablement quelques conférences. 2° Je crois la chose facile; à votre place je n'hésiterais pas. Merci pour vos bons souhaits.

Pierrette.—Non, je n'ai pas encore reçu ce livre. Je l'aurai certainement d'ici quelques jours, et je vous l'adresserai immédiatement. 2° Ce 26 août était un mardi. 3° Ces cartes sont en vente à la maison Granger. 4° L'adresse que vous mentionnez est exacte. Merci de l'envoi et à bientôt.

Dans le Grand Nord.— Envoyez-moi votre adresse et le montant nécessaire et je verrai à vous faire parvenir ces objets. Il me sera agréable de vous rendre ce petit service.

Le rêve ressemble à la femme qui parle sans cesse; le sommeil est semblable à l'époux qui souffre en solence.

Rabindranath Tagore.

...LA CHARTE DE LA REVUE...

CANADA PROTINCE DE QUEAEC

GEORGE, V. par la grâce de Dieu, roi du Royaume Uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande et des possessions britanniques au delà des mers, défenseur de la foi, empereur des Indes.

A TOUS CEUX QUI CES PRESENTES LETTRES VERRONT OU QU'ICELLES POURRONT CONCERNER, SALUT:

ATTENDU que la première partie de la loi des compagnies de Québec, 1920, statue que le lieutenant-gouverneur peut, au moyen de lettres patentes expédiées sous le grand sceau, accorder à trois personnes ou plus qui en font la demande par requête, une charte les constituant en corporation pour certains objets relevant de l'autorité législative de cette province, excepté pour la construction et l'exploitation de chemins de fer, pour les affaires d'assurance, et pour les affaires de fidéicommis;

ATTENDU que les personnes ci-après désignées ont demandé par requête une charte qui les constitue en corporation pour les objets ci-après décrits; et

ATTENDU que les dites personnes ont rempli les formalités prescrites pour l'obtention de la charte demandée, et que les objets de l'entreprise de la compagnie projetée sont de ceux pour lesquels le lieutenant-gouverneur peut accorder une charte;

A CES CAUSES, Nous avons, en vertu des pouvoirs qui Nous sont conférés par l dite première partie de la loi des com gnies de Québec, 192 , constitué et, par les prés ntes l ttres patentes, constituons en corporation les personnes suivantes, savoir:

ALEXANDRE - PAPINEAU MATHIEU, avocat; JOSEPH-ALBERT VALOIS, gé nt; GEORGES MOREAU, agent de publicité, tous trois de la Cité et district de Montréal, ainsi que les autres personnes qui sont ou deviendront actionnaires de la compagnie, et ce pour les objets suivants:

Publier, éditer, imprimer. conduire, faire circuler, vendre, acheter des journaux, revues, papier-nouvelles, livres, circulaires, magazines enfin tout ce qui peut faire l'objet des pouvoirs ci-haut mentionnés directement ou indirectement;

Pratiquer l'industrie et faire commerce d'imprimerie généralement ,de lithographie, de photo-gravure, d'annonce, d'électrotype, de librairies, d'assurances, de reliure, de gravure, de photographie, de caractère d'imprimerie, d'objets d'art et tout ce qui s'y rattache;

De former, d'organiser des cercles littéraires, des conférences, des cours, des auditions tant au point de vue litéraire qu'artistique et théâtral, cinéma, études;

Acquérir, acheter et prendre possession de tout ce qui constitue l'actif suivant les lois de la province de *Québec*, de la *Revue Moderne*, son nom, ses abonnés, ses dépots, ses annonceurs, ses contrats d'annonces et autres, pour du comptant ou des parts acquitées, privilégiées et ordinaires dans la dite Compagnie à être formée;

Acheter, louer et exploiter à quelque titre que ce soit, des journaux, revues, publications et autres entreprises, ainsi que les ateliers ,fabriques, magasins et bureaux nécessaires ou correspondant aux divers commerces et industries qu'elle pratiquera; vendre, louer et affermer ou faire exploiter en tout ou en partie par d'autres personnes ou compagnie des journaux, publications, et autres entreprises, ainsi que les ateliers, fabriques, magasins et bureaux nécessaires ou correspondant à ces diverses entreprises;

S'associer ou se fusionner par vente, par achat ou autrement avec toute personne ou Compagnie exerçant des industries ou négoces analogues à ceux qu'elle pratique ou peut pratiquer;

Acquérir, louer, posséder à quelque titre que ce soit des biens mobiliers, immobiliers; les revendre, les louer ou en disposer de toute autre manière;

Acquérir, détenir et posséder des actions ou obligations d'autres Compagnies ou corporations faisant un commerce en tout ou en partie semblable à celui de la Compagnie;

Emettre des actions acquittées de la Compagnie en paiement partiel ou total des biens ou droits acquis par la Compagnie et rémunérer avec des parts acquittées pour services rendus relativement à la formation et à l'organisation de la présente Compagnie avec l'approbation des actionnaires;

Acheter et revendre des droits d'auteur, des brevets, franchises ou de les exploiter et d'en disposer;

D'exercer tous les pouvoirs corollaires à ceux qui font l'objet principal de la demande.

Le nom de la compagnie constituée en corporation est LA REVUE MODERNE IMPRIMEURS-EDITEURS, LIMITEE".

La principale place d'affaires de la dite compagnie est en la cité de *Montréal*, dans le district de *Montréal*. dans notre province.

Le montant du capital-actions de la compagnie, divisé en dix mille actions de dix piastres chacune, est fixé à la somme de cent mille piastres, monnaie courante du Canada.

La somme de trente piastres a été souscrite au fonds social de la compagnie.

Sont nommés directeurs provisoires de la compagnie les personnes suivantes, savoir: tous les requérants.

EN FOI DE QUOI, Nous avons fait rendre Nos présentes lettres patentes et sur icelles apposer le grand sceau de Notre dite province de Québec. :

Témoin: Notre très fidèle et bien-aimé le très honorable sir CHARLES FITZPATRICK, membre de Notre très honorable Conseil privé et chevalier grand-croix de Notre ordre très distingué de Saint-Michel et Saint-Georges, lieutenant-gouverneur de notre dite province de Québec.

Donné en Notre hôtel du gouvernement, à Québec, ce vingt-troisième jour de février, l'an de grâce mil neuf cent vingt-deux et de Notre règne le douzième.

Par ordre,

Le sous-secrétaire de la province.

C. J. SIMARD.

Enregistré le 25 février 1922, libro 103, folio 287.

UN HOMME D'HONNEUR

(suite de la page 58)

De son coté, Elzéar ne rêva pas longtemps aux paroles de sa femme. Plus qu'à ses conseils énigmatiques, il s'attacha à ses menaces, à son refus et résolut d'agir par lui-même, dût-il recourir aux mesures les plus hasardeuses.

Pas un instant, en effet, il n'admit l'ideé d'un arrangement avec son créancier. Avouer simplement sa misère et solliciter une remise était insupportable à son orgueil. Manquer délibérément à un engagement qu'il n'avait pas le droit de prendre, mais qui ne l'obligeait pas moins, lui semblait une forfaiture. Et quelles conséquenses: affiché à la porte de son cercle, chassé comme un tricheur, ou du moins invité à une démission hypocrite. Quelle honte! Eloigné du Royal, il lui restait bien le Petit Club, où on feindrait peut-être d'ignorer l'affaire, où on se contenterait, peut-être, d'une absence momentanée.

Mais trop de ses amis faisaient, comme lui, partie des deux cercles. Officiellement ignorée, son affaire serait connue de tous; et à défaut d'exécution publique, la réserve universelle, le vide qu'on ferait autourde lui lui seraient un odieux supplice de tous les instants. Pour y échapper il ne reculerait devant rien; et si la nécessité l'entraînait au delà de certaines limites, ceux-là l'ignoreraient, et au besoin l'ab soudraient, qui ne sauraient , au contraire, supporter la moindre atteinte aux prescriptions de l'honneur mondain— Que s'il échouait malgré tout, le sacrifice suprême le sauverait de la honte et l'imposerait peut-être même au respect de ses collègues.

Sa résolution prise, il se mit à l'œuvre.

Il recourut d'abord à ses filles, comptant qu'elles interviendraient auprès de leur mère, ou qu'elles pourraient elles-mêmes prendre, en sa faveur, je ne sais quelles mesures extrêmes.

Yvonne le reçut assez mal, en fille avertie des désordres paternels et lasse d'en subir les conséquences.

Antoinette fut plus compatissante: elle pleura, lui offrit ses économies de petite fille, mais dut se déclarer impuissante à faire davantage. Elle ignorait les arrangements conclus par sa mère en sa faveur même; quant à une démarche conciliatrice, elle la savait à l'avance aussi inutile que douloureuse.

Pontaillac dut se rendre à ses raisons. Il s'en irrita cependant et confondit dans le même reproche d'ingratitude la charitable Antoinette et l'indocile Yvonne.

Rentré dans sa chambre, il dressa un inventaire rapide de ses biens personnels: meubles, tapis, tableaux, bijoux, livres, armes, souvenirs de toutes espèces et, par téléphone, sollicita la visite d'un antiquaire.

Celui-ci, habitué à flairer les désastres, fit des offres dérisoires, et Pontaillac, malgré son angoisse croissante, l'éconduisit rudement.

Et ce fut la course folle à travers Paris. Brocanteurs, agents d'affaires véreux, usuriers, vieux camarades de plaisir devant qui il pouvait ne pas rougir, anciennes amies qu'il imaginait reconnaissantes et crédules: il frappa à toutes les portes et, dans la diversité des accueils, subit partout le même échec. A quatre heures du soir, il ne pouvait compter sur cent mille francs.

Il se résolut alors à une démarche désespérée. Revenu chez lui, il écrivit longtemps, avec un soin minutieux, déchirant toute une série de feuilles qu'il brûlait aussitôt. Enfin, il parut avoir trouvé la formule qu'il cherchait, scella l'enveloppe d'un gros cachet où les armes des Montalban s'accolaient à celles des Pontaillac, sortit de nouveau et, d'un pas délibéré, se rendit chez le notaire de sa femme.

En route, il s'efforça de ne penser à rien, et se redressant de toute sa taille, bombant le torse, il fredonna un refrain à la mode. En arrivant chez maitre Tabourin, il était bien un peu pâle, mais ni sa main ni sa voix ne tremblaient quand il tendit sa lettre au caissier, avec ces simples mtos: De la part de la Comtesse de Pontaillac.

(à suivre au procnain numéro)

LE FRANÇAIS AU CINEMA

Les droits du français au cinéma, qui ont pratiquement toujours été ignorés dans la province de Québec, malgré le développement prodigieux depuis quelques années, des spectacles sur l'écran, semblent être sur le point d'être reconnus, au moins en ce qui concerne la métropole. Disons tout de suite que ce n'est pas trop tôt. Il est même étonnant que dans des théatres fréquentés exclusivement par des Canadiens-français, ont ait pu présenter pendant si longtemps, et cela sans soulever de protestations, des films accompagnés d'exposés uniquement redigés en anglais. C'est un peu comme si pendant tout ce temps on nous avait servi en fait de théatre, que des pièces d'auteurs anglais. Sans vouloir insinuer que nos compatriotes ne connaissent pas tous l'autre langue officielle en ce pays, nous croyons que c'aurait été pousser les choses à l'excès.

Mais peut-être n'avons-nous que ce que nous méritons? Il est certain que par notre apathie et notre négligence à reclamer ce à quoi nous avons droit, surtout lorsque nous payons de notre argent, nous avons largement contribué à créer l'état de choses qui règne actuellement au cinéma dans notre province.

Le film bilingue aurait dû exister depuis le début, et ce n'est que récemment qu'il a fait son apparition à Montréal, grâce à l'esprit d'initiative du gérant d'un vaste et luxueux théâtre de l'ouest de la ville. Cet homme a compris l'à-propos d'une pareille innovation dans un centre où la population est en majeure partie francaise, et il n'a pas craint de s'imposer des frais assez considérables pour satisfaire toutes les classes de sa clientèle. Le geste mérite d'être signalé.

Et si ce n'est pas par nos revendications que nous avons obtenu la reconnaissance de notre langue sur l'écran, sachons au moins a l'occasion montrer notre appréciation à ceux à qui nous en sommes redevables. Ce sera contribuer à assurer la vie du film bilingue chez nous, et en tout temps, ce sera un encouragement pour les autres grands théâtres, à imiter celui qui les a devancés dans cette voie, s'ils veulent conserver leur clientèle canadienne-française.

Buvez **LA JOFFRETTE** De Calixte Goulet
AGREABLE AU GOUT
Tél. Est 2805 (on porte à domicile) 872 ONTARIO Est.

La Petite Poste

CONDITIONS — 1o. 5 sous du mot. 2o. Chaque annonce devra être accompagnée du nom et de l'adresse de l'annonceur. 3o. Les annonces doivent nous être adressées avant le 15 du mois qui précède la publication de la REVUE.

Afin de réprimer tout abus qui pourrait s'insinuer dans la Petite Poste, la direction de la Revue Moderne se réserve le droit de refuser les annonces ou de les modifier suivant le cas. Les changements seront faits de façon à respecter le sens absolu de l'annonce. L'argent sera retourné avec les annonces refusées, moins les frais de poste.

Les personnes qui annoncent dans la Petite Poste et qui désirent recevoir les réponses "Poste Restante" doivent signer leur annonce d'un "nom", car les lettres qui leur seront adressées, en réponse, ne leur seront pas remises, si elles ne portent comme adresse que des initiales ou un pseudonyme. Ainsi le veulent les règlements postaux.

NOTE.—Nous avons reçu plusieurs annonces pour la Petite Poste qui ne sont pas conformes au règlement; nous avons écrit à ces personnes, mais nous n'avons pas reçu de réponse; nous demandons encore une fois aux personnes suivantes de bien vouloir communiquer avec nous: Mlle Andrée Raymond, rue St-Jacques, Montréal; Mlle Marcelle Meyer, Coaticook; A. Allaire, Sherbrooke; Mlle Muguette Deschamps; Mlle E. Charbonneau, St-Elzéar de Laval; Mlle Georgette Deschamps, St-Moïse de Matane; Mlle Suzanne Geraldy, Montréal; Mlle Lucette Champagne, Montréal.

NOTE.—Des lettres sont venues au Bureau de "La Revue Moderne", adressées aux personnes suivantes, à qui nous les ferons parvenir, si elles veulent nous faire tenir une enveloppe adressée. Mlle Rubis, Mlle Minerve, M. K. Rabbin.

CATHERINETTE, 28 printemps, distinguée, cultivée, passablement timide, sincèrement aimante et... joliment laide, correspondrait volontiers avec célibataires endurcis, susceptibles de s'améliorer, et aimants... à leur insu. Mlle G. Guimond, C. P. 483. Trois-Rivières, Qué.

JEUNE FILLE désire correspondants de 25 ans et plus. Jacqueline Deslys, C. P. 146, Sherbrooke, Qué.

JEUNE FILLE distinguée instruite, désire correspondre avec jeunes gens. But: ma réponse vous le dira. Claire Desaulniers, casier postal 547, St-Jean d'Iberville, Qué.

DEMOISELLE désire correspondants de 25 à 30 ans. Blanche Lalonde, St-Benoit, Co. Deux Montagnes.

à suivre page 67

CADEAUX de PAQUES

AIMER, C'EST DONNER!

Ce besoin de faire des cadeaux à ceux que nous aimons, ne pouvait plus être satisfait par les Etrennes ni par l'Anniversaire de Naissance; la coutume est aujourd'hui établie d'associer à ces fêtes du coeur, la grande solennité de Pâques, afin qu'à la joie de célébrer le plus grand des jours de l'année vienne s'ajouter encore le plaisir de donner et de recevoir des témoignages d'affection.

Nous avons un assortiment remarquable d'objets qui peuvent être offerts en cadeau de Pâques. Du plus modeste au plus luxueux, il n'en est aucun qui ne soit du meilleur goût. : : :

Scott & Bousquet Frères, Ltée.

BIJOUTERIE, JOAILLERIE, ORFEVRERIE

479 est, rue Ste-Catherine - - - Montréal



Quand le lait maternel faillit

—Ne vous mettez pas en peine pour alimenter Bébé Donnez-lui du lait Borden, marque Eagle; votre médecin approuvera ce régime. Depuis plus de 60 ans, cet aliment nutritif, sain et facile à digérer, secourt les mères et leurs bébés quand la nourriture pourvue par la nature est déficitaire.

Demandez le livre du Bien-Etre des Bébés de Boraen. Il est franco.

1-10-21

THE BORDEN COMPANY Limited, MONTREAL

Borden's EAGLE BRAND

LAIT CONDENSÉ



Ecole Préparatoire

AU COURS CLASSIQUE

Parents intéressés, prenez note s.v.p. que nous donnons des cours strictement privés aux élèves retardataires et aux jeunes gens âgés de dix ans et plus désirant commencer prochainement leurs études classiques.

Institut La Roche Enrg.

BREVETS - COURS CLASSIQUE
EXAMENS
COURS SPECIAUX D'ANGLAIS

Directeur Edmond LaRoche, Bachelier de l'Université Laval.

195, rue Ste-Catherine Est,

Tél.: Est 7496 Montréal.

JAEGER
Fine Pure Wool

Donne le "Vrai Confort"

Vous ne sauriez comprendre ce que signifient les mots "Vrai Confort" tant que vous ne porterez pas des vêtements en laine pure Jaeger.
Comme chaque once de surplus de poids que vous portez diminue votre pouvoir de résistance, les Vêtements Jaeger, en proportion de leur pesanteur, sont plus chauds que n'importe quel autre vêtement.



En vente aux magasins Jaeger et leurs agences dans tout le Canada.

Un catalogue illustré vous sera envoyé gratuitement sur demande.

The JAEGER CO., Limited

TORONTO MONTREAL WINNIPEG

Au

CAFE ST-GABRIEL

la cuisine est délicieuse

le service est supérieur

Diners Soupers

29 rue N.-Dame Est Tel. M. 5847

PETITE POSTE

(Suite de la page 66)

DEUX BRUNETTES demandant correspondants de tous pays. Mlles Renée Leduc et Andrée Lacroix, Rivière du Loup Station, Qué.

MADEMOISELLE Ina Laurence, 270, Slater St., Ottawa. Grande, trentaine, intellectuelle, anglais, argent, sait cuisiner; cherche... un mari!!!

JEUNES FILLES désirerent correspondants: Mlle Pauline Pontbriand et Mlle Marcelle Paradis, boite postale 135, Shawinigan Falls, Qué.

JEUNE FILLE sérieuse désire correspondants distingués. C. Bernard, 1621a Chateaubriand, Montréal.

GENTILS correspondants désirés par Mlles Jeannin et Marcelle Dumas, Granby, Qué. Poste restante.

DEMOISELLE sérieuse et distinguée désire correspondant de 25 à 35 ans; bien qualifié. Pierrette d'Auteuil, Station Outremont.

GENTILS messieurs qui êtes sans correspondantes, venez jaser avec moi. Gaby d'Argenteuil, Station Delorimier, poste restante.

JE CHERCHE mon idéal, ou est-il? Mimi du Buisson, St-Eustache, Deux Montagnes, Qué.

JEUNE FILLE instruite, distinguée, musicienne, demande correspondants gentils, instruits, belle position, surtout sérieux. But: le plus aimable le saura. Suzanne DesOrmeaux, St-Guillaume d'Upton, Qué.

LAZARINE EMERY, demande correspondants. Peste restante, Sherbrooke.

24524 REVUE MODERNE Arm. Limoges.....

JEUNE FILLE désire correspondants. But: distraction. Nina Desbois, poste restante, Hull Qué.

CORDIALE BIENVENUE, gentils correspondants, vous adressez Claire La Fontaine, St-Guillaume d'Upton, Co. Yamaska.

DEPUIS 28 ans, je cherche une brunette aux yeux noirs. H. Lereux, 1832, St-Laurent, Montréal.

ESTIMEE correspondance trouverait accueil chaleureux chez Mlle Gaetane Giffard, St-Félicien, Lac St-Jean, poste restante.

AUX ETUDIANTS SEULEMENT: Future bachelière vous invite aimablement. Excelle Sior, poste restante, Station N., Montréal

ATTENTION!! Petit coeur intact donné à qui saura le comprendre. Nymphe-des-Bois, Sentier de Cupidon, Leggatts Point, Qué.

JEUNE FILLE demande correspondants de bonne éducation. Lise Laurent, 1885 St-Urbain, Montréal.

JEUNE FILLE désirerait correspondre avec jeunes garçons distingués. Fabiola Stuart, boite 567, Farnham, Qué.

QUEBECQUOISE désire correspondants instruits, distingués. M. Cantin, 225, St-Joseph, Québec.

DEMOISELLE demande correspondants. Magali Laperle, boite 2220, Montréal.

DENT'S
D
GLOVES

La garantie d'une bonne qualité se trouve dans chaque paire de Gants DENT'S qu'elle soit en chevreau, cape ou tissus

LES GANTS DENT'S

POUR PAQUES

Le bon sens et le bon goût exigent les

DENT'S

EN VENTE PARTOUT

DEMOISELLE désire correspondants sérieux et distingués de 30 45 ans. Carmen Bénard, poste restante, Montréal.

DEMOISELLE désire correspondants de 35 à 45 ans. C. B. Lalonde, poste restante, Station "N", Montréal.

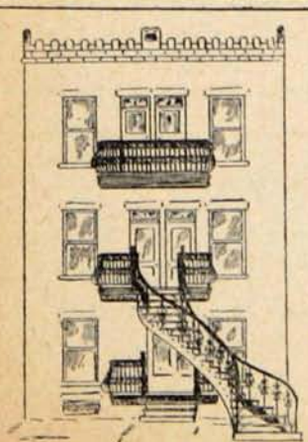
DEMOISELLE, 39 ans désire correspondants. But: trouver son idéal. Melle Claire Piché, 85 Niverville, Trois-Rivières.

JEUNE FILLE instruite désire correspondants sérieux. Jeannine Labelle. Poste restante. St-Henri Montréal.

JEUNE FILLE instruite désire correspondants sérieux. Marguerite Fleury, poste restante, St-Henri, Montréal.

CELIBATAIRE demande correspondantes: belles ou laides, pas jeunes.... compensation $10,000. G. Ce Goût, Deschaillons, boite 9.

BRUN de 23 ans désire correspondantes distinguées et sincères. Jean Savaria, St-Jérôme, Qué.



C. Mauborgne, Tél. Calumet 52 W. J. Labelle

Vulcan Steel and Iron Works

1698 RUE ST-DENIS MONTREAL, - TEL. ST-LOUIS 8328

FORGE GÉNÉRALE

Entreprise de travaux en fer forgé.

Spécialité d'escaliers, balcons, clôtures, marquises, échelles de sauvetage, grilles, entourages d'élévateurs, etc.

Ouvrage garanti. Commandes promptement exécutées.

LA CHIROPRATIQUE

Traitant sans médicaments ni opérations

Les Maladies Nerveuses, Epilepsie, Dyspepsie, Paralysie, Rhumatismes, Hémorrhoïdes, Destruction sans douleurs des Naevi et verrues. Ostéopathie, Electrotherapie, Hydrotherapie et Massages.

Téléphone Est 1935

G. Saint-Pierre D. C.

234 Parc Lafontaine

Dentiste GASTON DEMERS

Spécialité:

Extraction des Dents sans Douleur

1150 St-Hubert

St-Louis 679 Ouvert le soir

Le Dépilatoire Vazelo

Eprouvè par 25 ans d'usage.—Effets infaillibles.—$1.00 la boite—Payable en argent ou en timbres de poste.

Adresser commandes à

MADAME MARIE VAZELO

Casier postal 35, Station N. Montreal

Etudes Graphologiques

(Suite de la page 4)

RUTH LA GLANEUSE.—Jeune, fraîche, un peu naïve, naturelle, pas vaniteuse, elle est délicatement sensible, d'une tendresse timide et retenue. Elle a besoin d'affection, elle est crédule et elle s'attache facilement.

L'activité est gale: elle doit être vive et adroite, assez pratique et capable, quand elle le veut, de faire les choses soigneusement. Très ouverte, un peu bavarde, elle dit ce qu'elle pense sans prévoir les conséquences.

Bienveillante, bonne, pas du tout égoïste mais pas encore beaucoup habituée à se dévouer.

Droite et énergique, elle deviendra, avec un peu de partique de la vie, une vraie femme que l'on estime autant qu'on l'aime. La volonté manque de persévérance mais elle a de la résolution et de la fermeté. Elle a beaucoup de bon sens et pas de complications sentimentales ou autres. Très gentille.

CASALE.—La vilaine petite écriture si peu formée est le reflet d'un caractère peu formé aussi: enfantin, capricieux, mou et inconstant. Elle a beaucoup de délicatesse et une vive sensibilité; elle est nerveuse et agitée, ne tenant pas en place et incapable de mener à bien un travail commencé. Elle est affectueuse, d'une tendresse timide et retenue qui n'a pas encore pu s épanouir. Toute simple, sans l'ombre de prétention, elle n'a pas de vanité, et ces qualités, avec sa simplicité sincérité, la rendent aimable. La volonté est trop variable pour être forte: capricieuse, entêtée indécise, elle subit toutes les influences extérieures, qu'elle viennent des gens ou de la température. Elle a certains signes de défiance. Aucun sens pratique. Un peu rêveuse et facilement illusionnée. C'est une enfant qui subira de grosses modifications d'ici deux ou trois années.

VILLE-MARIE.—Imaginative, un peu sentimentantale et romanesque, elle a une vanité coquette qui goûte l'admiration et la cherche. Elle est enjouée, un peu légère et irréfléchie. La volonté est impulsive et facilement influençable, Active, adroite, ambitieuse, très optimiste, elle a du courage et du "go". Le coeur est délicat, aimant et un peu jaloux. Toute jeune, la tête et le coeur remplis de rêves et de chimères, mais bonne, droite, intelligente, elle deviendrait sérieuse si on s'en occupait sérieudement, et cela en vaudrait la peine, car elle serait quelqu'un!

Le "Sarsaparilla" d'Ayer

est la sorte que vous voulez, non pas une autre sorte.

Insistez pour avoir celui de "AYER"

TACHES de ROUSSEUR

C'est le temps de vous débarrasser de ces vilaines taches.

Vous n'avez plus la moindre raison de souffrir moralement, à cause de vos taches de rousseur, car l'**Othine**—double force—enlève surement ces vilaines taches.

Procurez-vous une once d'**Othine**—double force—chez votre pharmacien; appliquez-en un peu, soir et matin, et vous verrez bientôt que les taches légères seront complètement disparues.

Il est rare que l'on soit obligé d'employer plus d'une once pour nettoyer complètement la peau, et pour obtenir un beau teint clair.

Soyez certain de demander l'**Othine** double force, car elle est vendue avec la garantie que l'argent sera remboursé, si elle n'enlève pas les rousseurs.

Le Docteur Noiseux

472 PARC LAFONTAINE

est heureux d'annoncer à ses client et amis qu'il est revenu à ses bureaux personnels. . .

L'Hopital Notre Dame, l'Institut Bruchési et ses clients de plus en plus nombreux réclamaient tout son temps et tous ses efforts.

LE REGISTRE

DES

GARDE - MALADES VILLE - MARIE

Vous fournira en tout temps et en toutes circonstances des infirmières diplomées, compétentes, avec lesquelles tous les soucis inhérents à la maladie ou à la convalescence seront atténués dans une large proportion.

MADEMOISELLE F. HAYDEN
(Garde malade diplomée)

38 CARRE ST-LOUIS
Tel. Est. 3446



EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES

Voulez-vous connaitre ce que l'avenir vous réserve?

CONSULTEZ

Mme BERTHE, dit:

Palmiste-Clairvoyante,

Elève de Madame de Thèbes, de Paris.

Heures de consultations: de 9 a.m. à 8 p.m. Dimanché excepté.

Téléphone: Est 1242

LE PASSÉ!! LE PRESENT!! L'AVENIR!!

148 St-Denis

CORRESPONDANCE EN FRANÇAIS ET ANGLAIS.

MADAME MARIER,

Professeur de Francais, Anglais, Musique,

1365 rue CHABOT

Tél: Saint-Louis 10003

Recoit chez elle, ou se rend à domicile.

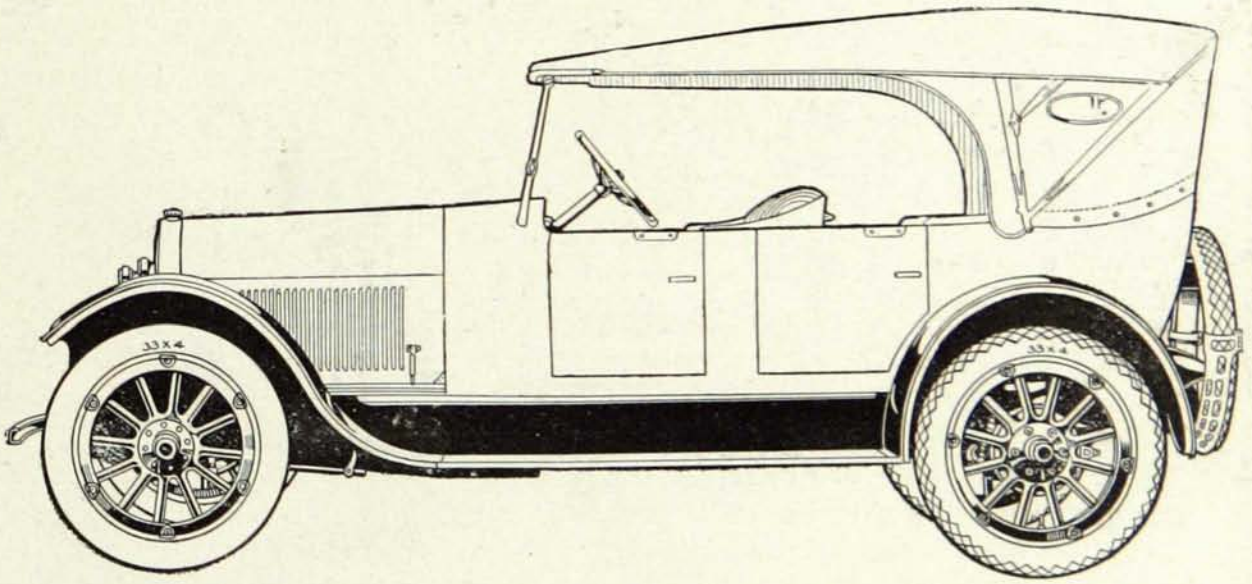
LA REINE DES AUTOMOBILES

La Superbe Voiture McLaughlin

Dans tous les modèles: Routière, Sedan, Voiture de Tourisme, etc., à deux, quatre, cinq et sept places.

Mesdames, demandez à votre mari d'acheter une **Voiture McLaughlin** *parce que vous pourrez sans fatigue la chauffer vous-mêmes.*

La plus souple,
La plus élégante,
La plus économique,
La plus agréable à conduire;
résistable sur les grandes routes.



Le modèle de 1922-45 nous présente la plus belle machine sur le marché offerte à un prix raisonnable.

POUR DÉMONSTRATION, ADRESSEZ-VOUS À L'AGENT DES VENTES

M. Edgar Fleury

à la MAISON McLAUGHLIN
664-ouest, rue Sainte-Catherine
TÉLÉPHONE: UPTOWN 7980

Prière de prendre un engagement par lettre ou par téléphone.

ADRESSE PRIVÉE:
192a, rue Marquette
TÉLÉPHONE: ST-LOUIS 4344W

Une attention toute spéciale sera réservée aux clients qui mentionneront l'annonce de LA REVUE MODERNE.

Catalogue envoyé sur demande



LA PECHE A LA TRUITE

Ne vous laissez pas devancer

Dans quelques jours s'ouvrira la saison de la pêche à la truite dans la province de Québec, et l'on assistera de nouveau à l'exode des fervents du bambou vers nos régions les plus poissonneuses.

Faites dès maintenant vos préparatifs si vous voulez capturer de grosses pièces et faire une excursion vraiment fructueuse.

Les lacs limpides, les rivières et les ruisseaux tortueux

des LAURENTIDES

repaires favoris de la fougueuses truite mouchetée, assurent à tous ceux qui se rendront dans ce pittoresque district de notre province, des résultats certains.

St-Jovite, le lac Tremblant, Ste-Agathe, Labelle, Nominingue, sont autant de points faciles d'accès et qui sont entourés de cours d'eau poissonneux.

Vous qui aimez les beaux paysages, les bois et les vallées verdoyantes, songez aux grandioses panoramas qui s'offrent aux yeux du sportsman dans les montagnes, surtout au printemps, quand la Nature refait sa toilette annuelle. Rappellez-vous le gai clapotement des vagues ou le murmure des ruisseaux que l'on écoute en lançant la ligne ou en poussant l'aviron.

Demandez la nouvelle carte des Laurentides et "Le Québec Pittoresque" brochurette descriptive renfermant tous les renseignements sur les plus belles régions de la Province.

Billets et renseignements à tous les bureaux du

PACIFIQUE CANADIEN